

Vivre à l'écoute

Du même auteur

Médecine de la personne Delachaux et Niestlé 1940, réédition 1983

De la solitude à la communauté Delachaux et Niestlé 1943

Technique et foi Delachaux et Niestlé 1944

Désharmonie de la vie moderne Delachaux et Niestlé 1947

Les forts et les faibles Delachaux et Niestlé 1948

Bible et médecine Delachaux et Niestlé 1951

Le personnage et la personne Delachaux et Niestlé 1955,
2^e édition 1980

Vraie ou fausse culpabilité Delachaux et Niestlé 1958

L'aventure de la vie Delachaux et Niestlé 1963

Le secret Delachaux et Niestlé 1963

L'homme et son lieu Delachaux et Niestlé 1966

Pour se mieux comprendre entre époux Labor et Fides 1969

Problèmes de vie Labor et Fides 1970, réédition groupée de trois titres parus précédemment chez le même éditeur:

Les saisons de la vie

Des cadeaux, pourquoi?

Tenir tête ou céder

Apprendre à vieillir Delachaux et Niestlé 1971, 3^e édition 1981

Quel nom lui donnerez-vous? Labor et Fides 1974

Violence et puissance Delachaux et Niestlé 1977

La mission de la femme Delachaux et Niestlé 1979, 2^e édition 1982

Face à la souffrance Labor et Fides 1981

Les ouvrages du D^r Paul Tournier ont été traduits en dix-neuf langues.

Paul Tournier

Vivre à l'écoute

Cinquante années de médecine de la personne

Textes réunis par Charles Piguet

Copyright Caux Edition
Edition originale, 1984
2e impression, 1985
3e édition sous nouvelle jaquette, coédition Caux/Ouverture, 1993
Tirage total: 10'000 ex.
Collection Caux reprint, juin 1998 (50 ex.)

ISBN 2 88037 014 1

CAUX EDITION
CH-1824 CAUX

La route de contournement de Genève est rapide et je suis, en quelque vingt minutes, transporté du quartier des Nations Unies au charmant village de Troinex, à l'opposé de l'agglomération. La journée de juin est magnifique et je trouve Paul Tournier installé sous un grand pin à m'attendre.

Le paysage est bien différent de ce que j'avais connu, il y a à peine quatre mois, lorsque nous avons parlé pour la première fois de ce livre. La neige recouvrait les allées et, après un entretien dans le cabinet du médecin, celui-ci m'avait accompagné dehors, en me souhaitant bonne chance dans mon entreprise selon quelques pistes qu'il m'avait indiquées.

La vigueur du personnage m'impressionnait. Il sortait sans manteau en plein février et quand je l'avais prié de rentrer pour ne pas prendre froid, cet homme de quatre-vingt-six ans m'avait répondu: «C'est une question d'habitude. Vous savez, le corps s'entraîne bien. Il faut simplement ne pas commencer à mettre un manteau au mois de septembre.»

Aujourd'hui, le soleil brille, il fait bon, un écureuil traverse la pelouse à quelques mètres de nous.

— *Docteur Tournier, je dois vous dire que j'ai beaucoup retiré en étudiant et en retravaillant vos textes.*

— *Vraiment?*

— *Cela m'a ramené à mon engagement de vie, que j'ai pris il y a bien longtemps. Il est si facile de laisser l'activité prendre le pas sur l'intérêt authentique pour les gens. Alors on devient pressé et l'on n'est plus à l'écoute des autres. Je me suis repris bien des fois, ces dernières semaines, et je pense que vous y êtes pour quelque chose.*

Nous examinons les textes. La gerbe qui a mûri au cours des derniers mois est beaucoup plus abondante et variée que ce que notre premier entretien laissait entrevoir. De divers côtés sont arrivés des chapitres de livres collectifs parus en anglais ou en allemand mais pas encore en français, des interviews diffusées par la radio, des enregistrements de conférences qui circulent et se reproduisent presque sous le manteau.

Nous parlons de détails concernant l'édition, la diffusion, les droits d'auteur. Ceux qui ont côtoyé Paul Tournier le savent: des conversations apparemment banales conduisent au contact le plus intense. Nous restons silencieux longuement. Un silence rempli du dedans. Enfin, il se lève. Il se précipite dans la maison et revient en me tendant un photo-montage de toutes les couvertures de ses livres parus en dix-neuf langues.

— Je l'ai retrouvé en triant des affaires...

J'entre dans ma voiture, je mets le moteur en marche. Paul se met à trotter devant mon véhicule jusqu'au bas de l'allée qui débouche dans un tournant de la route. Il regarde à gauche, puis à droite, et me fait un grand signe de tout le bras: «Vas-y, la route est libre.»

Pour Paul Tournier, l'accompagnement des hommes n'est pas une théorie.

Charles Piguet

Pourquoi j'écris

Préface pour un recueil de textes choisis, paru en allemand, 1980.

D'abord, j'avais refusé d'écrire cette introduction, parce qu'alors j'étais pétrifié d'angoisse devant un voyage de conférences en Afrique du Sud; mais aussi parce qu'il est bien désagréable de se préfacer soi-même!

Mais cela peut être une occasion de me demander pourquoi j'écris. J'ai été frappé par un mot d'une Américaine, née à Paris, Anaïs Nin, qui se posait cette question dans son livre *Etre femme* (Stock, 1978), et qui répond: «On écrit pour créer un monde où l'on puisse vivre.» Eh bien, c'est aussi pour cela que j'écris. Un monde où l'on puisse vivre, ce serait, je pense, un monde où il y aurait un véritable contact entre les gens, où ils pourraient s'ouvrir les uns aux autres, et s'aider ainsi mutuellement à devenir eux-mêmes, authentiques.

J'écris pour partager avec mes lecteurs mon privilège qui est bien d'être devenu, sans l'avoir cherché ni prévu, un confident intime d'autrui. Mon privilège, c'est que tant d'hommes et de femmes de tous âges et de toutes conditions sont venus à moi, bien décidés à être, une bonne fois, tout à fait vrais, alors que dans la vie il faut constamment mesurer ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas.

Combien en ai-je entendu murmurer, après un aveu difficile, et avec un merveilleux sourire: «Que cela fait donc du bien de pouvoir enfin tout dire!» Tout? Bien sûr, on ne peut jamais tout dire. Mais il y a des émotions refoulées, inexprimées, qui font bouchon, qui bloquent l'élan de la vie. Il ne s'agit pas seulement de dire ce qui nous fait honte, mais bien souvent une expérience exceptionnelle, intime, où tout à coup on a entrevu ce qui paraît le plus précieux, le plus valable, ce qu'on croit vraiment, et qui donne à la vie entière son sens.

Or, c'est si rare que les gens s'ouvrent ainsi, même entre époux, même entre amis, et quand je questionne celui qui vient de me dire ce qu'il n'avait jamais osé dire à personne, il me répond: «J'avais peur de n'être pas compris.» Et voilà, mon interlocuteur s'est senti compris. Se sentir compris, c'est ça qui aide à vivre, à affronter n'importe quel problème difficile, même insoluble, sans être infidèle à soi-même. Minute de vérité, de confiance, d'émotion intense pour lui; mais aussi pour moi! Je n'ai pas compris avec le cerveau seulement, mais avec le cœur. Moi non plus, je ne serai plus le même après; il y a eu une résonance mystérieuse, c'est le contact personnel qui m'engage moi autant que l'autre.

Bien souvent, nous faisons alors la même réflexion: est-ce que cela ne devrait pas être la relation normale, universelle, entre les hommes? Alors qu'elle est si rare. Alors qu'ils se cherchent sans cesse et se fuient en même temps, comme le dit le Dr Jean de Rougemont.

Oui, j'ai pu mesurer la solitude des hommes de notre temps. Le véritable dialogue est très rare, alors que dans les discussions chacun joue sa partie et les idées se croisent sans se rencontrer. Dans son beau livre sur la *Découverte de soi*, le philosophe Georges Gusdorf dit qu'on peut compter sur les doigts d'une main les *instants privilégiés* de la plupart des vies, ces instants fugitifs qui vont l'orienter pour des dizaines d'années.

Or, dit-il, c'est toujours l'instant d'une rencontre. Un véritable dialogue, un film, un spectacle, une prédication, un moment inoubliable d'enchantement musical ou de contempla-

tion de la nature, un livre, enfin, c'est une rencontre. Au-delà de toutes les idées que développe un écrivain, c'est toujours sa personne que l'on cherche. Ses idées peuvent être intéressantes ou discutables, mais tout à coup il y a un mot qui touche personnellement. C'est cette rencontre qui compte. Cela me frappe quand je vois des lecteurs inconnus dans un pays lointain. Ils me citent un mot qu'ils ont lu de moi, parfois un mot que j'ai lâché en passant, sans en mesurer la portée, et qui suffit à établir un lien durable entre eux et moi.

Alors cela justifie un livre comme celui-ci. Peut-être quelque lecteur en retiendra une phrase qui l'aidera à vivre, à sentir que je comprends ce qui vibre dans son cœur. Car les hommes sont solitaires dans leur recherche de l'essentiel, et du contact personnel.

Force de l'écoute force du silence

Interview parue dans le mensuel Changer, 1984.

Les médecins se trouvent parmi les hommes les plus occupés à notre époque. Il est donc significatif que ce soit un médecin qui souligne pour nous l'importance du silence, du recueillement. Vous l'avez pratiqué avec constance depuis cinquante ans. Pourquoi?

Le silence manque à l'homme moderne. Celui-ci ne conduit plus sa vie, il est entraîné par les événements. C'est une course contre la montre. Si beaucoup de gens viennent me voir c'est, je crois, pour trouver un homme tranquille, un homme paisible qui sait écouter et qui ne pense pas déjà à l'heure suivante. Si la vie est pleine comme un œuf, il n'y a de place pour rien d'autre. Dieu même ne peut plus rien y introduire. Alors il est essentiel de faire des coupures. J'emploie à dessein des mots très simples.

Peut-on définir le silence?

C'est très difficile. Pour moi, il y a surtout une attente. J'attends que Dieu stimule assez ma pensée pour me renouveler, pour me rendre créateur au lieu que je sois, comme le dit saint

Paul, une cymbale qui retentit. C'est l'axe de ma vie. C'est une tentative de regarder les hommes et leurs problèmes du point de vue de Dieu autant que faire se peut.

Quelle a été votre première expérience de recueillement?

Celle d'avoir essayé d'écouter Dieu pendant une heure et de n'avoir rien entendu!

D'autres se seraient découragés. Pas vous?

Cela m'a piqué au jeu! Comment, je ne saurais pas faire une chose aussi simple? Ce qui m'avait touché, c'était l'idée de se mettre à l'écoute de Dieu, ce qui va plus loin que le silence. Ce silence alors n'est plus un but, mais un moyen. Ce qui a le plus de prix, c'est la possibilité de recevoir, à travers mon vocabulaire, mon hérité, mon inconscience, quelques pensées de Dieu.

Après ce premier échec, ou ce premier défi, vous avez continué?

Souvent, par la suite, mes recueils ont semblé tout à fait banals. Il nous vient la pensée d'une démarche à faire, d'une lettre à écrire. Encore faut-il voir qu'il y a toujours en nous une résistance à faire des choses toutes simples que l'on sait devoir faire. Si l'on arrive à comprendre la raison de cette résistance, on fait un peu la découverte de soi-même. Cela fait la richesse du recueillement.

Il y a là une ressemblance avec la psychanalyse. Qui a revalorisé le silence? Freud. Il en a révélé l'énorme puissance. Chez les psychanalysés, il y a un moment où le silence leur pèse terriblement. Ils aimeraient bien que leur médecin leur dise quelque chose. Il y a donc une puissance du silence qui vous force à descendre plus profondément en vous-même. C'est un phénomène que Jésus connaissait bien, qui allait passer toute une nuit dans le silence du désert. Saint Paul a connu cela. Tous les mystiques aussi. Il s'agit d'une restructuration de la personne qui conduit à une découverte de ses motivations profondes.

Le silence peut-il être un élément important dans la vie d'un non-croyant ?

Bien sûr. Il y a un aspect psychologique du silence. Pour moi cela a le sens d'une écoute de Dieu, mais pour d'autres cela peut représenter un approfondissement de soi-même.

J'ai eu beaucoup d'occasions de faire silence avec d'autres. En général, je constate que ce sont les gens les moins instruits qui comprennent le mieux. Un paysan qui se met à l'écoute de Dieu peut, au bout de cinq minutes, vous faire la liste de tous ses problèmes, ce dont un professeur de philosophie serait incapable. Les enfants aussi comprennent tout de suite. La vérité sort toute nue. Il s'agit donc de choses simples dont l'homme moderne a perdu la notion.

Un certain intellectualisme peut donc être un obstacle ?

Oh! oui. En médecine aussi ce sont les intellectuels qui sont les plus difficiles à soigner. Ce n'est pas pour rien que Jésus a dit qu'il fallait redevenir comme des enfants. En revanche, un intellectuel qui fait une expérience profonde a beaucoup à apporter.

Vous avez dit dans une conférence récente que le recueillement vous avait permis de découvrir «l'immensité des problèmes de vie» qui existent presque en chaque homme. Comment en êtes-vous arrivé à cette perception ?

Les autres s'ouvrent sur leurs problèmes dans la mesure de notre disponibilité à nous. C'est un baromètre. Or cette disponibilité dépend en grande partie de cette discipline du recueillement où nous portons nos relations humaines devant Dieu pour essayer d'enlever les cailloux du chemin.

Vous avez parlé tout à l'heure de recueils pratiqués avec d'autres personnes. N'y a-t-il pas là un danger de vouloir imposer quelque chose aux autres ?

Autant je suis persuadé de l'importance qu'il y a à chercher la direction de Dieu pour soi, autant je suis sceptique sur la possi-

bilité de formuler cette volonté divine pour autrui. C'est de là que sont venus toutes les intolérances, tous les abus. Des gens qui prétendent connaître la volonté de Dieu ont voulu l'imposer à autrui avec cette suffisance que donne la conviction d'avoir une vérité qui vient de Dieu. Je me garde de cela comme du feu. Je ne peux jamais savoir ce que Dieu veut pour autrui. Même en psychanalyse, en principe, le médecin veut que ce soit le malade qui fasse les découvertes. Quand le médecin commence à faire des suggestions, il fait presque toujours fausse route.

S'il n'est pas bon de dire aux autres ce qu'ils doivent faire, vous pensez cependant qu'on peut les aider à surmonter leurs restrictions mentales?

C'est dans la mesure où je surmonte mes propres résistances à être vrai que je peux aider les autres à surmonter les leurs.

Il faut dire un mot du rôle que joue le silence dans la vie du couple. Pour ma femme et moi, cela a été essentiel. C'est dans le silence qu'on pense aux choses qui ne sont pas très faciles à dire à l'autre et où l'on a peur d'être mal compris, d'être critiqué. Dans le silence, on ne peut échapper à ces injonctions intérieures. Sans ce silence, on s'ouvrirait plus volontiers sur les choses satisfaisantes que sur les choses honteuses. Le recueillement a été pour nous le chemin qui nous a permis de nous connaître vraiment l'un l'autre, alors que tant de couples, croyant parler de tout, se font illusion à eux-mêmes. On peut même prier, chanter des cantiques ensemble sans véritable ouverture mutuelle, en gardant des restrictions mentales. Par le recueillement, il y a une pénétration réciproque qu'on ne trouve par aucun autre moyen.

Est-ce que le silence matinal, qui semble difficile au début, peut devenir naturel?

Bien souvent, je l'ai fait pour être fidèle à mes promesses. C'est inévitable que dans la vie on le fasse parfois en se forçant un peu pour ne pas se mépriser soi-même. Et cela fait passer un temps de pauvreté spirituelle. Et puis on refait une expérience

qui provoque une sorte de rebondissement à partir duquel il n'y a plus cette motivation de vanité.

Nous savons que vous n'aimez pas proposer de méthode, mais avez-vous quelques indications à donner sur ce que peut être le contenu d'un recueillement?

Je pratique le recueillement écrit. Cela ne convient peut-être pas à tout le monde. Il y a des gens qui disent: «Il suffit que j'aie un crayon à la main pour que je ne sois plus recueilli; cela devient trop formel.» Mais cela me convient très bien parce que j'avais une tendance à rêvasser dans le recueillement. Le fait d'écrire empêche de s'évader dans la rêvasserie, la contemplation creuse, qui peut être sympathique, mais qui n'a pas de relation avec la réalité de la vie. Et puis, à force d'écrire, c'est comme de taper sur les clous pour qu'ils s'enfoncent. Ça nous engage davantage.

Avez-vous conscience d'orienter votre réflexion?

Le moins possible. Dieu pense autrement que nous. Et, précisément, passer de notre pensée à celle de Dieu, c'est le grand saut.

Un dernier point. Comment discerner la volonté de Dieu dans le fatras de nos propres caprices?

Il faut surtout de la patience. Pour relater une expérience personnelle, je dois dire que j'ai failli quitter la médecine pour faire de l'évangélisation. Ça me tentait, mais ma femme n'était pas d'accord. C'est là qu'on voit qu'il n'est pas facile de discerner clairement la direction de Dieu. Nous avons passé des mois dans une grande confusion et j'ai même été désespéré certains jours jusqu'au moment où j'ai été convaincu que je ne devais pas quitter la médecine, mais introduire dans la médecine l'expérience que j'avais faite. Tout à coup, c'était lumineux: ce n'était pas un compromis, mais une synthèse. C'est ce qui a été créateur. Ce n'était pas la victoire de l'idée de l'un de nous deux, mais une troisième voie qui a été féconde. J'en parle volontiers parce que cela illustre à la fois l'importance d'essayer

d'être conduit par Dieu et les difficultés que cela comporte. C'est là que la patience s'impose. En général quand la volonté de Dieu se manifeste, elle est évidente, tout le monde le reconnaît. Mais, hélas, c'est rare. On aimerait bien que ce soit plus fréquent. Mais alors, nous deviendrions orgueilleux...

Survол

Extraits d'une rencontre avec des jeunes et d'une conversation enregistrée, 1981.

Ce qui compte le plus pour moi, c'est la rencontre. La rencontre d'autrui, la rencontre d'un homme, d'une idée, de la nature, la rencontre de Dieu, qui se cache derrière toutes ces rencontres. Le philosophe alsacien Gusdorf a dit que quand on est vieux et qu'on repense à sa vie, on s'aperçoit qu'il y a eu quelques heures privilégiées et que toutes ont été le fruit d'une rencontre. Son précurseur vaudois, Charles Secrétan, raconte que toute sa philosophie est sortie d'un coup alors qu'il contemplait le paysage de la terrasse de l'église de Montreux.

Pour moi aussi, ce sont des rencontres qui ont permis les tournants dans ma vie. Mon père était pasteur et poète. Il avait septante ans quand je suis né et il est mort deux mois après ma naissance. Je me suis trouvé avec une sœur aînée et ma mère mais celle-ci est morte quand j'avais six ans. Alors je me suis replié, renfermé sur moi-même. Je suis devenu un petit gosse timide. En me voyant aujourd'hui, on s'imagine que je suis par nature fait pour donner des conférences, pour le contact avec tout le monde. C'est le contraire qui est vrai. J'ai été le plus inhibé, le plus anormal des enfants, incapable de me lier avec personne, passant un peu comme une ombre. Quand un groupe discutait, je m'approchais et il s'établissait une espèce

de malaise. On ne savait plus que dire. Mon enfance s'est passée dans une solitude morale exemplaire où j'ai eu l'impression de ne compter pour personne. J'ai rencontré bien des gens depuis lors qui ont eu le même sentiment de ne pas exister, ou de faire semblant d'exister.

Quand j'avais seize ans, un maître d'école a dû flairer que ce petit gosse anormal avait besoin qu'on lui tende la main et il a eu un geste tout à fait insolite. Il m'a invité chez lui. Ce fut ma première rencontre. J'étais très embarrassé et intimidé d'entrer dans son petit bureau tapissé de livres. Je ne savais que dire. Plus tard, j'ai pensé que probablement lui non plus ne savait que dire mais il a fait pour moi quelque chose de fondamental. Il a commencé à me faire exister. Je n'étais plus un élève devant un maître, mais une personne devant une personne. Habituellement, chacun joue un rôle dans la vie et cela crée des relations fonctionnelles. Ce que j'appelle une relation personnelle, c'est quand on n'est pas là en tant que patient ou médecin, élève ou maître, mais en tant que personne.

Mon maître et moi, nous nous sommes tellement liés que, pendant des années, j'ai continué à aller chez lui une fois par semaine et, au lendemain de mon mariage, la première invitation que nous avons reçue, ma femme et moi, c'était chez lui. Maître de grec, il vivait dans la philosophie et nous partions dans des discussions intellectuelles. Presque d'un jour à l'autre, j'ai découvert que je pouvais entrer dans la société avec des idées et je suis devenu un discuteur. Arrivé à l'université, j'ai fondé l'Association générale des étudiants; je suis devenu président central de la Société d'étudiants de Zofingue; délégué de la Croix-Rouge, j'ai rapatrié des prisonniers de guerre russes; j'ai animé un mouvement de retour à Calvin qui provoqua plus de tempêtes que de paix dans l'Eglise de Genève; cependant, au fond de moi-même, je savais que quelque chose me manquait. Une transformation, un tournant, une rencontre avaient ouvert ma vie à l'action des idées intellectuelles, mais celles-ci ne construisaient pas grand-chose. Alors, j'ai fait ma seconde rencontre.

Au printemps 1932, se tenait à Genève la conférence du Désarmement. J'étais alors secrétaire du Consistoire de l'Eglise réformée genevoise et j'ai reçu de Frank Buchman¹ une demande de concession de la Cathédrale de Saint-Pierre, pour organiser un culte à l'intention des délégués à la conférence. La lettre était accompagnée d'une recommandation du pasteur Jean de Saussure, mon ami. J'ai consulté le président du Consistoire et je lui ai dit: «Je crois que ce sont des Américains, mais puisque de Saussure les recommande, nous pouvons accorder la cathédrale les yeux fermés.» J'ai donc concédé la cathédrale à ces inconnus, mais je n'ai pas assisté au culte qu'ils y ont organisé et j'étais loin de me douter que j'allais être moi aussi touché par leur action.

En été, au moment des vacances, le Dr Henri Mentha et moi nous nous remplaçons mutuellement et je suis allé voir, à la clinique gynécologique de Malagnou, une de ses malades qui était la femme d'un journaliste allemand accrédité auprès de la Société des Nations. A l'entrée de la clinique, quand j'ai demandé le numéro de chambre de la malade, la portière m'a dit: «Ah! Vous allez voir la baronne? Eh bien, elle n'est pas commode. Vous allez voir ça.» Et, en effet! Si bien qu'en sortant, j'ai lancé à la portière: «Vous n'auriez pas eu besoin de m'avertir, je me serais bien aperçu tout seul qu'elle est affreusement pénible.» Elle menait son mari comme un domestique, elle était capricieuse, égoïste, enfin tout ce qu'on veut.

Un jour, en automne, Mentha m'a dit:

- Tu te souviens de la baronne?
- Ah, j'ai dit, on n'oublie pas...
- Eh bien, tu sais, elle est changée.
- Pas possible.
- Mais oui. Elle est revenue me voir pour une de ses domestiques. Elle était pleine d'attentions. C'est incroyable.

Nous faisons partie, Henri Mentha et moi, d'un groupe qu'il avait fondé sept ans auparavant et qu'on appelait «les fils

¹ Fondateur des Groupes d'Oxford et du Réarmement moral.

inquiets de l'Eglise». On s'y réunissait entre laïques et pasteurs qui voulaient être les pionniers d'un renouveau, d'un réveil. «Tu ne trouves pas qu'il faudrait lui demander ce qui lui est arrivé?» me fit Mentha. Quelques jours plus tard, il m'apportait la confirmation: la baronne avait participé avec son mari à une rencontre à Ermatingen, dans le canton de Thurgovie, et elle avait changé de vie, selon l'expression qu'elle avait elle-même utilisée. Manifestement, la question méritait d'être creusée et j'ai demandé si nous ne pourrions pas demander à la baronne de nous introduire auprès de ces gens. «Il paraît que c'est quelque chose comme une Armée du Salut pour les riches», m'a dit mon confrère.

La baronne voulut bien organiser une rencontre mais c'était à nous d'en fixer l'endroit. Les «fils inquiets» se retrouvaient souvent chez Me Henri Necker, descendant du célèbre banquier. C'était un homme charmant, très pieux. Il avait un magnifique hôtel particulier à côté de celui du résident de France. C'était très confortable, plein de vieux portraits. La réunion fut fixée au 23 novembre 1932. Nous y avons convié le groupe des «fils inquiets de l'Eglise», les quelques plus vieux qui tournaient autour et que nous appelions «les oncles inquiets», mais nous ignorions absolument qui d'autre nous allions rencontrer.

Trois professeurs étaient venus spécialement de Zurich, Théophile Spoerri, historien, Emile Brunner, théologien, et Alphonse Maeder, psychiatre. Il y avait aussi un haut fonctionnaire de la Société des Nations, du nom de Jan de Bordes, qui exerçait la tutelle financière de l'Autriche. En tant qu'experts en transformation de l'Eglise, nous voulions nous documenter et nous avons demandé: «Quelles sont vos méthodes, quels sont vos résultats?» Je fus très déçu des réponses et je leur ai dit: «Nous vous avons demandé du pain et vous nous apportez des pierres.» Ils n'avaient pas de méthode, quant aux résultats, ils ne consistaient qu'en mises à jour d'impôts arriérés et autres trucs de ce genre.

N'empêche que Jan de Bordes avait parlé de recueillement et après la séance, j'ai été tout droit vers lui pour savoir com-

bien de temps il y mettait chaque jour:

- Ça dépend, m'a-t-il répondu.
- Je vous demande une réponse précise.
- Eh bien, en moyenne une heure et parfois davantage.

Le lendemain matin, je me suis levé une heure plus tôt, en cachette, sans bruit, pour que ma femme ne me demande pas ce que je faisais. Je suis allé dans mon bureau, j'ai mis ma montre sur la table et je me suis dit: «Je vais voir ce que cela fait de se recueillir pendant une heure.» Je regardais la montre de temps en temps et quand elle eut fini son heure, j'ai constaté que je n'avais rien entendu. Et puis, en remettant ma montre au poignet, j'ai pensé: «Il faut continuer.» Et, à ce moment-là: «Tiens, cette pensée-là pourrait bien venir de Dieu.» Et j'ai continué.

J'ai été ainsi introduit dans un mouvement qui avait pris pied dans les milieux internationaux de Genève et qui était basé sur la simple idée que les problèmes du monde sont en fait des problèmes personnels. Moi, j'aimais discuter des grands problèmes mais Jan de Bordes, ce fonctionnaire de la Société des Nations, me conduisit à m'examiner moi-même. Je jouais un rôle dans l'Eglise sans une expérience personnelle de Dieu. De Bordes, lui aussi, était un chrétien de naissance, comme tous les Hollandais, mais il avait passé par un tournant. Il m'a invité chez lui et il m'a parlé d'une façon personnelle, non pas de Platon et autres philosophes, mais de la manière dont il avait passé d'un christianisme de milieu à un christianisme vécu. Pour répondre à l'appel de Dieu, il avait nettoyé, de façon bien concrète, le désordre de sa vie. Que pouvais-je répondre? Il fallait bien que je parle de moi et, pour la première fois, à trente-deux ans, j'ai pleuré ma souffrance d'orphelin que j'avais refoulée depuis mon enfance.

Il y eut à ce moment-là un souffle du Saint-Esprit à Genève qui remua beaucoup de gens et qui eut une grande influence dans l'Eglise. Par exemple, on ne faisait qu'y parler et on a commencé à introduire le silence sous l'influence du groupe.

Je pense à un homme nommé Maurice Thudichum. Avec les «fils inquiets», nous avons organisé des cultes le jeudi à la Ca-

thédrale de Saint-Pierre pour les skieurs qui portaient le dimanche. Cela avait soulevé des tempêtes parce que nous romptions l'unité du culte dominical. J'avais été voir Thudichum, président du ski-club, pour lui demander de signer un appel pour ces cultes. Il m'avait répondu: «Comment voulez-vous que je signe, moi qui ne crois à rien?» Des années plus tard, j'ai vu ce même Maurice Thudichum se lever lors d'une rencontre à Vevey et dire: «J'ai compris! Je dois signer en blanc un contrat avec Dieu et Lui écrira ce qu'Il voudra.» C'est cela un engagement. Thudichum, par la suite, s'est occupé du recensement de ceux qui avaient disparu dans les fours crématoires pendant la Seconde Guerre mondiale.

Un autre était le professeur Gampert, de la Faculté de théologie. Lors de la Conférence du désarmement, Frank Buchman était allé voir Gampert, d'après ce que celui-ci m'a raconté plus tard: «Il m'a proposé de nous recueillir ensemble. Moi, j'avais toujours cru que se recueillir, c'était se tenir bien silencieux et fermer les yeux, mais j'ai vu qu'il avait les yeux ouverts et qu'il écrivait tout le temps. Et puis, on m'a suggéré de réunir quelques personnes chez moi. C'était très gentil et je m'attendais à ce qu'on me demande de faire une petite prière à la fin, mais non, personne ne m'a rien demandé.» Voilà les confidences que j'ai reçues de Gampert. Il parlait avec l'ironie du théologien, mais il a évolué. Je l'ai vu encore la veille de sa mort. Très peu auparavant, il était monté en chaire, à Saint-Pierre, pour témoigner de son changement en disant: «J'ai été le frère aîné du fils prodigue.» Cette prédication c'est, je crois, la dernière qu'il ait donnée.

En 1937, j'ai passé par un autre tournant. Lors d'un rassemblement à Oxford, j'ai entendu Frank Buchman dire qu'il fallait appliquer dans la profession les engagements pris au niveau personnel. C'est ce qui m'a décidé à me consacrer à l'influence de la vie spirituelle et morale sur la santé. J'ai commencé par en parler avec quelques confrères. Je suis allé voir Schlemmer² au Mont d'Or et nous avons passé toute une après-midi ensem-

² Dr André Schlemmer, le continuateur de Carton dans le mouvement naturiste.

ble dans un volcan éteint. Schlemmer m'a dit: «Ma foi, lis un peu Carton³ et essaye. C'est lui qui m'a donné le sens de la personne tout entière et non plus des spécialités.» Schlemmer m'a beaucoup parlé de Carton car celui-ci avait été pour lui un sauvetage. Au moment de ses études, il avait vu ce qu'était la médecine avec ce mépris du malade dans les corps de garde des hôpitaux, cette vulgarité. Il songeait à abandonner quand il a rencontré Carton qui lui a redonné foi dans la médecine. J'ai été, moi aussi, à ce moment-là, très orienté vers Carton: la recherche de tempérament, de typologie, des notions auxquelles j'ai beaucoup repensé depuis. Carton était un théiste. Il avait la conception du Dieu législateur, des lois de la vie auxquelles on ne peut pas désobéir sans conséquences. C'était plutôt le Dieu législateur que le Dieu du dialogue et de la rencontre, que le Dieu qui parle à la personne.

En 1940, j'ai écrit *Médecine de la personne*. J'en ai soumis le manuscrit à six amis et nous nous sommes retrouvés à Berne pour l'examiner. C'était une première version, probablement un peu touffue. Mentha avait fait un travail de romain, pointant les pages où il faudrait changer ceci, dire cela. C'était minutieux, magnifique, mais écrasant. Maeder, lui, m'a suggéré d'essayer de faire publier le premier chapitre dans une revue médicale. «Si tu vois qu'il y a de l'écho, m'a-t-il dit, tu publies le second chapitre.» Cela voulait dire: «C'est impubliable comme livre.» J'ai alors passé plusieurs mois dans un désarroi complet. On m'avait trop fait voir les lacunes de mon texte pour que je puisse le publier tel quel. D'autre part, si j'y intérais tout ce qu'on m'avait proposé, ce n'était plus mon livre. Ce fut à un tel point que Nelly est allée voir une de ses bonnes amies en lui disant: «Qu'est-ce qu'il faut faire avec Paul, il est complètement démoli. Il sent qu'il a reçu une direction et qu'il doit publier ça, mais c'est bloqué.» Cette amie a dit à Nelly: «Laisse Dieu travailler.» Là dessus, est arrivé l'ordre de mobilisation générale et je suis parti. Pendant les heures creu-

³ Dr Paul Carton, médecin français, auteur de *L'Essentiel de la doctrine d'Hippocrate* (Bévanne, 1933), *Bienheureux ceux qui souffrent* (Maloine, Paris) et de nombreux autres livres sur l'étude des tempéraments et la médecine naturiste.

ses de la vie militaire, j'ai commencé à prendre la plume et à récrire. Oui, je l'ai répondu d'un jet, pour ainsi dire.

Il paraît que Maxence van der Meersch a lu *Médecine de la personne*. Il avait dénoncé le côté trivial de la médecine, ses luttes d'écurie, la recherche d'un patron pour pouvoir arriver rapidement. On m'a rapporté qu'il aurait dit: «Si j'avais lu ce livre avant, je n'aurais pas écrit *Corps et âmes* comme je l'ai écrit.» Mais van der Meersch, je ne l'ai jamais rencontré.

Aujourd'hui, quarante ans plus tard, mes livres sont traduits dans une vingtaine de langues. J'ai été au Japon donner vingt-cinq conférences. Le Japon, ça fait penser à la dernière guerre, à l'attaque contre Pearl Harbour qui déclencha les hostilités avec les Etats-Unis et à la bombe atomique qui y mit fin. Osait-on parler de cela? Comme il n'y a pas beaucoup de gens qui savent le français au Japon, on avait demandé à des professeurs de littérature française à l'Université de me servir de traducteurs. Mais je n'osais pas aborder le sujet de la guerre. Je craignais de faire un froid, de choquer. La moitié de mon séjour s'était écoulée et j'avais donné déjà une douzaine de conférences quand on m'a fait une grande réception, avec des discours magnifiques, et moi j'ai répondu avec une platitude académique qui m'a dégoûté. Dans la nuit, Dieu m'a réveillé et m'a dit: «Mais qu'est-ce que tu fais, mon vieux, qu'est-ce que tu fais? Tu viens au Japon pour parler de contacts personnels et la première pensée qui te vient, tu la caches. Tu violes ton message.»

Le lendemain, j'avais une femme bouddhiste comme traductrice, spécialiste du français du Moyen-Age. Nous sommes allés ensemble voir le grand Bouddha de Nara. Nous nous sommes recueillis devant la statue et nous avons fait une petite promenade. Puis je me suis dit: «Maintenant, il faut quand même que je voie clair. Je vais demander à cette bouddhiste un conseil, et un conseil qui vienne de Dieu.» Dieu existe aussi pour les bouddhistes. Il n'est pas du tout le monopole des chrétiens. J'ai donc proposé de nous asseoir sur un mur et de faire silence ensemble. J'ai posé le problème: «Est-ce que je dois parler de sujets aussi délicats que le massacre de Pearl

Harbour et la défaite japonaise?» Nous avons fait un quart d'heure de silence, après quoi, j'ai demandé à la jeune femme ce qu'elle pensait. Elle m'a répondu: «La guerre, la défaite, la bombe atomique, tout le monde y pense, mais personne n'en parle. Si vous en parlez avec amour, ce sera très bien accueilli.» Le soir, je parlais à Kobe, dans un théâtre archi-comble. Il y avait des gens accroupis dans les escaliers, assis en lotus dans tous les espaces disponibles. Et là, j'ai parlé de Pearl Harbour, de la défaite et du mot fameux de l'empereur quand il a annoncé la capitulation à son peuple: «Maintenant, nous devons accepter l'inacceptable et surmonter l'insurmontable.» On aurait entendu voler une mouche. Le contact était établi.

Je ne renie pas l'aspect intellectuel que m'avait apporté autrefois mon professeur de grec car, en m'ouvrant à ce côté objectif, scientifique, il avait contribué à faire de moi une personne. Mais il ne m'avait jamais dit qu'il était divorcé et que sa fille du premier mariage n'avait pas accepté la belle-mère. Je le savais par autrui. Et moi, je ne lui avais jamais parlé de ma vie d'orphelin. Pour franchir cette étape, il a fallu que nous devenions personnels. Les années ont passé et je ne l'ai presque plus vu. Puis, j'ai commencé à écrire. Quand on écrit son premier livre, on n'en mène pas large, on ne sait pas s'il faut le publier ou pas. Je me suis demandé à qui je pourrais montrer mon texte pour savoir si le français était assez bon pour passer la rampe. Je suis allé chez mon vieux maître et je me suis retrouvé dans le bureau où j'avais fait une entrée émotionnelle tant d'années auparavant. J'ai commencé à lire. A la fin du premier chapitre, j'ai dit:

– Il faut continuer?

– Paul, continue.

J'ai lu un second chapitre. Silence.

– Paul, continue.

Puis, toujours silence. Mon angoisse augmentait. Était-ce une désapprobation? Tout à coup, il m'a dit:

– Paul, il nous faut prier ensemble.

Je savais qu'autrefois il était spiritualiste, croyant à un Esprit impersonnel, et j'ai demandé:

- Vous êtes chrétien?
- Oui.
- Et depuis quand?
- Depuis maintenant.

C'était la rencontre suprême et nous avons prié ensemble.

Partout dans le monde, on rencontre des gens qui ont été stimulés de la même manière. Ils ont chacun trouvé leur propre direction, mais ils appartiennent tous à la même révolution. On les reconnaît tout de suite à leur ton personnel. Ils parlent de la réalité de la vie au lieu de parler de théories.

Prendre en compte les problèmes de vie

Exposé à Caux, 1982.

C'est un peu une émotion pour moi de me retrouver ici parce que cela ramène beaucoup de vieux souvenirs. Je retrouve des visages aimés. Je remercie donc de son invitation le Dr Marc-André Jaccottet, dont j'ai énormément apprécié le travail *L'horizontal et le vertical dans la pratique médicale* (Editions de Caux).

Avec le recul, je dois faire de cette soirée un témoignage rendu à Frank Buchman. J'ai beaucoup aimé Frank Buchman et je lui dois tout, tout ce qui a été aventure spirituelle dans ma vie. A Frank Buchman, au mouvement qu'il a créé dans le monde, je dois ma propre transformation, celle de notre vie conjugale et de notre vie familiale. Je lui dois aussi toute ma carrière, cette orientation nouvelle que j'ai pu développer dans la compréhension de la médecine. Je lui ai du reste dédié mon premier livre, *Médecine de la personne*.

Stephen Foot¹ m'avait fait savoir qu'un éditeur anglais était disposé à publier *Médecine de la personne* à une condition, c'est que je retire la dédicace à Frank Buchman. J'ai refusé. On

¹ Auteur de *Ma vie a commencé hier*, Plon, Paris, et Payot, Lausanne, 1935

ne retire pas une dédicace qui est en somme une déclaration de reconnaissance. Et cette reconnaissance, je la garde.

C'est Dieu qui a inspiré Frank Buchman et c'est à travers lui, ses amis, ses collaborateurs, vous tous maintenant, que ma vie a été fécondée dans une large mesure et que j'ai pu faire entendre cette voix dans le corps médical, au-delà de réunions proprement religieuses.

Je suis médecin à Genève depuis presque soixante ans et, au printemps 1932, Frank Buchman est venu à Genève pour la Conférence du désarmement de la Société des Nations. J'ai fait alors ma première expérience du recueillement. Ainsi, depuis cinquante ans, je me promène avec un carnet de recueillement dans la poche. Je ne dis pas que je n'ai pas manqué un jour, j'ai manqué bien souvent, autrefois surtout. Depuis la mort de ma femme, il y a huit ans, je n'ai pas manqué un seul jour. Voilà ce qui est à la base de ma vie et de tout ce qui en est sorti. Ceux qui m'ont remercié pour mes livres le savent bien: j'ai vécu une vie de recueillement et puis de ministère, de rencontres. Des gens se sont ouverts à moi et cela a été la découverte de l'immensité des problèmes de vie qui existent chez tout le monde. Je me souviens de m'être dit un jour: «C'est terrible, il y a en somme des secrets, des poids terribles dans toutes les vies. Nous médecins examinons, observons, faisons un diagnostic médical, mais il y a un autre diagnostic à faire.» J'ai commencé à sentir l'importance que tous ces problèmes de vie jouent dans la santé. La maladie vient beaucoup plus rarement qu'on ne le croit par hasard. Elle se prépare bien souvent pendant des années. Il y a un lien entre la santé et tous ces problèmes de vie que les gens portent en eux et pour lesquels ils cherchent une aide, une solution, sans savoir à qui s'adresser.

Je vois ici le Dr Jaccottet, père: un vieux camarade. Nous étions de la même promotion médicale. Un jour, je l'ai emmené au Salève où nous avions une ferme et en arrivant il m'a dit: «Je vois qu'il y a des œufs au poulailler. On va faire un petit tour pour ramasser des champignons et nous ferons une omelette aux champignons.» Je me suis dit: «Ça va durer!» Pas du

tout. Il a pris un panier et, en se promenant, il se baisse, il ramasse, il se baisse, il ramasse... Il était le fils d'un inspecteur de champignons, il s'y connaissait. J'étais stupéfait: en dix minutes, le panier était plein. Moi, je regardais, mais je ne voyais que l'herbe. Alors j'ai compris qu'on ne voit que ce qu'on est prêt à voir. Il y avait des champignons partout mais je n'en voyais point. C'est ainsi: la vie est pleine de problèmes et on ne les voit pas. A la Faculté, on nous apprend à examiner l'anatomie pathologique, la physiologie et les symptômes, la psychologie; on est bien formé à toute la science médicale mais personne ne nous apprend à voir les problèmes de vie.

De par le monde, il y a des milliers et des milliers de médecins qui ne voient que l'objet scientifique, ce qui est nécessaire, bien entendu – vous vous doutez que je ne suis pas contre la science, bien au contraire – mais ce n'est que la moitié visible de la lune, la moitié objective. Il y a l'autre moitié. Beaucoup de médecins ont une petite intuition qu'un grand nombre de maladies sont l'expression d'un drame intérieur, d'une souffrance, d'un conflit conjugal, d'un échec, mais comment y toucher? Ils ne savent pas quelle aide ils peuvent apporter. Et si ces problèmes venaient au grand jour, que pourraient-ils bien dire, ou faire? Personne ne le leur a appris.

Alors qu'est-ce qui aide les gens? Certainement pas des conseils car, ou bien ils les suivent comme des petits gosses, ou bien ils ne les suivent pas. Donc nos conseils ne servent à rien. Ce qui aide les gens, c'est ce qui m'a aidé moi-même, c'est-à-dire la rencontre de personnes qui parlent réellement de leurs souffrances, de leurs difficultés, de leurs obstacles, de leurs refus, de leurs fuites.

Cette peur qu'ont les médecins de voir surgir un problème auquel ils ne sauraient pas répondre, c'est une peur mythique. Il faut les amener à comprendre que pour aider à guérir, il faut d'abord permettre aux patients de s'exprimer, de s'extérioriser. C'est en s'extériorisant qu'on se libère.

J'étais un médecin de quartier, un médecin de famille. Je croyais connaître à fond mes malades et puis voilà, tout à coup,

ils se sont mis à parler à un niveau plus profond. Le niveau auquel ils s'ouvrent dépend de notre disponibilité à nous.

Ce qui m'a tout de suite frappé, c'est que beaucoup de ces problèmes touchaient à la dualité, révolte-acceptation. La souffrance éveille toujours la révolte et la solution est toujours dans une acceptation, mais on n'aide jamais quelqu'un à accepter en disant: «Il faut accepter.» Il faut arriver à faire comprendre aux médecins ce lien qui n'est pas un lien de causalité, mais un lien spirituel: l'acceptation vient au contact de gens qui ont eux-même accepté, donc l'acceptation chez nos malades vient de notre propre acceptation de nos difficultés personnelles.

Il y a un médecin qui a beaucoup fait, beaucoup plus que moi, pour aider la profession à comprendre l'importance des problèmes de vie: c'est Michael Balint, un psychanalyste hongrois réfugié à Londres à l'époque hitlérienne. Quand j'ai lu Balint, je me suis dit: «Voilà ce que je fais depuis trente ans!» Balint dit aux médecins: «Vous questionnez toujours; de cette façon-là vous n'obtiendrez rien d'autre qu'un dossier scientifique; laissez une fois parler les gens, laissez-les parler librement, durant une heure s'il le faut. Leurs problèmes de vie, c'est eux seuls qui peuvent vous les apporter.»

C'est ainsi que j'ai débuté. Si souvent, avec des malades qui commençaient à parler un peu, je flairais le problème et je leur disais: «Ecoutez, la consultation est peut-être un peu trop courte, il y a des gens qui attendent, mais revenez me voir ce soir au coin du feu, non plus comme un médecin et son client, mais comme deux hommes.» Au coin du feu, l'atmosphère était alors tout autre.

Il y a toutefois une différence très nette entre Balint et moi. Les psychanalystes restent des hommes de science; ils ne veulent voir les problèmes qu'objectivement. Les psychanalystes, il faut le dire, ont été très gentils avec moi. Ils m'ont convoqué et ils m'ont demandé:

– Comment vous y prenez-vous?

Je leur ai répondu:

– Je ne sais pas.

– Enfin, quelle est votre méthode?

– Je n'en ai pas.

Cela les déconcertait. Ce qui les gênait, c'est que je violais un des principes fondamentaux de la psychanalyse: la neutralité morale du médecin. Cela m'arrivait de parler de mes expériences, même de ma foi et cela désarçonnait mes collègues, parce que j'allais à l'encontre de la règle numéro un posée par Freud et tous ses successeurs: nous devons être comme une toile blanche de projection lumineuse sur laquelle les malades pouvaient projeter toutes les images qu'ils voulaient, mais il ne fallait pas qu'il y ait d'image préalable. Le psychanalyste écoute les gens raconter leur vie, il leur permet d'exprimer leurs problèmes mais la pire des choses pour lui c'est de quitter l'attitude objective de l'homme de science qui encaisse tout, prend même des notes, mais ne dit pas un mot.

Alors, dès le début, il y a eu un problème Tournier. Savez-vous qui a pris ma défense? Le professeur Flournoy, qui a été un des premiers psychanalystes suisses, tout de suite après Jung et Maeder. Dans un article qui a paru dans la revue internationale de psychologie, il a écrit: «On reproche au docteur Tournier de manquer à la neutralité et même de témoigner quelquefois de ses propres convictions. Avouons que nous le faisons tous.» Et il a cité Charles Odier, un autre psychanalyste, qui disait: «Tôt ou tard, le médecin doit descendre de son piédestal scientifique pour redevenir humain.» Cela montrait de la part des psychanalystes une largeur de vues que tous les chrétiens n'ont pas et que j'ai fort appréciée.

Rejoignons Balint! Il est resté l'homme silencieux, mais il s'est aperçu que les médecins ont tellement à faire, tellement de clients, qu'ils ne peuvent qu'exceptionnellement avoir un long entretien.

J'ai lu tout récemment un livre auquel il avait travaillé avant sa mort et qui a été publié maintenant par sa femme sous le titre: *Six minutes par patient*. C'est le rythme en Angleterre, paraît-il; un médecin voit un client pendant six minutes en moyenne.

Le problème que posent Balint et sa femme est le suivant: que peuvent faire les médecins pour parvenir à une médecine qui touche plus profondément? Chose curieuse, ils introduisent une nouvelle expression qui m'a beaucoup frappé, le mot: *flash*. Il n'y a pas de définition, tout le monde comprend. Il peut y avoir d'un moment à l'autre un *flash*, c'est-à-dire une rencontre authentique entre médecin et malade. Or qu'est-ce qu'un *flash*, si ce n'est quelque chose qui n'est pas rationnel, qui n'est pas scientifique? Une impression, un sentiment que j'appellerais pour ma part une communion. Il y a en effet, de temps en temps, parfois sans même qu'un seul mot soit dit, un sentiment de rencontre. *Flash!* Balint et sa femme disent: «C'est inoubliable!» Et les voilà au bord de l'irrationnel, mais ils tremblent de franchir le fossé parce qu'on leur a toujours inculqué le devoir de rester objectifs.

Avec le mot *flash*, Balint saisit que ce qui manque à la médecine, c'est ce qui n'est pas scientifique, une occasion pour chacun de découvrir ses propres problèmes, d'essayer de vivre autrement. Cela peut venir en une seconde, même avec six minutes de consultation. Un élément intervient qui échappe à toute relation objective, mais qui est toujours un sentiment de rencontre authentique. Rencontre à deux, rencontre à trois? Même chez Balint, il y a une présence invisible de Dieu. Le *flash* contient déjà par lui-même une réalité divine, même si cela se passe entre un psychanalyste incroyant et un patient qui l'est aussi. «Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur...»

Le *flash* ne s'oublie pas, ni du côté du malade, ni du côté du médecin. C'est une expérience, c'est quelque chose de vécu. Naturellement, Balint dira que c'est une expérience psychologique. Je soutiens que c'est une expérience spirituelle. C'est un moment où Dieu parle et où les hommes se libèrent d'une hypothèque.

Le docteur Paul Campbell l'a très bien dit tout à l'heure: les hommes ont peur de l'émotion. L'émotion, voilà ce que les psychanalystes ont de la peine à digérer. C'était mon problème

à moi: j'avais peur de l'émotion. Ayant été orphelin, j'avais toujours refoulé mes sentiments dans une attitude de repli sur moi-même, de solitude morale. C'est avec Jan de Bordes, le fonctionnaire international, dans sa petite maison genevoise, que j'ai pleuré pour la première fois la mort de mon père et de ma mère. *Flash*, oui, une libération de ce blocage.

Je voulais être un médecin humain, bon enfant: j'avais une manière d'être très gentille avec tout le monde, quelque peu paternaliste. Cela n'allait pas très loin. Pour aller plus loin, il faut être libre de soi-même. Je ne me rendais pas compte que c'était moi qui empêchais que le courant passe. Notre tâche est donc d'aider les médecins à sortir de leur prison scientifique. Cela ne veut pas dire qu'ils ne doivent plus être des hommes de science, mais il leur faut comprendre que la médecine n'est pas seulement de la science.

Théodore Flournoy, fondateur de la psychologie moderne, a dit: «Pour faire de la science, il faut faire abstraction de la transcendance.» Cela est vrai pour la science. Mais pour faire de la médecine, on ne peut pas en faire abstraction. Le mot *flash* n'exprime pas seulement le côté psychologique de l'homme, mais aussi son côté religieux. Je puis toujours me dire: «Ce patient m'est envoyé par Dieu; il a des problèmes, c'est Dieu qui peut les résoudre, ce n'est pas moi.» Je dois l'accueillir et être prêt à la rencontre personnelle. Cela demande du médecin qu'il descende du piédestal de la science, justement ce que j'exprimais en parlant de mes soirées au coin du feu ou ce que Balint préconisait dans ses grands entretiens ou dans les entretiens *flash* dont plusieurs de ses collaborateurs parlent sans toujours se rendre compte de quoi il s'agit. En somme, ils frisent l'engagement personnel.

Je soutiens qu'il y a *flash* quand il y a réciprocité. L'attitude scientifique, c'est l'attitude de non réciprocité du savant: d'un côté celui qui sait et de l'autre celui qui ne sait rien. D'ailleurs, il n'y a qu'à voir la réaction des médecins quand les malades se mettent à contester et à dire: «Oh, vous savez, tel ou tel médecin m'a dit autre chose.» Ils sont furieux. C'est une situation dissymétrique où le médecin sait, commande, et où le malade

n'a plus qu'à obéir. Il n'y a pas de *flash* sur ce terrain-là. Il ne peut y avoir de *flash* que quand nous sommes libérés de notre prétention à savoir plus que le malade. Pour la pathologie, nous devons en savoir plus que lui, mais pour sa maladie, il en sait plus que nous.

Nous touchons là au problème du sens de la maladie. Je ne peux pas diagnostiquer objectivement un sens de la vie, un sens de la maladie. Le diagnostic médical est quelque chose d'objectif, de scientifique. Mais ce qui est du domaine du sens, c'est le malade lui-même qui peut le découvrir. Plus nos malades s'interrogent sur le sens de la maladie, plus il faut qu'ils puissent s'exprimer. Et non pas recevoir une réponse. Ce n'est pas moi qui peux dire à tel ou tel patient quel est le sens de sa maladie. Je ne peux parler que de la recherche du sens pour moi-même. Mais pour pouvoir aborder une question aussi difficile que celle du sens, il faut savoir qu'on ne le découvre souvent qu'après coup. Parfois après plusieurs années, un malade vous dit: «Ah! vous savez, en repensant à ces années de maladie, je comprends maintenant que cela devait conduire à ceci ou à cela.» Si le sens de la maladie n'apparaît souvent qu'après, il y a donc un acte de foi à faire au début: nous devons avoir confiance qu'il y a un sens. Ou bien rien n'a de sens, ou bien tout a un sens. S'il y a un sens pour le monde, il y a aussi un sens pour chacun de nous. Mais cela demande une autre relation que la relation objective. Le médecin doit accomplir sa tâche d'homme de science qui sait ce que le malade ne sait pas, mais à une condition: il doit savoir qu'il y a aussi quelque chose que le malade sait et que lui ne sait pas; que les problèmes que le malade remue dans son cœur pendant des nuits d'insomnie doublent pour ainsi dire sa souffrance. Combien de gens disent: «Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au Bon Dieu pour qu'il m'arrive un pépin pareil?» Ce problème de culpabilité, de fausse culpabilité très souvent, tant de malades sont venus m'en parler. Je leur dis: «Pourquoi n'allez-vous pas vous en entretenir avec votre médecin? – Oh, il n'a jamais le temps.»

Or, ce n'est pas un problème de temps. Il y a donc un changement nécessaire de la part du médecin. Balint lui-même par-

le d'un changement minime, mais indispensable, dans la personne du médecin lui-même; il fait allusion seulement à l'ouverture d'esprit qui rend conscient des problèmes de vie. Mais il y a un changement encore plus profond. Il s'agit pour le médecin non seulement d'être l'observateur des problèmes psychologiques, mais de se mettre dans une attitude de réciprocité qui implique d'être capable de s'ouvrir soi-même sur ses propres problèmes. Voilà ce qui crée le *flash*, la relation authentique, et cela est très difficile au médecin, plus encore au médecin homme qu'au médecin femme.

Il y a beaucoup de médecins qui cherchent sincèrement cette relation personnelle; ils voudraient discuter, discuter sur la personne, mais on peut en discuter pendant toute sa vie sans trouver la relation personnelle. Je leur explique:

– Vous ne pourrez découvrir cette relation que lorsque vous vous ouvrirez vous-même.

– Ah, et comment?

– Eh bien, ce soir, vous nous parlerez de votre propre vie. Je reviens dans l'après-midi et je trouve mon confrère en sueur devant une page blanche.

– Alors, professeur, ça ne va pas?

– Ah, mais je n'ai rien à dire.

– Comment? Vous avez vécu quarante ans sans que rien ne se soit passé?

– Bien sûr, comme tout le monde, je prends mon café au lait, mais rien qui puisse intéresser quiconque.

Quel refoulement! Alors j'essaie de l'aider; je lui dis:

– N'avez-vous pas perdu un fils à l'âge de vingt ans?

– Oh, je ne peux pas parler de ça!...

On a peur de l'émotion.

Tout ce que j'ai mis dans mes livres, c'est ce que j'ai appris de mes malades. Il y en a qui prenaient l'avion pour venir me voir juste pour trouver un contact et qui repartaient en avion. Cette indigence, ce vide sont incroyables. Il leur faut quelqu'un à qui porter leurs drames intérieurs, leurs doutes, à qui ils puissent tout dire. Combien de gens me confient en par-

tant: «Ah, il y a vingt ans que je cherchais cela!» Le prix à payer, pour nous, c'est donc d'accepter de sortir de notre position scientifique pour établir une relation personnelle. Voilà qui demande un effort.

Je suis allé voir récemment un de mes amis et confrères allemands, le docteur Lechler, dans la clinique qu'il a créée près de Karlsruhe. Il a travaillé pendant des années en Amérique avec les Alcooliques anonymes qui sont aussi une branche du mouvement de Frank Buchman, et puis il s'est dit: «Il n'y a pas seulement des alcooliques de l'alcool. Nous sommes tous alcooliques de quelque chose.» Il y a les alcooliques de somnifères, les alcooliques de chocolat, les alcooliques de conseils d'administration. Il a essayé de transposer la méthode des Alcooliques anonymes en vue de libérer des gens dont la maladie est l'expression d'un esclavage. Dans sa clinique, même à ceux qui, depuis vingt ans, ne pouvaient dormir sans somnifères, on dit: «Ici, il n'y a pas de médicaments.» Au bout de quelques jours, ils dorment. A la condition, bien sûr, de leur donner autre chose. Qu'est-ce que cette autre chose? C'est l'amour. Il s'agit d'une tentative de traiter les gens par l'amour. Cela m'a fait une grande impression. Les patients ont l'occasion d'exprimer leurs sentiments et de s'engager dans un dialogue. Il y a là une équipe de psychiatres qui ont la plus grande cohésion possible. Ils partagent ensemble leurs pensées tous les matins et dans l'assemblée, quand quelqu'un parle, on ne sait pas si c'est un médecin ou un malade. On trouve là une atmosphère fraternelle et je n'ai jamais, pour ainsi dire jamais de ma vie, vu une assemblée où chacun s'exprime aussi librement en public; au point que j'ai sorti mon carnet et j'ai simplement lu les pensées de mon recueillement du matin. Je me suis mieux encore rendu compte, là, de l'influence du milieu. En général, on a peur de scandaliser, on est au fond tous gelés, surgelés! Il faut alors comme un souffle, un peu d'amour, mais où est la source? Lechler le sait bien. Avec ses huit psychiatres, il a fait pendant tout un hiver une étude biblique, pour créer vraiment l'équipe, et maintenant il fait chaque semaine, librement – mais tout le monde y va – une étude biblique qui est la base de la vie de sa clinique.

Je me rappelle aussi une histoire que m'a relatée mon ami Jean de Rougemont, chirurgien à Lyon. Son fils est mort d'un sarcome après une année passée en clinique. C'est terrible pour un chirurgien de voir un fils pendant douze mois marcher vers la mort. Et puis voilà qu'un beau jour, dans la chambre même où avait été son fils, il trouve une petite vieille qui avait perdu sa fille et qui était inconsolable. Elle était là, bloquée, plus de goût de vivre, plus rien. Il essaie de la consoler avec des bonnes paroles, mais en vain. Allait-il parler de son fils? S'il y a quelque chose d'intime, c'est bien cela. Alors, il finit par lui dire: «Vous savez, c'est dans cette chambre-ci qu'est mort mon propre fils.» Le lendemain, la petite vieille se lève, met sa meilleure jupe, un peu de poudre, son petit chapeau. Elle sort dans la rue, ressuscitée. Et mon ami a eu ce joli mot: «C'était une pendule arrêtée à l'heure de la mort de sa fille.»

Ce genre de réalité se retrouve dans toutes les vies de médecins. Il y a des drames, beaucoup plus qu'on ne pense. Combien de médecins ont perdu un enfant! Combien de médecins raccommodent des couples alors même qu'ils se disputent avec leur femme! Il faut voir les choses telles qu'elles sont. Il n'y a qu'une solution, c'est de nous aider les uns les autres à prendre conscience de nos problèmes, à être vrais, à être capables d'exprimer ce que nous vivons, nos obscurités, nos difficultés, nos embarras.

Je dois avouer que j'ai peur de rencontrer les malades, parce que, justement, je n'ai pas de technique. Ce serait tellement commode d'avoir une technique. On n'aurait qu'à faire tourner la machine. Mais c'est en nous que ça se passe, et en nous, cela veut dire entre Dieu et nous. C'est dans le recueillement, dans l'écoute de Dieu, malgré la difficulté, qu'on découvre peu à peu les problèmes qui, en nous, empêchent la relation. La médecine de la personne, c'est donc une médecine de la personne du médecin et pas seulement de la personne du malade.

Est-il envisageable, une fois qu'on a aidé un patient à se libérer, de lui demander son aide pour d'autres patients, de façon

à ce que le travail des médecins soit en quelque sorte multiplié?

J'ai pratiqué cela sur une grande échelle. J'ai souvent confié des patients à d'anciens patients et il n'y a rien de tel. Ce sont des hommes libérés qui peuvent en libérer d'autres. Maeder a parlé de la personne du médecin comme médicament, ici c'est la personne de nos propres malades qui devient médicament. J'ai donc utilisé cela et dans des rencontres de groupe, c'est assez facile. C'est vraiment un système excellent.

Vous avez dit que les hommes ont plus de peine à s'ouvrir que les femmes. Qu'est-ce qu'une femme peut faire pour aider son mari à s'ouvrir sans pour autant le contrôler ou sans donner l'impression de vouloir tout arranger?

Vous savez ce qu'il en est: un homme rentre de son travail avec une mine toute labourée. Sa femme lui saute au cou et lui dit:

– Qu'est-ce que tu as, mon chéri, il y a quelque chose qui t'ennuie?

– Rien.

Un peu plus tard, elle lui dit:

– Mais enfin, voyons, on n'a qu'à te regarder! Tu as un embêtement; nous sommes unis pour le meilleur et pour le pire, je veux t'aider, je t'aime; voyons, qu'est-ce que tu as?

– Rien.

On se met à table et la mère dit aux enfants de se taire:

– Papa est très fatigué parce qu'il travaille beaucoup pour vous acheter du chocolat.

On envoie les enfants se coucher et puis madame se trouve nez à nez avec son mari:

– Alors maintenant, dis-moi donc ce qu'il en est.

– Mais je t'ai déjà dit: tu m'agaces avec tes questions, tu te fais des idées.

Oui, c'est la grande phrase des hommes: tu te fais des idées. Alors plus la femme questionne, plus le mari refuse.

Votre question est donc une grande question. D'innombrables femmes dans mon cabinet me disent:

– Je n’arrive pas à avoir un vrai dialogue avec mon mari.
Je vois le mari et je lui dis:
– Votre femme me dit qu’elle n’arrive pas à dialoguer avec vous.
– Comment? Qu’est-ce que c’est que cette histoire? Mais elle est folle. Nous parlons de tout.
Et c’est vrai, on parle de tout... objectivement! Et nous retrouvons là le fossé auquel j’ai fait allusion. On parle de l’Afghanistan, du prix des pommes de terre, de la théorie monétaire, de la carrière des enfants, des bulletins scolaires, on parle de tout, mais rien de personnel. C’est le cas de nombreux couples. Plus madame désire un dialogue – que le mari lui dise un peu ses soucis, ses espoirs, ses difficultés – plus elle questionne, plus il se ferme. Cela a été mon propre cas. Je faisais toujours la leçon à ma femme. Je lui expliquais un tas de choses objectives, scientifiques, psychologiques, mais en réalité je ne l’écou-
tais pas.

Il y a beaucoup de ménages où madame parle toujours. Des femmes m’ont dit: «Je peux parler toute une soirée sans que mon mari dise un mot: il est derrière son journal et de temps en temps je m’arrête et je demande: «Tu m’entends?» Il fait: «Mmm!» Alors je continue.»

J’ai commencé à écouter vraiment ma femme quand nous nous sommes recueillis ensemble. J’ai toujours vécu dans le monde objectif, et comme elle était moins savante que moi, c’était moi qui lui donnais la leçon. Je l’ai bien développée, certes, mais qu’elle eût quelque chose à m’apprendre que j’ignorais, je n’en avais pas la moindre idée. C’est en me recueillant que j’ai commencé à apprécier l’importance de ce qu’elle disait et à lui donner aussi le temps de s’exprimer. Alors, naturellement, quand on peut réaliser cela, c’est la solution. Mais ce que vous voulez savoir, c’est ce qui se passe quand on n’a pas cet appoint du recueillement. Alors, là, je pense que c’est difficile et qu’il vous faut comprendre, vous, femmes, combien vous avez besoin d’être conduites par Dieu.

J'ai vu pas mal de couples qui avaient commencé le recueillement ensemble pendant quelque temps et avaient abandonné. Quelquefois, l'un des deux continuait mais ils ne le faisaient plus ensemble. J'ai chaque fois essayé de comprendre pourquoi. C'était presque toujours parce que madame avait trop vite voulu donner des conseils. Vous comprenez ce que j'entends: le mari qui a de lourdes responsabilités, des problèmes très complexes, rentre chez lui et il s'ouvre un peu sur les histoires avec un employé. Sa femme lui dit: «A ta place, je le mettrais tout de suite à la porte.» Alors il ne s'ouvre plus.

Mon expérience de médecin me fait conseiller aux femmes de ne pas trop bousculer leur mari pour essayer de lui tirer les vers du nez, mais d'être très respectueuses de la difficulté de la vie de beaucoup d'hommes et, si possible, de se mettre devant Dieu pour savoir quoi faire.

Je passe pour l'homme de la personne humaine, mais le respect de la personne, c'est ma femme qui me l'a appris. Le respect, c'est de se sentir vraiment égal et d'avoir autant à attendre de l'autre, pas seulement pour recoudre un bouton ou pour qu'elle vous fasse des petits plats, mais qu'elle vous apporte quelque chose de vital. Combien d'hommes laissent leur femme parler comme si c'était une musique d'ambiance. On plaisante souvent sur les femmes qui parlent toujours, mais c'est parce que les hommes ne les écoutent pas. Quand une femme dit: «Mon mari a dit, mon fils a dit, mon père a dit...», elle a tout dit, car une femme prend au sérieux ce que dit l'homme. L'inverse est beaucoup moins vrai. Je pense que la parole de la femme a moins de poids dans la société, au moins sur le plan de la discussion. Et cela parce que, chez l'homme, le côté affectif a été complètement refoulé.

De plus en plus, à l'heure actuelle, on a l'air de vouloir couper le temps en morceaux. Vous avez parlé de six minutes par patient; mon médecin leur consacre vingt minutes et je trouve que c'est très peu. Cette accélération et cette parcellisation du temps sont-elles réversibles?

J'ai allongé de plus en plus les consultations. Je puis le faire parce qu'il y a un tas de confrères qui sont enchantés d'avoir des clients; je suis très bien vu par mes confrères parce que je ne suis pas jaloux. Les vieux médecins qui se plaignent que les gens se précipitent chez leurs jeunes confrères pourraient consacrer un peu plus de temps à écouter leurs malades. Le véritable obstacle est beaucoup plus dans le cœur de l'homme que dans les circonstances. Les circonstances comptent aussi, bien entendu, mais je pense qu'il y a une fuite dans ces six minutes par client. C'est tout le système qui est en cause. On peut voir cent fois un malade sans jamais être allé au fond des choses. Ces six minutes ajoutées les unes aux autres, semaine après semaine, quel temps perdu! Alors qu'une seule heure de vraie conversation profonde aurait touché le fond du problème. Pensez par exemple à certaines affections gynécologiques: on va chez le médecin toutes les semaines pendant vingt ans alors que cela tient à un problème conjugal qu'on aurait peut-être pu résoudre en deux ou trois heures de véritable entretien.

Parfois le malade parle à demi-mot: «Alors, docteur, est-ce que c'est grave?» Ça veut dire: «Est-ce que je risque de mourir? J'aimerais un dialogue sur la mort.» Le médecin répond: «On va faire encore une radio!» Je ne veux pas plaisanter sur mes confrères; il y a évidemment un tas d'examen nécessaires, mais c'est tellement plus commode de faire des examens que de soutenir un vrai dialogue.

Est-ce que toutes les grandes maladies organiques ont une base psychologique ou morale?

Certainement pas. Mais je puis dire que j'ai vu, de mon vivant, une évolution extraordinaire. Au moment où j'ai commencé, on pensait surtout à des problèmes psychosomatiques très caractéristiques comme l'ulcère de l'estomac. Peu à peu, on a poursuivi avec la tuberculose et bien d'autres maladies. Je me rappelle la première fois qu'un médecin américain m'a dit que le rhumatisme avait des causes psychologiques, j'étais stupéfait! Et puis, il y a peut-être dix ans, un autre confrère américain s'interrogeait devant moi sur l'origine psychosomatique du cancer.

Les médecins pensaient autrefois que les problèmes psychologiques jouaient dans un ou deux pour cent des cas. Maintenant on entend les chiffres de 95 à 98 pour cent, même pour des maladies tout à fait organiques. Tout le monde a des microbes, dit-on. Pourquoi n'agissent-ils pas tous? Un drame de conscience peut favoriser leur développement.

Nous devons cependant nous garder de lancer des affirmations absolues et de dire que toutes les maladies sont dues à des problèmes psychosomatiques. C'est le moins vrai pour une fracture, par exemple, encore qu'on puisse se demander: «Pourquoi est-il tombé?» Nous n'avons pas à nous mettre dans une attitude de juge qui prétend dire ce qui est somatique et ce qui est psychique. Quittons cette prétention scientifique à tout classifier et cherchons à aider simplement sans trop nous préoccuper du diagnostic. C'est Jung qui a dit: «En psychologie, le diagnostic n'a au fond pas grande importance.»

Pensez-vous que le type de relation entre médecin et patient, le type de relation entre mari et femme dont vous avez parlé, devraient être la vie normale pour chacun d'entre nous?

Oui, bien sûr. Il arrive souvent que, après un *flash*, il y ait un moment merveilleux où l'on se regarde et où un malade dit: «Comme cela fait du bien de pouvoir une fois tout dire.» Il m'arrive de répondre: «En somme, ce devrait être la vie normale.» Ce devrait être la vie normale au moins entre gens qui se connaissent, des époux par exemple qui se sont promis de faire un mariage merveilleux. Dans le *flash*, on a comme un pressentiment de ce que devrait être la vraie vie humaine. Cela nous est donné de temps en temps comme anticipation. Ce sont des moments privilégiés, mais même s'il n'y en a que deux ou trois dans une vie, cela fait qu'une vie n'est plus la même qu'avant. C'est cela qu'on appelle changer de vie.

Il semble que la jeune génération soit très susceptible d'être atteinte par les maladies psychologiques. J'ai rencontré un jeune qui m'a dit l'autre jour: «Je mets ma fierté dans le fait d'être déprimé.» Y a-t-il un mal de la société qui aboutit à ce que l'on mette justement sa fierté dans la maladie?

On met sa fierté dans ce qu'on peut. Celui qui ne peut pas être le premier de sa classe est volontiers le dernier, parce qu'ainsi il n'est pas n'importe qui! La fierté, tout le monde en a, elle s'introduit partout. Mais je pense que les jeunes d'aujourd'hui sont victimes de notre société actuelle qui, par son formalisme, crée un climat propice aux maux dont nous parlons. Le nombre de névroses me paraît symptomatique – et pas seulement à moi, mais à des quantités de médecins – des maladies de la société. Ce sont des questions dont nous pouvons discuter à perte de vue; ce qui importe, c'est que pour guérir la société, on ne peut le faire autrement qu'en guérissant les hommes un à un.

Derrière les discussions un peu académiques sur l'évolution de la civilisation, il y a un problème plus simple, celui de trouver le langage pour chacun. Ce qui m'a frappé dans pas mal de contacts avec des jeunes que j'ai eus récemment, c'est qu'il y a de tout parmi les jeunes mais que beaucoup ont un grand désir d'une vie authentique.

Pouvez-vous nous dire quelque chose sur l'accompagnement des malades devant une maladie irrémédiable?

Il y a eu une révolution complète dans ce domaine, grâce à une femme, Elisabeth Kübler-Ross. Aux Etats-Unis, on avait encore bien plus peur de la mort qu'en Europe et c'est elle qui, précisément aux Etats-Unis, a mis le doigt sur la lâcheté qui consiste à abandonner les malades à leur solitude par peur de l'émotion. J'ai rencontré Mme Kübler-Ross il n'y a pas très longtemps à Bâle, où elle avait un banquet de volée. Elle est originaire de Langenthal. Elle m'a dit: «Vous êtes dans chacune de mes conférences.» Moi, je lui ai dit: «Et vous êtes dans les miennes.» Nous nous sommes embrassés.

Il y a eu d'abord chez elle une victoire sur la peur de l'émotion. Des étudiants en théologie lui avaient demandé son aide pour préparer un travail sur ce que pensent les gens à l'arrivée de la mort. Elle a dû reconnaître qu'on n'en savait rien parce que personne n'en parlait avec eux. Elle a alors demandé à son hôpital de voir un mourant.

- Et que voulez-vous faire avec ce mourant?
- Je veux parler avec lui.
- De quoi?
- De sa mort.
- Mais vous êtes toquée!

Cette femme a tout bouleversé, et non seulement aux États-Unis. Maintenant on organise l'accompagnement même dans nos hôpitaux suisses, avec quelques années de retard.

J'ai eu énormément de confessions de confrères sur ce problème. Ils se reprochaient d'avoir espacé leurs visites quand il n'y avait plus rien à faire. Surtout pour des chirurgiens qui luttent pour la vie, le sentiment qu'ils ne peuvent plus rien devient insupportable et ils se culpabilisent par la suite. Il faut les comprendre et non pas les juger ou les critiquer. Il est vrai que souvent, par toutes les subtilités qu'a l'inconscient, on trouve le moyen d'échapper aux grands problèmes existentiels.

La troisième dimension de la médecine

Entretien au Conseil œcuménique des Eglises, 1978.

Comme chrétien engagé, j'ai toujours eu la préoccupation d'introduire ma foi dans ma profession mais c'est seulement au milieu de ma vie, il y a environ 40 ans, que j'ai trouvé un peu le chemin. A cette époque-là, j'ai commencé à publier des livres, et des confrères sont venus me dire: «Nous aimerions joindre la foi à la médecine.» Cette jonction n'est pas facile. Nous parlons de foi dans des réunions religieuses, et puis nous faisons du travail médical comme la Faculté nous l'a enseigné.

Il y a une année, j'étais au Japon, où j'ai donné une série de conférences, dont une à Kyoto sous la présidence du professeur Ohashi. Le lendemain matin, mes confrères sont venus me chercher à l'hôtel pour me faire voir des temples bouddhistes. Le premier qui est arrivé était le professeur Kuma, de Kobe. Nous avons bavardé un moment, et voici ce qu'il m'a raconté:

«Mon père était déjà médecin, un médecin très célèbre. Aussi, j'ai travaillé dur pour me faire une réputation personnelle. J'ai construit une grande clinique, et il y a dix ans je pouvais me dire:

– Eh bien, j’ai réussi.

A ce moment-là, j’ai eu des doutes, comme l’impression que l’aventure de ma vie était finie et que je tombais dans la routine. J’en ai parlé au professeur Ohashi et celui-ci m’a dit :

– Allez passer quelque temps à Zurich à l’Institut Jung ; cela vous donnera des idées plus larges.

C’est ce que j’ai fait et une nouvelle aventure commençait. Je découvrais la seconde dimension de la médecine, non pas que je sois devenu psychothérapeute, mais je me suis rendu compte que chez tous mes malades, il y avait des facteurs psychologiques et une interférence entre la maladie classique et les facteurs psychologiques. Et puis, il y a deux ans, le professeur Ohashi m’a dit :

– Vous devriez lire Tournier.

J’ai lu tous ceux de vos livres qui sont parus en japonais et j’ai découvert la troisième dimension de la médecine. Non pas que je sois devenu prêtre bouddhiste, mais j’ai compris qu’il y a chez tout malade non seulement un aspect psychologique, mais aussi un aspect spirituel ; qu’il y a une relation réciproque, comme entre le corps et l’âme, entre le physique – la médecine classique – et la problématique religieuse.»

Ce confrère qui me parlait des trois dimensions de la médecine, ça m’a enchanté. Mais qu’est-ce que cette troisième dimension ? Mon ami le professeur Lindeboom, de l’Université libre d’Amsterdam, m’a dit une fois qu’il ne faudrait pas parler de *médecine de la personne*, mais de *médecine pneumopsychosomatique*. On a introduit la notion de psychosomatique pour étudier les maladies du corps qui dépendent d’un facteur psychologique. Et c’est vrai que moi, je m’occupe de l’influence de la vie spirituelle sur la maladie. Mais j’ai fait de graves objections à Lindeboom, et il les a tout à fait acceptées. On ne peut pas parler de trois parties de l’homme. C’est déjà malheureux d’avoir séparé le corps et l’âme. Et on aggrave encore les choses si on veut en plus opposer le spirituel au corps et à l’âme, et laisser entendre qu’il y a trois morceaux qu’il faut mettre ensemble, alors que justement nous cherchons non pas à fractionner mais à *retrouver le sens du tout*.

La médecine s'est spécialisée, et ce serait un rêve d'étudier toutes les spécialités pour pouvoir toutes les additionner ensemble. Pourtant, on n'aurait encore pas le tout. On pourrait être cardiologue, rhumatologue, psychologue et on n'aurait toujours pas le tout. C'est ce sens du tout que la médecine a perdu. C'est le prix des grands progrès de la médecine technique analytique. Même la médecine psychosomatique est une discipline purement scientifique, une discipline objective. Le médecin est un savant qui étudie les rapports entre l'âme et le corps. Il est encore dans une position analytique qui sépare.

Pour trouver le tout, il faut entrer dans une relation personnelle avec ce tout. La troisième dimension, la dimension spirituelle, c'est la dimension de relation. Ce qui est spirituel dans l'homme, c'est son besoin de relations: sa relation avec le prochain, sa relation avec la nature, avec la société, sa relation avec Dieu. Voilà la définition la plus large de la vie spirituelle. C'est ce qui fait de nous une personne, non pas un corps ou un psychisme, ou ceci ou cela, mais une personne. Le professeur Siebeck, de Heidelberg, a dit que ce qui fait la personne, c'est l'*interpellation*. C'est parce que l'homme est interpellé par Dieu qu'il se sent une personne devant Dieu. C'est par la relation personnelle avec mon prochain que je me présente comme une personne et non pas comme un dispensateur de remèdes. J'ai essayé d'introduire la relation personnelle entre médecin et malade. On peut discuter d'un tas de choses d'une façon objective: de science, de politique, d'économie; on n'engage rien de personnel là-dedans. On ne s'engage personnellement que quand on parle de sa vie personnelle, l'un à l'égard de l'autre.

Le philosophe Martin Buber, philosophe juif très pieux, a dit qu'il y a deux relations possibles. La relation *Je-Cela*, qui est la relation objective, le *Je* étant un observateur qui observe l'objet. C'est la position de la médecine scientifique qui étudie l'homme comme un objet, qui fait de cet objet une chose et qui empêche de saisir chez le malade la personne. On voit tout ce qui est chose en lui: son anatomie, sa physiologie, sa psychologie, même peut-être sa vie spirituelle en tant que vie philosophique. L'autre relation possible, ce n'est pas *Je-Cela*, mais

Je-Tu. C'est une relation non plus d'un observateur à un objet, mais d'un sujet à un autre sujet. C'est la relation personnelle. Pour l'obtenir, le médecin doit se dégager de sa position scientifique.

Notre civilisation nous fait vivre dans un monde de choses. Un pasteur du Zaïre, Masamba ma Mpolo (directeur du Bureau des ministères familiaux du COE) m'a très gentiment dédié son livre, dans lequel il y a une phrase remarquable: «La médecine occidentale soigne des choses, tandis que la médecine africaine soigne des personnes.» Vous voyez, il se pose exactement les mêmes questions que je me suis posées, et il sent qu'il y a une évolution nécessaire du médecin pour qu'il puisse s'ouvrir à une relation personnelle. Toute notre civilisation est technique et nous habitue à tout envisager d'une façon objective. Alors, je crains beaucoup qu'il y ait dans les pays en voie de développement un dialogue de sourds entre les occidentaux qui s'intéressent aux choses – les choses, ce sont tous les phénomènes que la médecine étudie – et puis les indigènes qui s'intéressent aux personnes. L'occidental veut expliquer que la relation causale est objective, et le primitif voit la relation mystique entre les personnes. Dans la médecine occidentale, on soigne un malade en le séparant de sa famille, on le met dans un hôpital, on le transporte d'un appareil à l'autre, dans un monde de choses. Dans les pays en voie de développement, la médecine soigne le malade dans sa tribu et, comme je l'ai lu dans le livre de Masamba, elle cherche à résoudre les problèmes de ses relations avec les siens. Vous voyez qu'il y a deux préoccupations totalement différentes: la position mécaniste qui voit les choses immédiates, et la vision spirituelle qui voit les relations entre les personnes. Et ce n'est pas facile de sauter d'une attitude objective à une attitude subjective.

Depuis plus de trente ans, je participe à des rencontres de médecins qui proposent cette recherche-là. Ils sont connus dans le monde entier sous le nom de *Groupe de Bossey* car à cause de mon amitié avec le pasteur Visser't Hooft, qui fut le premier secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises, nous nous sommes réunis la première fois à l'Institut œcumé-

nique de Bossey, près de Genève. Ce Groupe de Bossey cherche à approfondir une *médecine de la personne*, c'est-à-dire de *l'homme tout entier*.

Les médecins discutent volontiers. Ils pourraient discuter de la personne humaine pendant des années d'une façon très savante en étudiant l'anatomie du cerveau, la psychologie de Jung et celle de beaucoup d'autres. C'est réellement intéressant, mais il ne se passe rien chez les médecins quand ils discutent. S'ils veulent trouver une relation personnelle, il faut qu'il y ait un changement en eux-mêmes. La discussion ne change rien du tout. C'est seulement un exercice intellectuel et l'intellect c'est encore le monde des choses. Il faut que ces médecins fassent une expérience personnelle. Je dis donc à chacun: «On va parler de notre travail pendant la journée mais, le soir, vous me parlerez de votre propre vie. Pourquoi êtes-vous devenu médecin? Quand avez-vous été malade vous-même? Quels sont vos problèmes, vos conflits avec votre femme ou vos enfants?» Ainsi, on sait que dans ce Groupe de Bossey on sera appelé à parler de sa vie personnelle. Beaucoup de médecins n'ont jamais osé y venir parce qu'ils avaient trop peur. Et c'est là qu'on voit combien le médecin se réfugie dans une attitude objective, ce qui lui permet de faire des belles performances scientifiques, en laissant dans l'ombre ses problèmes personnels. J'ai connu des médecins très célèbres qui pouvaient faire toutes les conférences du monde, que je trouvais dans leur chambre, devant une page blanche, et qui m'avaient: «Eh bien, je ne sais pas quoi dire!»

Toutes nos études, toute notre formation depuis l'école enfantine nous ont appris à être objectifs. Et nous avons tous une grande peine, une grande peur d'être subjectifs, d'être personnels. Et moi le premier! Je suis très timide, et c'est peut-être pour cela que j'ai compris combien c'est grave. Mais la troisième dimension intervient quand nous nous donnons à l'autre.

Ce Groupe de Bossey, je ne le dirige plus. Il a été repris par de jeunes confrères qui sont encore plus audacieux que moi. La dernière fois, c'était en Autriche, ils ont dit: «On n'aura plus de discussions. Pour devenir vraiment intimes les uns avec les

autres, on ne parlera pas d'une façon personnelle seulement le soir, mais toute la journée.» Il fallait du courage, et ça a réussi magnifiquement! Après ils ont tous dit n'avoir jamais vécu une chose pareille: point de conférence, point de discussion, rien, seulement des études bibliques et du partage, de l'ouverture réciproque. Dans ce Groupe de Bossey, nous avons essayé de mettre l'accent sur le problème de la relation personnelle entre médecin et malade, et sur tous les autres problèmes de relations: relation avec le prochain, relation avec la nature, relation avec Dieu. Cela conduit au problème du sens des choses – sens de la vie, sens de la mort, sens de la maladie, sens de la santé, sens de la guérison, sens de la vie personnelle – auquel la science n'a pas de réponse. La seule réponse de la science, c'est le hasard. Jacques Monod, le prix Nobel de médecine, a dit: «Pour la science il n'y a que hasard et nécessité, nécessité des lois naturelles et hasard des variations qui apportent de temps en temps quelque chose de nouveau.» Le hasard, c'est le dieu des hommes de science. Et c'est pour cela que Lecomte du Noüy, qui a longtemps travaillé aux Etats-Unis, appelait Dieu «anti-hasard». La relation avec Dieu donne un sens à toute chose. S'il n'y a pas de Dieu, rien n'a de sens. La vision scientifique du monde, c'est une roue qui tourne, un ensemble de phénomènes qui s'enchaînent, qui tournent indéfiniment dans une trajectoire, au hasard.

Ce problème du sens préoccupe tous les hommes. Le premier malade venu nous dit: «Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au Bon Dieu pour qu'il me tombe dessus une maladie comme ça?» Il ne croit ni à Dieu ni au diable, mais la première idée qui lui vient quand il tombe malade, c'est que c'est une punition de Dieu. Tous les hommes se posent des questions sur le sens des choses. Est-ce qu'elle a un sens, cette maladie qui me tombe dessus? Et justement, la vision objective et scientifique vide le sens. Elle dit que la maladie est tombée par hasard, alors qu'il y a une intuition dans l'homme qu'il n'y a pas seulement le hasard et qu'on est plus ou moins responsable de soi. C'est le sens de la responsabilité qui donne un sens à la vie. Il y a un grand psychologue maintenant qui insiste là-dessus: Viktor Frankl, qui occupe à Vienne la chaire qu'a occupée au-

trefois Sigmund Freud. Il a dit que, au temps de son illustre prédécesseur Freud, la maladie de l'époque était le refoulement sexuel. Le monde a bien changé depuis, et la sexualité est très bien défoulée. Mais on a refoulé autre chose, dit Frankl : on a refoulé le sens. On fait semblant de n'avoir pas le souci du sens de l'existence, alors que tout le monde se pose cette question.

Camus était déjà préoccupé de ce problème du sens, et il l'aborde dans sa première œuvre, *Le mythe de Sisyphe*¹. Est-ce que la vie est un travail de Sisyphe, un immense effort perpétuel de toute la nature et de tous les hommes qui n'aboutit à rien? Seule la foi peut donner la vision d'un but, d'un sens à la vie, et d'un sens à toute chose, aussi à la maladie, aussi à l'infirmité, et aussi à la mort.

Dans le Groupe de Bossey, nous avons un savant allemand, le professeur Jores. Quand il a été nommé recteur de l'Université de Hambourg, il y a déjà bien des années, son discours inaugural traitait du problème du sens de la maladie. Dans l'atmosphère académique de l'Université de Hambourg, ses paroles firent l'effet d'une bombe. Tout à coup, quelqu'un quittait l'objectivité et posait un problème de conscience. «Plus je réfléchis, dit-il, plus il n'y a pour moi qu'un sens possible: une intention de Dieu.» Il faisait allusion à l'idée biblique de la chute, de la maladie vue comme un signe que l'homme est tombé hors de l'ordre de Dieu.

Viktor Frankl dit que le problème de l'homme moderne vient de ce qu'il ne sait plus pourquoi il vit, ni si tous ses efforts aboutiront à quelque chose ou pas. Frankl parle d'un vide existentiel. L'existentialisme est la relation avec autrui et c'est justement là que réside la maladie de notre époque. Des millions d'hommes, surtout dans le monde occidental, ne savent plus pourquoi ils vivent. Et il y a de quoi tomber malade! Ainsi, beaucoup de malades expriment leur désespoir. Je suis en train de lire un travail du président de la Société des psychanalystes

¹ Fondateur de Corinthe dans la mythologie grecque, condamné à rouler éternellement un rocher au sommet d'une pente d'où il retombe sans cesse.

de Suisse, qui habite à côté de chez moi, sur le sens du désespoir. Nous vivons dans un monde désespéré, et le problème du désespoir est lié au problème du sens. Frankl a même dit: «On ne rougit plus de la sexualité, mais on rougit de la religion.»

La troisième dimension de la médecine consiste donc à aider nos malades à devenir des personnes, à prendre conscience de leurs responsabilités. Dans la médecine purement technique, ils abandonnent la responsabilité de leur vie entre les mains de leur médecin. Dans une médecine à la troisième dimension, ils redeviennent responsables d'eux-mêmes, car tout prend un sens dès l'instant où nous en venons à nous demander ce que Dieu nous dit par la maladie.

(On peut rapprocher cela de ce que rapporte André Frossard dans son livre N'ayez pas peur – Dialogue avec Jean Paul II (Laffont) sur les échanges entre le pape et ses médecins, à la suite de l'attentat contre sa personne. Il cite le professeur Crucitti, le chirurgien qui a opéré le pape: «Il cherchait à nous bien convaincre que dans la relation entre le malade et le médecin, celui-ci ne doit pas être l'oracle qui laisse tomber ses décisions de haut. Celles-ci doivent être prises d'un commun accord, car s'il y a d'un côté le savoir et les connaissances de la médecine, il y a de l'autre ce que la personne sait et connaît d'elle-même.» André Frossard a reçu du pape lui-même la confirmation qu'il avait essayé d'aider ses médecins en leur expliquant que «le malade, en passe de perdre sa subjectivité, devait constamment combattre pour la regagner et redevenir «le sujet de sa maladie» plutôt que «l'objet du traitement». Ce problème de la «chosification» de l'individu se retrouve partout dans les relations sociales et c'est, selon Jean Paul II, un des plus graves du monde moderne.)

Vous avez dit qu'en Afrique c'est la personne tout entière qui est traitée, que le patient n'est pas considéré comme un objet. Mais il y a en Afrique un fort sentiment de communauté que nous n'avons pas. Comment introduire cette troisième dimension de la médecine dans la société industrialisée occidentale?

Le modèle occidental est le fruit d'une civilisation unilatérale, purement objective et technique, et le mal de cette civilisation,

c'est l'absence de la relation personnelle. Mais nous ne pourrions pas apporter à la société le sens des relations personnelles si nous ne les trouvons pas déjà avec notre femme et avec nos malades. Le grand besoin de notre société, c'est de retrouver le sens de la communauté. On voit surgir partout des petites communautés qui ne sont pas des grandes organisations administratives comme les Eglises mais qui sont des petits groupes de personnes en relation personnelle les unes avec les autres. Le mouvement charismatique est fondé là-dessus: des petites communautés, peut-être un peu fragiles mais qui montrent le besoin, surtout des jeunes, de retrouver une société avec une communauté qui est absente dans notre société technique.

Dans le passé, la plupart des gens avaient ce qui semble aujourd'hui un luxe: la possibilité de mourir chez eux, entourés des membres de leur famille. Aujourd'hui, lorsque le moment critique de la mort approche, ils sont rapidement emmenés à l'hôpital. Qu'en pensez-vous?

Autrefois, on naissait en famille et on mourait en famille. Maintenant, on naît dans un monde des choses et on meurt dans un monde des choses; et je pense que c'est très malheureux. C'est un signe qu'on n'attache pas d'importance à la relation. J'ai perdu ma femme il y a quatre ans. Nous étions à Athènes, où je devais donner des conférences à un groupe américain. Elle a fait un infarctus du myocarde; elle a passé un mois à l'hôpital, au service des soins intensifs. C'est la médecine technique nécessaire: on ne peut pas donner des soins intensifs à domicile. Elle a fait son temps à l'hôpital, mais heureusement, elle était un jour assez bien pour qu'on lui permette de quitter l'hôpital. Elle m'a rejoint à l'hôtel, et nous avons passé les trois derniers jours de sa vie sans nous quitter, à parler un peu, à nous taire beaucoup et à prier ensemble. Il s'est trouvé que nous avons parlé de sa mort dix minutes avant qu'elle meure.

J'étais content qu'elle ait quitté l'hôpital, même si j'allais tous les jours la voir. Elle est morte avec moi, sachant qu'elle mourait, ayant exprimé sa peur de la mort et aussi son espoir de la résurrection.

(Long silence). Vous voyez, on n'ose plus poser de questions parce que j'ai été un peu personnel. Vous le sentez bien, il y a un malaise dès qu'on est personnel; ça dérange le maniement des idées. Nous devons réintroduire dans cette civilisation impersonnelle une relation personnelle, et dans les hôpitaux une relation personnelle, et dans les cabinets une relation personnelle, et au salon et aussi à la cuisine une relation personnelle.

La seule chose qui soit inévitable dans la vie, c'est la mort, mais beaucoup d'entre nous ont de très grandes difficultés à s'exprimer à ce sujet.

Je suis persuadé qu'il y a quelque chose de naturel dans la peine et dans l'angoisse que les hommes ont à envisager la mort. Dans les pays en développement, la mort est beaucoup plus présente que chez nous. Les disparus font partie de la tribu autant que les vivants. Toutes sortes de cérémonies, toutes sortes de fêtes relient la tribu à ses ancêtres. C'est une situation beaucoup plus saine au point de vue psychologique que la nôtre, d'accueillir la mort comme quelque chose de naturel. Notre civilisation est très orgueilleuse de ses succès techniques, mais ceux-ci ne permettent pas de supprimer la mort. Alors, notre civilisation cache la mort. Le médecin dit qu'il veut soulager le malade. Balint demande: «Qui est-ce qu'on soulage?» Est-ce le malade ou est-ce le médecin? Oui, on soulage plus qu'il ne faut pour se soulager de sa propre angoisse.

Dans notre civilisation si orgueilleuse, la mort est comme une gifle car notre civilisation veut oublier les limites divines de la vie humaine. Jusqu'où est-ce que nous ne monterons pas avec les progrès techniques, dans la lune et dans l'hérédité artificielle? Voyez-vous, il y a un rêve de toute puissance, un défi lancé à Dieu. Nous vivons dans ce défi, et la médecine est liée à cette civilisation scientifique, orgueilleuse. Alors, il y a un immense malaise quand le médecin se trouve impuissant face à la mort.

Les Eglises issues du protestantisme n'ont-elles pas tort de supprimer la veillée mortuaire? Pour ma part, je pense que psychologiquement et affectivement elle peut jouer un rôle

très bénéfique. J'ai participé à une veillée mortuaire dans le sud de l'Espagne. Les voisins et cousins étaient présents. Les proches parents pouvaient pleurer sur place, être côte à côte avec les bien-aimés, et voir toute la nuit le corps qui était là. A l'inverse, j'ai découvert qu'une de mes bonnes amies genevoises, à 59 ans, n'avait jamais de sa vie vu quelqu'un mourir. Elle m'a supplié que si son mari mourait, j'aie lui fermer les yeux. Je rendrai volontiers ce service, mais je trouve quand même cela un peu extraordinaire.

Avez-vous lu le livre du docteur Raymond Moody *La vie après la vie*? Il a interrogé des gens qui étaient morts et qui sont revenus à la vie par la technique médicale. Naturellement, ils n'étaient pas encore au delà, puisqu'ils sont revenus. Mais ils avaient quand même fait les premiers pas vers l'au-delà. Pour ces minutes qui suivent la mort, tous les témoignages concordent: des gens, qui avaient été considérés comme morts par le médecin, disent qu'ils avaient l'impression de flotter au plafond et de voir la scène du médecin et des infirmières penchés sur leur cadavre. Ils ont entendu le médecin dire: «Il est mort.» Il y a donc une persistance de la conscience au delà de la mort clinique, avant même que ne s'ouvre la porte de l'au-delà.

Je n'avais pas encore lu Moody quand ma femme est morte; mais après, j'ai pris conscience qu'elle devait avoir assisté à mes premiers gestes quand je me suis trouvé devant sa mort, quand j'ai téléphoné à un confrère pour lui dire qu'elle était morte. D'après les témoignages de Moody, elle a dû l'entendre. Il y a donc une transition entre la vie et l'au-delà. Nous ne pouvons pas suivre les morts plus loin, mais il y a un certain délai entre les deux. Je pense que la transition des veillées mortuaires était une sainte chose. En tout cas, je souhaite ne pas mourir à l'hôpital, mais être en famille et savoir qu'on sait que je sais ce que je sais: une mort consciente.

Compte tenu de ce que vous avez dit des relations personnelles, que faut-il penser des conditions matérielles de l'exercice de la médecine? Faut-il transformer les hôpitaux et les cabinets des médecins de manière que ces relations soient plus faciles à établir?

Je crois que les deux aspects sont liés. La première chose, c'est une certaine évolution du médecin lui-même. Il faut qu'il comprenne l'importance de cette démarche et qu'il évolue pour être prêt à la naissance de la relation personnelle. Les médecins qui font une expérience de ce genre ne travaillent plus de la même façon à leur hôpital. Il y a une contagion de l'esprit. Mais cela doit aussi avoir des répercussions sur l'organisation des choses matérielles.

J'ai vu un médecin quitter un grand hôpital pour reprendre un petit service où l'on est plus proche les uns des autres. Tout cela, c'est dans l'ordre des vocations particulières. Je ne me fais pas d'illusions. La réintroduction d'une relation personnelle dans notre service hospitalier moderne occidental sera une tâche très difficile. Nous avons besoin d'expériences particulières de médecins qui se rendent compte que la médecine est beaucoup plus profonde si on la pratique dans sa totalité.

Il m'est difficile d'accepter l'idée d'un sens donné par Dieu à la maladie. Le Nouveau Testament est rempli de récits de guérison, et j'ai du mal à comprendre la maladie qui, parfois, semble une absurdité.

Le mot *absurdité*, que vous avez prononcé, pose un problème de sens. Les hommes recherchent un sens et ils s'imaginent facilement un sens divin. Dieu devient un méchant maître sévère qui punit. J'ai eu, avant-hier, la télévision française chez moi à Troinex et je me suis exprimé sur le sens de la maladie. Craignant de transmettre l'idée que Dieu envoie la maladie comme une punition, j'ai dit que si c'était Dieu qui envoyait les maladies, je lutterais contre Dieu en voulant soigner les malades. J'ai affirmé que Dieu est toujours pour la guérison, et que nous luttons avec lui pour la guérison. Mais ceux qui guérissent le mieux, sont ceux qui donnent un sens à leur maladie. Quand la maladie n'a pas de sens, elle comporte une souffrance de plus.

Votre attitude implique-t-elle un changement dans la formation universitaire des médecins, ou l'attitude que vous suggérez ne peut-elle être acquise qu'individuellement?

Je pense que ce côté proprement personnel ne peut pas s'enseigner. On m'a offert plusieurs fois des chaires universitaires, soit en Amérique, soit en Europe, et j'ai toujours refusé car le rapport personnel se communique d'homme à homme et ne s'enseigne pas. En tout cas, si quelqu'un peut l'enseigner, ce n'est pas moi. A l'heure actuelle, on commence à enseigner la psychologie dans les études médicales, et c'est le moment! Mais on ne peut pas enseigner la médecine de la personne. En revanche, un professeur de médecine peut avoir le sens de l'humain. En ce qui me concerne, j'ai eu un maître qui avait profondément le sens de l'humain et qui nous le communiquait au lit du malade. Vous voyez, ce n'est pas un enseignement, c'est une communication.

Pensez-vous qu'un chrétien travaillant dans un hôpital laïc peut communiquer cette attitude sans parler de Dieu?

C'est une affaire qui regarde chacun. Chacun doit se demander ce que Dieu attend de lui, et ce n'est pas à moi de le dire. Il faut demander à Dieu de nous apprendre quand il faut parler et quand il faut nous taire. Cela nous arrive souvent de parler quand nous devrions nous taire ou de nous taire quand nous devrions parler. Le malheur c'est de se croire obligé de parler.

Comment voyez-vous la contribution de la paroisse à l'égard de ce type d'approche personnalisée, non seulement dans la perspective de la personne tout entière mais aussi dans celle de la communauté de Dieu et de la communauté en général?

Je ne veux pas faire de généralisations, parce que cela dépend tellement des Eglises. J'ai été membre de plusieurs paroisses différentes, et je me suis trouvé le plus à l'aise dans une paroisse où il y avait des liens très personnels entre les dirigeants. Il ne s'agissait pas de gens qu'on avait liés ensemble dans des comités pour remplir une certaine fonction, mais qui avaient une relation personnelle les uns avec les autres. Alors, je pense que cette relation très personnelle entre les pasteurs et les membres des conseils presbytéraux a beaucoup d'importance pour l'atmosphère de l'Eglise. Mais c'est malheureusement quelquefois dans les Eglises qu'on est le plus retiré derrière une façade.

J'ai soigné assez de gens d'Eglise pour savoir combien il y a de refoulements, de jugements et d'agressivité dans les milieux d'Eglise, parce qu'on veut sourire par devant et qu'on a toutes sortes de critiques par derrière. Il y a des gens qui m'ont dit qu'ils avaient éclaté en sanglots en sortant de la séance du Conseil presbytéral, parce qu'on étouffait les conflits pour avoir l'air d'être plein d'amour les uns envers les autres. Cette agressivité, faute de pouvoir sortir loyalement – comme ça se fait dans le monde – devient un peu une angoisse. Moi-même, je sais que j'ai trop peur des conflits: je cherche à tout arranger et ça gâte encore plus les choses. Je me rends compte que Jésus a connu des saintes colères. Mon fils m'a dit il y a quelques jours: «Je n'ai jamais pu t'affronter, parce que tu ne t'es jamais mis en colère.» Moi, j'étais très fier de ne pas me mettre en colère, et je m'aperçois que c'était un malheur.

Guérir la société

Conférence intitulée «La Mission de la femme»

Un jour, alors que je participais aux entretiens de Talloires, sur le Lac d'Annecy, Madame Mac Jannet m'a présenté à un Américain de passage en lui disant: «Voici le Dr Tournier qui est en train d'écrire un livre sur la mission de la femme.» Il a redressé la tête, m'a regardé dans les yeux et m'a dit en martelant ses mots: «Vous en avez du courage!» Oui, j'ai un peu hésité à entreprendre ce travail, d'autant plus qu'il y a des femmes qui sont agacées qu'un homme prétende parler de leur mission. Elles veulent la trouver toutes seules, ce dont je suis naturellement très heureux.

Pour moi, il ne s'agit pas tant de la femme que de notre monde actuel. Cela saute aux yeux de tout le monde, sociologues, psychologues et politiciens, que la civilisation occidentale est un peu malade. Il y a dans notre monde moderne un contraste énorme entre le développement technique, qui a permis d'aller jusqu'à la lune et même un peu plus loin, et la pauvreté des relations personnelles entre les hommes. J'ai lu dans la revue *Match*, je crois, un très joli article d'un sociologue qui était allé faire une enquête en Afrique. Vous savez comment on est accueilli en Afrique, on est introduit dans la case, on fait partie de la famille, on est presque dorloté. Notre sociologue rentre à Paris. A l'aéroport Charles de Gaulle, il prend le bus

et voit tous ces gens assis les uns à côté des autres, sans un mot, sans un regard sinon critique et muet, certains se plongeant dans un petit roman policier pour passer le temps, et il se dit: «Mais c'est nous qui sommes des sous-développés!»

Oui, nous sommes des sur-développés pour ce qui est de la mécanique et des sous-développés pour ce qui est de la réalité humaine. Tout le monde s'en rend compte. Or, qui s'intéresse à la mécanique? Les hommes. Et qui s'intéresse à la qualité de la vie? Les femmes. Notre civilisation s'est déplacée du côté du pôle masculin. Elle est ordonnée à toutes les valeurs masculines, la possession, la puissance, l'agressivité, l'objectivité scientifique, alors que les valeurs subjectives, c'est-à-dire celles qui regardent le cœur, la relation avec autrui, sont d'une pauvreté épouvantable. Les valeurs irrationnelles, qui comprennent la religion, la foi et tous les mystères de la nature humaine, ne sont pas satisfaites dans ce désert de mécanique. On le voit déjà chez les enfants. Un petit garçon, on ne lui donne pas une poupée, on lui donne une petite auto et la première chose qu'il fait, c'est de la démonter pour voir comment elle marche. Ce qui intéresse l'homme, c'est de savoir comment ça marche. Lisez les revues techniques, elles vous expliquent toujours comment ça marche. Et pour comprendre comment ça marche, on divise et on coupe en morceaux. Au CERN (Centre européen pour la recherche nucléaire), les savants physiciens de Genève coupent encore en morceaux les plus petites particules pour voir ce qu'elles contiennent. L'homme coupe toujours sans se rendre compte que quand il n'y a plus que des petits morceaux, il n'y a plus de communauté. C'est la femme qui a le sens de la communauté. C'est elle qui fait la famille, qui fait la société, qui fait la relation humaine.

C.G. Jung, de Zurich, a expliqué que l'homme et la femme ont tous les deux des capacités techniques et des capacités affectives. L'homme a au fond de lui ce que Jung a appelé l'*anima*, c'est-à-dire le côté féminin de l'âme humaine, mais il refoule ses capacités affectives et développe ses capacités mécaniques. La femme, au contraire, refoule facilement ses capacités rationnelles, objectives, et elle donne libre cours à son

cœur. Mais elle a, au fond d'elle-même, un *animus* qui lui donne des capacités masculines. Aujourd'hui que la femme est émancipée, elle prouve qu'elle est capable de faire tout ce que fait l'homme et qu'il croyait être seul capable de faire.

Nous avons assisté pendant ces dernières décennies au défoulement de l'*animus* des femmes mais les hommes, eux, n'ont pas défoulé leur *anima*. Ils restent des handicapés affectifs qui ont des grandes capacités objectives, scientifiques, rationnelles, mais qui sont embarrassés pour exprimer un sentiment, pour devenir personnels. La femme, évoluée, libérée, égale de l'homme, peut jouer à l'homme mais l'homme, lui, ne peut pas jouer à la femme. Ou plutôt, il ne sait pas car il a peur de l'émotion. On l'a mis en garde tout petit. Quand il s'est fait mal en tombant, on lui a dit: «Ne pleure pas! Les garçons ne pleurent pas, ce sont les filles qui pleurent.» Les filles ont le droit d'exprimer leurs sentiments, pas les garçons. Les garçons doivent être maîtres d'eux-mêmes, ils doivent être objectifs. Les mamans éduquent leurs fils comme ça. L'éducation tend à conduire l'homme à refouler ses sentiments tandis que la femme peut les exprimer.

Il n'y a pas très longtemps, je suis allé à Munich pour parler à des Américains. Un écrivain américain très connu avec lequel je suis lié m'a introduit en disant ce qu'on dit toujours dans ces cas-là: «Je n'ai pas besoin de vous présenter le Dr Tournier, vous savez tous qui il est et ce qu'il nous a apporté avec son concept de la personne.» Moi, j'ai éclaté de rire. Un peu gêné, il a demandé: «C'est pas juste?» J'ai répondu: «Ce n'est pas le concept de la personne qui m'intéresse, c'est la personne elle-même.» L'homme parle tout de suite de concept. Pour me présenter, moi qui cherche à être le porteur d'un message sur la personne, on m'affuble de la réputation d'avoir un concept! La personne, elle a deux yeux, une bouche... Il faut retrouver le sens de l'humain en sortant des abstractions que sont les idées et les concepts, et pour cela il faut surmonter la résistance qu'a l'homme à enlever son masque, à se découvrir, à se montrer tel qu'il est, à se présenter personnellement.

Les hommes sont très peu loquaces en famille, cela a toujours frappé les psychologues. Les femmes parlent beaucoup plus que les hommes. Il y a des femmes qui m'ont dit: «Pour connaître un peu mon mari, j'invite des amis; alors il raconte des choses que je ne sais absolument pas.» Le mari ne se rend pas compte qu'il est secret à l'égard de sa femme. Je me souviens d'un brave homme qui est entré dans mon cabinet et qui m'a dit d'emblée:

– Docteur, je ne viens pas pour un conflit conjugal, vous devez en voir beaucoup mais moi, j'ai de la chance, ça va très bien entre ma femme et moi.

– Tant mieux! Vous êtes une exception...

– C'est que, en nous mariant, nous nous sommes promis de toujours tout nous dire et nous avons tenu parole. Nous nous disons tout.

– Ah! Je vous félicite.

Nous avons parlé une heure. Il m'a confié des problèmes très graves touchant sa vie professionnelle et aussi sa vie spirituelle et puis sur le pas de porte, je lui ai dit en le raccompagnant:

– Et alors votre femme, qu'est-ce qu'elle dit de tout ça?

– Ma femme? Elle ne sait rien. Je ne lui parle pas de ces choses-là.

Il était sincère, parfaitement sincère, quand il déclarait: «Nous nous disons tout.» Il ne se rendait pas compte que les choses vraiment personnelles, il ne les disait plus.

Ce qui décroche les hommes, c'est le désir sexuel. Quand ils sont fiancés, ils parlent, et la petite jeune fille est baba devant ce garçon qui raconte un tas de choses passionnantes, les farces qu'il a faites au collège, les copains qu'il avait, c'est personnel au possible. Tout est merveilleux et on s'entendra magnifiquement! Puis on se marie et une fois que l'homme a ce qu'il veut, c'est-à-dire la satisfaction de posséder une femme, eh bien, il ne dit plus rien ou, du moins, ce n'est plus comme avant. Le drame, c'est que, quelquefois, il retrouve sa langue avec une petite secrétaire pour laquelle il a un peu d'inclination. Il a le sentiment que la secrétaire comprend mieux que sa femme et il se met à lui raconter des choses toutes personnelles qu'il cache à sa femme. Vous voyez comme c'est dangereux car l'homme

ne retrouve un langage émotionnel que par le désir sexuel. Les époux doivent donc pouvoir entretenir le dialogue. L'homme a le sens de l'objectivité et la femme celui de la subjectivité. Le monde est à l'image de l'homme, monde très perfectionné de choses et de machines qui intéressent les hommes mais très pauvre d'engagement des gens les uns envers les autres.

Qui a le sens de la personne? C'est la femme et je m'en suis aperçu un jour grâce à un petit incident conjugal. Je dois à ma femme tout ce que je peux dire sur la femme, car j'étais encore plus muet que les autres. On parlait du divorce et je faisais des grandes théories quand tout à coup ma femme m'a dit:

– Mais de qui parles-tu?

– Je ne parle de personne, je parle du problème du divorce. Alors j'ai compris que ce qui intéresse la femme, ce n'est pas le problème du divorce, c'est le divorce de Mathilde, de Germaine, de Françoise. Ce fut une révélation pour moi. Je me suis dit: «Je prêche la personne partout depuis trente ou quarante ans, et je manque encore du sens de la personne.» Le monde, naturellement, ça existe aussi et c'est mon métier d'homme d'étudier les problèmes de la civilisation. Mais, comme tous les hommes, je manque du sens de la personne.

L'homme est toujours un peu le professeur qui enseigne, qui explique, qui a des concepts et la femme reste bouche bée: «Ah! C'est intéressant, c'est formidable.» Mais l'homme n'a pas même l'idée qu'il aurait à apprendre quelque chose qui lui manque. Le philosophe Martin Buber, qui a été assez longtemps à Zurich, a montré qu'il y a deux relations de la personne humaine avec le monde qui l'entoure, une relation objective, où l'observateur est neutre, il est impersonnel; il ne s'engage pas, il observe sans être vu; c'est l'attitude scientifique. Ou bien, il a une relation dans laquelle il s'engage. Buber a pris pour exemple un arbre. On pourrait penser que scientifiquement, botaniquement, chimiquement, un arbre n'est qu'un objet, une chose, mais on peut lui parler. Parler à un arbre, c'est redécouvrir le lien avec la nature. Dans une rencontre de médecins, une psychanalyste zurichoise a raconté son enfance, une enfance atroce et très solitaire mais il y avait un certain

arbre à qui, tous les soirs, elle allait raconter ses petites histoires et l'arbre lui répondait: «Je te comprends.» Personne ne nous comprend mieux que la nature.

Il y a deux relations possibles qui ne sont pas en opposition car elles sont complémentaires, sauf que, dans notre civilisation actuelle, il y a un grossissement de la relation objective. Depuis le berceau, on nous donne des leçons de choses, et non pas des leçons de personnes. On nous apprend à voir le monde comme une grande machine, qui tourne, tourne, avec les astres, les électrons, et puis les poules qui font des œufs et les œufs qui font des poules. Ça tourne comme un carrousel et ça n'a aucun sens; ça tourne toujours sans aller nulle part. Cette vision scientifique du monde, elle nous est enseignée depuis l'enfance jusqu'au doctorat en philosophie. Les philosophes ont beau dire qu'il faudrait être personnel, ils n'y arrivent pas et, là encore, ils restent dans les concepts.

J'ai une belle-fille qui est peintre et dont j'aime beaucoup la peinture. Elle fait partie de la société des femmes peintres. Pourquoi créer une société des femmes peintres? Pour essayer de se défendre contre l'impérialisme des hommes car tout le monde considère qu'une peinture de femme est un peu moins sérieuse qu'une peinture d'homme, un livre de femme, moins sérieux qu'un livre d'homme, une philosophie de femme, moins sérieuse qu'une philosophie d'homme. Il y a donc une société des femmes peintres et ma belle-fille me dit:

– Nous organisons une exposition au musée Rath à telle date et une de mes toiles a été retenue. C'est un auto-portrait.

– Ah, j'irai voir ça, bien sûr. Mais on a le temps, je te redemanderais.

Et puis le temps passe et, un jour, je demande à ma belle-fille:

– Alors cette exposition, quand a-t-elle lieu?

– Mais, c'est déjà fini.

Et puis, elle a ajouté gentiment ce petit mot:

– Probablement, si c'était ton fils qui avait exposé et non pas moi, tu n'aurais pas oublié.

Cela m'a fait un coup. Je ne pense pas qu'elle faisait allusion au lien du sang, mais ma belle-fille sait, comme toutes les

femmes, qu'elle a moins de poids qu'un homme. Si un homme nous confie une lettre à mettre à la boîte, on n'oublie pas, mais si c'est notre femme...

La femme compte un peu moins. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire qu'il y a du mépris. Le mot est un peu gros. Il faudrait peut-être dire dédain, mais moi j'emploie le mot *mépris*. Même moi qui prêche le défoulement des hommes, j'ai oublié l'exposition de ma belle-fille. Un certain mépris conscient est bien clair chez beaucoup d'hommes qui méprisent les femmes, tout en les attirant. Mais il y a aussi un mépris inconscient qui fait qu'un homme peut laisser une femme lui parler toute une soirée sans répondre un traître mot, alors que, s'il était avec un copain, il lui répondrait à chaque phrase.

J'ai assisté, il y a quinze jours, aux rencontres internationales de Genève. Elles se tiennent tous les deux ans, avec grands renforts de philosophes et de gens de toutes sortes de disciplines. Le sujet était: «L'exigence d'égalité.» On demande l'égalité, on a voté l'égalité, mais l'égalité morale n'y est pas. Alors on a discuté avec ces grands philosophes pendant huit jours sur l'égalité pour conclure qu'elle est impossible. Un professeur de Sorbonne est venu nous expliquer que la devise de la France «Liberté, égalité...» est impraticable parce que si il y a la liberté, il n'y a pas d'égalité et si il y a l'égalité, il n'y a pas de liberté. C'était un *oui, mais*. Il faudrait l'égalité, mais si on l'avait, ce serait une catastrophe car, si nous étions tous égaux, la vie serait d'une monotonie épouvantable. Moi je me disais – et je l'ai dit, du reste – le vrai problème c'est le mépris. «Ne me méprisez pas. Prenez-moi au sérieux.» C'est le fond de toutes les revendications. Prenez-moi au sérieux, quand même je ne suis pas un universitaire, quand même je ne suis qu'un ouvrier, quand même je suis un Noir, quand même je suis un colonisé, quand même je suis une femme, quand même je suis un vieux retraité, quand même je ne suis qu'un petit bambin. La revendication n'est pas d'égalité, mais de dignité, d'être pris au sérieux, d'être reconnu comme interlocuteur valable, non seulement dans une discussion mais dans un dialogue.

Comme tout le monde, j'ai cru que ce mépris de la part de l'homme avait toujours existé et que, par exemple, la condition de la femme avait été pire au Moyen-Age que de nos jours. «Dans notre lutte actuelle, disent les féministes, nous devons réagir contre la condition moyenâgeuse de la femme.» Or ce n'est pas vrai du tout que la femme ait été plus brimée au Moyen-Age qu'aujourd'hui. Je me suis appuyé dans mon livre *La Mission de la femme* sur celui d'une historienne française, Régine Pernoud, qui démontre que la condition de la femme au Moyen-Age était bien meilleure qu'elle ne l'était quand j'étais gosse. Je ne vais pas vous donner un cours là-dessus, ce serait très masculin, mais je vous recommande le livre de Régine Pernoud, *La Femme au temps des cathédrales* (Stock). Vous apprendrez que la première reine de France était genevoise, Clotilde, nièce du roi Gondebald.

Au Moyen-Age, l'homme et la femme étaient égaux en droit. Ils votaient, assez rarement à vrai dire, et seulement sur le plan communal, mais les femmes votaient comme les hommes. Il y a même une femme qui est restée célèbre parce qu'elle a voté *non* alors que tout le monde votait *oui*. Les femmes étaient aussi cultivées que les hommes. La petite partie de la population qui était cultivée se trouvait dans les couvents. Des couvents de femmes, il y en avait encore plus que des couvents d'hommes et les femmes y étaient aussi savantes que les hommes. Elles savaient le grec et l'hébreu. Elles étaient poètes, écrivains, et femmes politiques. Aliénor d'Aquitaine, qui est devenue reine d'Angleterre, a exercé le pouvoir politique comme personne aujourd'hui. On vivait l'égalité. Il y avait même un couvent, le couvent de Fontevrault, qui comprenait une section d'hommes et une de femmes, sous l'autorité non pas d'un homme, mais d'une abbesse, qui en avait pris la charge à l'âge de vingt-cinq ans. Ces couvents étaient le centre d'une espèce de chassé-croisé. Des rois et des reines s'y réfugiaient après leurs carrières, d'autres les quittaient pour monter sur les trônes royaux. On y a construit une civilisation basée sur une échelle de valeurs. Aujourd'hui, les valeurs sont la puissance, la science, le gain matériel. Au dix-neuvième siècle, on s'imagi-

nait encore que la grande épopée de la découverte scientifique allait enfin apporter la paix et la connaissance de toutes choses. Au vingtième siècle, on en est bien revenu! Cela a plutôt conduit à la bombe atomique.

La civilisation a perdu son sens. En perdant Dieu, elle a perdu le sens même de la vie. Il faut donc retrouver une échelle de valeurs, y compris dans l'Eglise, qui souvent est encore plus en retard que le monde. La théologie est devenue abstraite. Pour être pasteur, il n'est pas nécessaire d'avoir le don de la relation avec autrui, il faut être licencié, c'est-à-dire savoir faire des travaux scientifiques, de l'exégèse. La relation personnelle, on la trouve dans les petites communautés, mais pas dans les grandes églises. Un jour de Pâques, j'étais dans mon église de St-Gervais, à Genève. Après le sermon, il y a toujours un moment de battement pendant lequel on permet aux gens qui ne veulent pas participer à la Sainte Cène de s'en aller. La pensée m'est venue: «J'ai à ma droite ma femme, que je connais un petit peu, et à ma gauche un inconnu. Je pourrais profiter pour me présenter à lui.» Si vous saviez! Mon cœur tapait dans ma poitrine. Est-ce que j'ose? J'ai eu une espèce de crise, avec des sueurs qui coulaient, et puis j'ai surmonté, je me suis penché et j'ai dit: «Je suis le Dr Tournier.» C'était un paysan vaudois. Nous sommes allés à la Sainte Cène et puis, en sortant, sur les parvis de l'église, mon bonhomme vient tout droit vers moi. Il me serre la main et il me dit: «C'est joli cette habitude que vous avez à Genève de vous présenter les uns aux autres.»

Un autre livre sur lequel je me suis appuyé est de Françoise Dolto qui est bien connue pour ses causeries à la radio. Je ne l'ai jamais rencontrée personnellement, mais je connaissais bien son mari qui était médecin lui aussi et qui m'a donné une fois douze cravates pour me signifier que je devrais être un peu plus élégant. Françoise Dolto a écrit ce livre magnifique sur l'Evangile vu par une psychanalyste. Elle comprend Jésus autrement que nous parce qu'elle est femme et, en lisant cela, j'ai regretté que la théologie ait été faite presque seulement par des hommes. Elle montre que Jésus a écouté les femmes, pas seulement comme un mari qui dit: «Cause toujours, ça te fait du

bien», mais parce qu'il en a attendu quelque chose. Aux Noces de Cana, c'est à sa mère qu'il demande de l'éclairer si c'est le moment de commencer son ministère. Et, à la fin, c'est Marie de Béthanie qui lui annonce que c'est le moment de monter à Jérusalem pour aller à la Croix.

Notre civilisation est malade parce que les valeurs féminines ont été refoulées et ce sont les hommes qui en souffrent, même s'ils ne s'en rendent pas compte. Alors, je m'efforce de dire aux femmes: Soyez femmes. Ne cherchez pas seulement à faire comme les hommes, apportez dans le monde ce que les hommes sont incapables d'apporter.

L'énigme de la souffrance

Conférence à Montreux.

J'ai tout de suite accepté de venir vous parler à Montreux car on m'a dit que je m'adresserais aux paroisses protestantes et catholiques réunies et cela m'est extrêmement sympathique. Il est important que les chrétiens se rencontrent pour travailler ensemble des sujets et s'il en est un qui se prête à cette collaboration, c'est précisément celui de la souffrance car la souffrance est la même pour les protestants, pour les catholiques et pour tous les autres.

Il y a quelques mois, nous avons fait une démarche semblable à Troinex, notre petit village de la campagne genevoise, tout à la frontière française, sauf qu'à Troinex il y a trois églises: un temple protestant, une église catholique et une église orthodoxe arménienne. Nous avons organisé une séance de rassemblement chrétien avec les trois communautés et l'orateur était Suzanne Foucher, une catholique française très connue. Suzanne Foucher est plus autorisée que moi à parler de la souffrance parce qu'elle a beaucoup plus souffert que moi. Moi, j'ai vu souffrir et j'ai aussi un peu souffert personnellement, mais ce sont ceux qui ont le plus souffert qui devraient avoir la parole.

Suzanne Foucher a écrit un livre intitulé *Souffrance, école de vie*, dans lequel elle raconte sa propre vie. Elle avait l'intention de devenir médecin mais, à l'âge de 16 ou 17 ans, elle a été atteinte par la tuberculose de la colonne vertébrale. Elle a passé vingt ans au lit, à plat, arrêtée dans ses études, immobilisée, plongée dans la solitude. Vous vous représentez cette vie brisée! Mais loin d'être une vie brisée stérile, ce fut une vie extrêmement féconde. Dans le sanatorium de Berck-sur-Mer, Suzanne Foucher s'est aperçue de l'effet nocif du désœuvrement des malades. Elle eut alors l'idée d'inviter ceux-ci à prendre une attitude plus active. Elle leur donnait ce mot d'ordre: «Fais ce que tu peux!» Ce fut le point de départ de la Ligue de Suzanne Foucher, qui s'est développée au point que cette femme est maintenant à la tête de plus de trente maisons dans toute la France, où l'on réadapte au travail des infirmes et des handicapés physiques. Son principe, c'est qu'il faut surclasser socialement quelqu'un qui est arrêté par une infirmité. En lui faisant faire des études supplémentaires, il sera valorisé par sa profession, en compensation de l'infériorité créée par son infirmité.

Je lui avais demandé de nous expliquer, à Troinex, le lien qu'il y a entre son œuvre et sa vie intérieure, entre son œuvre et le don de sa vie à Jésus-Christ. Au cours d'une grande crise de révolte contre son état, contre le fait d'être arrêtée dans la vie et dans la carrière qu'elle entendait mener, elle a connu l'expérience de l'acceptation, et sa carrière lui a été en quelque sorte rendue. Elle est même devenue bien plus que médecin. J'ai parlé l'autre jour, près de Paris, pour quelques-uns de ses collaborateurs, vingt à vingt-cinq médecins qui sont sous ses ordres. Et il y en a beaucoup d'autres dans toute la France.

J'ai rencontré Suzanne Foucher il y a bien des années dans un congrès de médecins catholiques qu'avait organisé le professeur Delord, de Lyon, dans le couvent des Jésuites d'Annecy. On m'avait dit: «Vous savez, il y aura Suzanne Foucher.» Alors je cherchais Suzanne Foucher! Après, je suis allé lui dire: «On m'avait dit... et j'ai été très content de vous voir.» Elle m'a répondu: «On m'avait dit... il y aura Paul Tournier et je suis venue pour vous écouter.» Nous avons bien ri tous les deux et

depuis lors, nous nous sommes liés l'un à l'autre. Elle a pris part à des rencontres de médecins que j'organise depuis vingt-cinq ans. Et je veux profiter d'en dire quelques mots.

Au lendemain de la guerre, ma femme et moi, nous avons eu l'occasion d'aller en Allemagne. A part les militaires, nous étions presque les premiers étrangers à pénétrer dans ce pays où tout était une accumulation de ruines. Imaginez la situation en 1946 : on savait que des médecins, sous la puissance démoniaque du troisième Reich, en étaient venus à être des instruments de mort au lieu d'être des instruments de vie. Nous avons rencontré quelques-uns des plus grands savants d'Allemagne qui réfléchissaient à ce qui s'était passé et qui se rendaient compte que la médecine, en devenant une affaire purement technique, avait perdu son inspiration profonde. Elle avait été impuissante devant le pouvoir politique et celui-ci avait pu induire des médecins à des pratiques que la conscience réproouve. Et ce qui avait été vrai de la médecine l'avait aussi été d'autres disciplines comme le droit. Le pouvoir avait pu s'emparer d'elles parce qu'elles n'avaient plus de bases spirituelles solides.

La médecine, à ses origines, était presque un sacerdoce. Elle était liée à la religion et puis, avec le développement scientifique moderne, elle est devenue une affaire neutre. Les médecins en viennent à dire : «Ma foi, la question religieuse, ça ne nous regarde pas. Nous faisons notre devoir. Il n'y a pas d'autre éthique que l'honnêteté scientifique.» Au lendemain de la crise du nazisme, on se rendait compte que cette neutralité est extrêmement dangereuse et que la médecine peut être à la merci d'une pression du pouvoir politique ou d'une pression sociale.

L'idée de l'Eglise luthérienne allemande, qui avait organisé ces rencontres, était que, pour reconstruire une mentalité solide, il fallait prendre les gens profession par profession et les aider à repenser leur profession à la lumière de l'Évangile. Cela nous a donné l'idée d'organiser des rencontres du même genre sur le plan international, ouvertes aux différentes spécialités et à toutes les Eglises. En 1947, avant Vatican II, avant même que

le Conseil œcuménique des Eglises ait été fondé à Amsterdam, avant que les orthodoxes aient adhéré au mouvement œcuménique, c'était tout à fait nouveau.

Le but était de retrouver les sources mêmes de la médecine. La médecine s'occupe de l'homme, or l'homme, la science n'en voit que les morceaux. La science est essentiellement analytique, c'est-à-dire qu'elle divise et subdivise, jusqu'au plus petit détail. Plus elle subdivise, plus elle voit clair. Elle peut dire ce qu'est le foie, ce que sont les reins, elle peut analyser les seize fonctions du foie et découvrir les trente-deux sortes différentes de rhumatisme. Mais c'est le tout qui manque. La science ne peut jamais saisir le tout. Ouvrez un traité de médecine! On y décrira les symptômes de toutes les maladies, mais ce qu'est la maladie, vous ne le trouverez pas. On y décrira tous les organes de l'homme, mais ce qu'est l'homme, on ne vous le dira pas. Les choses qui sont globales, qui concernent le tout, échappent à la science. Pour avoir une conception de l'homme, une conception de la maladie, une conception de la vie, une conception de la guérison, il faut compléter nos connaissances scientifiques, qui sont techniques et analytiques, par des vues non pas scientifiques, mais d'ordre spirituel.

Qu'on me comprenne bien! Il ne s'agit pas de rejeter la science. Mais ce sont précisément les plus grands savants qui comprennent que la science a ses limites. Ils savent que pour former un médecin, il faut deux choses: une grande compétence scientifique et un grand cœur. Or, ce grand cœur, ce n'est pas la science qui peut le créer. Le contact humain, la possibilité d'entrer en contact avec son malade, de s'ouvrir à lui et de devenir son ami, tout cela ce n'est pas scientifique et cela doit venir d'une autre source.

Depuis trente-cinq ans, ces sessions se sont déroulées dans divers pays, avec des confrères d'Amérique, d'Europe, d'Asie, pour chercher à préciser une position chrétienne dans la médecine. Il ne s'agit pas d'élaborer une médecine chrétienne car il n'y a qu'une médecine. Mais le christianisme peut éclairer le médecin en lui faisant comprendre ce qu'est l'homme, ce qu'est la maladie, ce qu'est la souffrance.

Je suis très heureux d'avoir collaboré ainsi, presque avant la lettre, à tout ce mouvement œcuménique qui s'épanouit maintenant. J'ai en effet trouvé un accueil dans d'autres confessions que la confession protestante à laquelle j'appartiens. Mon premier livre, *Médecine de la personne*, a été traduit en italien par un jeune confrère qui est maintenant professeur à Rome, et président des médecins catholiques d'Italie. Il a été édité par une maison catholique. J'ai écrit un autre livre intitulé *Bible et médecine* qui a été traduit en espagnol par un médecin très connu. Celui-ci m'avait dit: «Un livre sur la Bible, écrit par un protestant, ce sera difficile d'obtenir l'autorisation de le publier en Espagne.» Il fallait le visum de l'Eglise, le *nihil obstat*, comme on dit. Ce fut long mais je suis très fier d'avoir le *nihil obstat* sur mon livre paru en Espagne. C'est dire que les médecins peuvent être un lien entre les hommes par-dessus les confessions, et même par-dessus les divisions religieuses. J'ai eu des contacts avec l'Islam et j'ai pu mesurer qu'il est possible de nous rejoindre dans une vision spirituelle de l'homme, non seulement entre chrétiens mais avec des juifs et avec des musulmans.

Les médecins discutent facilement et, dans ces sessions, c'est assez facile de discuter sur l'homme, sur la maladie, sur la Bible et sur la souffrance, mais pour qu'il se crée quelque chose de solide, il faut que le médecin dépasse les discussions pour devenir personnel. Alors, le soir, nous demandons aux médecins de parler de leur propre vie et de leurs propres expériences. C'est extrêmement intéressant d'entendre des médecins parler les uns après les autres de leurs expériences quand ils étaient malades eux-mêmes, par exemple. Il y a quelque chose de très impressionnant dans la diversité des souffrances, dans la diversité des réactions. On peut sentir combien est multiple la résonance du cœur humain. C'est très bon pour les médecins d'être malades mais ils oublient vite. Alors s'ils sont appelés à raconter ce qu'ils ont vécu quand ils étaient malades, cela les fait redevenir humains. Vous savez, le médecin, il plane un peu. Tout le monde lui dit: «Oui, docteur, bien docteur.» On s'incline devant lui. Il faut qu'il descende de ce piédestal pour devenir humain et il en descend précisément quand il est malade.

Vous m'avez demandé de parler du chrétien devant la souffrance. Je pense qu'on peut comprendre ce titre de trois manières différentes. Le chrétien devant sa propre souffrance. Le chrétien devant la souffrance d'autrui et le chrétien devant le problème de la souffrance. Je vais essayer d'aborder ces trois sujets en commençant par le plus difficile, selon ma méthode de toujours: le chrétien devant le problème de la souffrance.

Vieux serpent de mer de la philosophie, le problème de la souffrance, lié à celui du mal, n'a jamais cessé de tourmenter les hommes, sans qu'aucun sage, aucun écrivain n'ait su en faire le tour. Une narration historico-philosophique du problème du mal nous entraînerait un peu loin, mais ce qui est clair, c'est qu'on ne l'a jamais résolu. Les Grecs avaient essayé de l'aborder d'une façon rationnelle et Jésus est apparu à l'époque où la philosophie grecque triomphait dans un rationalisme qui arrangeait tout, un peu comme des noix sur des bâtons. Jésus, lui, n'a jamais abordé le problème de la souffrance en abstraction, en théorie, en doctrine, en philosophie, mais il a raconté des histoires, il a vécu, il a rencontré des malades, il les a guéris, il a souffert lui-même. Jésus apparaît dans un monde abstrait, tellement cultivé intellectuellement qu'il a perdu le contact avec la réalité. Son message est essentiellement concret. Il ne répond pas aux problèmes abstraitement mais par une action, par une intervention. Sa manière d'aborder les malades et les bien-portants se situe dans le vécu, dans l'anecdote, dans la parabole. Il touche l'homme non pas dans son intellect mais dans la réalité de ses problèmes.

La Bible, depuis le début jusqu'à la fin, affirme que la souffrance et la présence du mal sont des caractéristiques de notre monde. Elle décrit le monde comme un monde déchu, comme un monde qui a perdu sa perfection originelle. Ainsi, le récit de la Genèse qui expose le problème de la chute sous une forme poétique, montre l'idée fondamentale que Dieu avait créé le monde parfait et qu'il y a eu un détraquement entraînant la maladie, la souffrance, la mort. Tous ces ennemis sont des signes de cette déchéance que la Bible appelle la chute. Reprenant cette idée dans l'épître aux Romains, donc presque à l'au-

tre bout de la Bible, saint Paul dit: «C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde.» Il s'est donc créé un lien entre la désobéissance et l'état de souffrance dans lequel vivent les hommes. Dans la Genèse, Dieu dit à l'homme: «Tu travailleras à la sueur de ton front», et à la femme: «Tu enfanteras dans la douleur». On a compris par ces textes que Dieu avait infligé une punition aux hommes pour leur désobéissance, et j'ai des confrères qui m'ont dit: «Maintenant que l'on fait des accouchements sans douleur, est-ce qu'on agit contre la volonté de Dieu?»

Ce n'est pas tout à fait de cela qu'il s'agit. Un de mes amis qui est à la fois juriste et théologien, le professeur Jacques Ellul, de Bordeaux, explique que Dieu n'a pas voulu donner une sanction mais montrer à l'homme les conséquences de sa chute: «Tu as voulu en savoir plus que moi? Tu as voulu ouvrir tes ailes et agir par toi-même? Eh bien, tu verras ce que cela donne.» C'est cela le sens du fruit de la connaissance du bien et du mal: n'avoir plus besoin de Dieu pour se diriger dans la vie. Je partage entièrement cette thèse. Dans les textes de la Genèse et dans l'esprit de la Bible, Dieu avertit l'homme que s'il veut se passer de Lui et se conduire par lui-même, il va au-devant de beaucoup de souffrances. Ce n'est pas tellement une sanction qu'un avertissement.

Au début de la révélation biblique, la notion de souffrance et de non-souffrance était liée à celle d'obéissance et de désobéissance du peuple d'Israël. C'est un langage collectif. Mais, à l'époque des prophètes, est venue la notion de l'individualité de l'obéissance, de la responsabilité personnelle. On s'est alors posé la question: est-ce vrai qu'obéir à Dieu assure la santé et lui désobéir entraîne la maladie? Cette crise de conscience s'est exprimée dans le livre de Job.

Job, c'est l'homme à qui il arrive, sans qu'il ait rien fait au Bon Dieu, toutes sortes de malheurs. Non seulement il tombe malade, mais il perd sa femme, ses enfants, son bétail et tout le reste. Il a en plus des amis qui, sous prétexte de l'aider, lui cornent les oreilles en lui disant: «S'il t'arrive tant de malheurs,

il faut croire que tu es un grand pécheur.» Alors Job proteste: c'est pas vrai, c'est pas vrai! Ce livre est un roman, bien sûr, il est inventé, mais il pose le problème de tous les temps: est-ce que la souffrance est une punition? Cette interprétation est réfutée, non seulement par l'auteur du livre de Job, mais aussi par les prophètes Jérémie et Esaïe.

Puis arrive Jésus. On lui amène un aveugle-né et les disciples demandent: «Qui a péché? L'aveugle ou ses parents?» Jésus répond catégoriquement: «Ni l'aveugle, ni ses parents.» Nous avons là une dénégation rigoureuse, claire, nette, absolue, textuelle, de Jésus. Je pourrais vous faire une longue étude là-dessus mais cette phrase est suffisante pour montrer que Jésus a marqué un tournant. La souffrance est liée à l'état de chute de l'humanité qu'il venait sauver mais, en même temps, il a refusé de considérer la souffrance comme le fruit du péché personnel ou du péché collectif d'un peuple. Ce progrès est considérable.

La Bible affirme donc qu'il y a un lien entre la chute et la souffrance, et que celle-ci est un signe de la déchéance de l'humanité, mais elle nous assure en même temps que les malades ne sont pas plus pécheurs que les bien-portants. Je dis donc aux bien-portants: «Méfiez-vous du pharisaïsme et rendez-vous compte que vous êtes tous pécheurs autant que les malades.»

Il y a si souvent de la suffisance de la part des bien-portants à l'égard des malades, comme si leur qualité de bien-portants leur donnait une certaine supériorité. Les malades le ressentent très vite. Jésus apporte bien autre chose. Il apporte la notion du Dieu qui sauve. Cette notion pointe déjà dans l'Ancien Testament quand Dieu, du haut de son ciel, contemple les hommes et voit toutes leurs abominations. Le texte dit qu'Il s'est mis en colère. Son nez est devenu rouge! C'est une manière poétique qui prête des sentiments humains à Dieu. La colère de Dieu revient souvent dans l'Ancien Testament. Or, lorsqu'on se met en colère, c'est toujours qu'on souffre. Tout mouvement passionnel est déjà un mouvement de souffrance. L'Ancien Testament exprime donc une certaine souffrance de Dieu devant les péchés des hommes, mais Jésus va beaucoup plus loin et il introduit une notion prodigieuse.

Savez-vous que le christianisme est la seule religion du Dieu souffrant? Toutes les religions ont voulu présenter Dieu de la façon la plus aimable et la plus sublime possible: un Dieu en apothéose, un Dieu de santé, si j'ose dire, un Dieu de perfection. Le christianisme est très bouleversant parce qu'il nous présente un Dieu qui souffre, un Dieu qui souffre avec chaque malade, qui accompagne chaque malade dans sa souffrance, qui souffre de la souffrance de chaque malade. Voici le grand message chrétien pour les malades: Dieu souffre de votre maladie. Ceux qui disent: «Je ne peux pas croire en Dieu quand je vois toutes les horreurs du monde», méconnaissent que celui qui voit le mieux toutes ces horreurs, c'est Dieu lui-même et que Dieu souffre de tout le mal et de toutes les souffrances de l'humanité. Avec Jésus, ce n'est pas seulement le Dieu qui souffre de la souffrance des autres, mais le Dieu qui souffre lui-même. Jésus sur la Croix, c'est Jésus qui assume une souffrance qu'Il n'a pas méritée, dénégation suprême de ce faux accouplement entre péché et maladie.

Il y a eu, du fait de l'Evangile, un retournement de tout le problème de la souffrance. Méprisée, considérée comme une hypothèque dans le monde antique, la souffrance est presque annulée quand ceux qui souffrent deviennent les bien-aimés de Dieu. Il n'y a qu'à penser aux martyrs qui couraient au-devant des lions, pleins de joie, chantant des cantiques. Cette transfiguration de la souffrance est un fait historique absolument invraisemblable, au point que l'Eglise a dû lutter contre certaines tendances à rechercher la perfection par la souffrance. Je note au passage cette exhortation du pape Pie XII: «Il ne faut jamais que la souffrance soit un but, mais elle peut être un moyen dans les mains de Dieu.»

Il y a eu d'autres interprétations que je vais aborder très rapidement. Certains ont voulu résoudre le problème en niant le mal, en niant la souffrance. Répéter «Je n'ai pas mal», ça peut avoir de grandes vertus de foi et ça peut réussir avec des esprits subjectifs mais ce n'est pas une solution biblique. La Bible, au contraire, regarde la souffrance en face. On peut même dire que la Bible est le livre de la souffrance.

D'autres chrétiens insistent sur la puissance de guérison par l'Esprit. Ils témoignent, eux aussi, de beaucoup de foi mais à force de ne parler que des victoires de la foi, ils escamotent une partie de l'Évangile et notamment la Croix. Nous voyons passablement de malades qui recourent à cette puissance de guérison par la foi. Ça peut faire du bien, mais ça peut aussi faire du mal. « Si des gens de foi, qui affirment la puissance du Saint-Esprit, ont essayé de me guérir et que ça n'a pas réussi c'est que je suis indigne du salut et de la guérison de Dieu.» On retombe dans le sentiment de culpabilité. Vous comprenez pourquoi un médecin est sensible au danger d'interprétations qui recréent une sorte de honte de la maladie. Les malades sont prompts à avoir honte d'être malades, de gêner leur entourage, de ne pas produire. Un médecin est donc très prudent face à toute attitude triomphaliste qui ne peut pas se justifier en toutes circonstances.

L'attitude chrétienne, pour terminer cette première partie sur le problème de la souffrance, c'est surtout une attitude d'humilité. L'humilité de reconnaître qu'il n'y a pas de réponse aux problèmes qui se posent à nos esprits. Kharim Aga Khan, le chef d'une secte musulmane, répondit un jour à un journaliste qui lui demandait si la souffrance venait de Dieu : «Je ne me permets pas de me poser cette question.» C'est une leçon pour nous, tout à fait dans la ligne biblique. Dieu a des mystères. Il a des secrets que nous ne pouvons pas pénétrer. En fait, je devrais me taire, mais vous m'avez demandé de parler. Alors je parle pour dire qu'il n'y a pas de réponse, que l'attitude chrétienne n'est pas de pénétrer les mystères de Dieu, mais de s'incliner devant eux. «Le monde est inexplicablement mystérieux et plein de souffrances», a écrit Albert Schweitzer. Ce chrétien, ce médecin, constate l'immensité de la souffrance humaine. Il se jette à son secours, mais il reconnaît le mystère et il s'incline.

Le christianisme a plus à dire dans la seconde partie de mon sujet «le chrétien devant la souffrance d'autrui», car il introduit la compassion dans l'histoire humaine. Autrefois, on méprisait les faibles, les petits, les blessés. Ils étaient bons à être jetés au

rebut. Jésus, dans son comportement et dans son message, leur attache une importance toute spéciale. Cela a apporté un renversement total et même les pays non-chrétiens vivent sous l'influence historique de cette modification de la mentalité publique. Désormais, les petits, les enfants, les faibles, les malades sont l'objet de compassion au lieu qu'on leur tourne le dos en haussant les épaules.

Le chrétien devant la souffrance d'autrui, c'est l'homme appelé par Dieu, par le lien de la foi, à aller au-devant des autres pour soulager leurs souffrances. La parabole du bon samaritain, celle du bon berger ont des résonances formidables dans l'âme d'un médecin. Il y découvre un appel de Dieu à aller au secours d'autrui, qui donne sa vraie dimension à sa vocation. Le médecin devient alors un collaborateur de Dieu.

La souffrance est immense. Nous ne savons pas d'où elle vient, mais Dieu se penche sur elle et Il envoie ses serviteurs pour la soulager. Il peut même transfigurer cette souffrance et faire que ceux qui souffrent le plus portent le plus de fruits. Je reviens à l'exemple de Suzanne Foucher dont le ministère au service des infirmes a été si fécond parce qu'elle a pu se placer dans une attitude chrétienne d'acceptation de la souffrance.

Le sentiment de sympathie humaine a pris de grandes proportions dans notre génération. On sait combien de chrétiens pouvaient être indifférents en face des souffrances lointaines. Aujourd'hui, une prise de conscience se traduit par un mouvement de tous ceux qui ne peuvent plus accepter d'être heureux et d'être libérés de tourments tant qu'il y aura quelque souffrance sur la terre. En même temps, la Bible est réaliste: il y aura toujours des pauvres, il y aura toujours des gens qui souffrent. Le chemin de la Croix accepte la souffrance, accepte l'échec, accepte de ne pas pouvoir réaliser la victoire définitive.

Kierkegaard, un des plus grands chrétiens parmi ceux qui ont réfléchi, a dit sur son lit de mort: «Ma vie est une grande souffrance, inconnue des autres et incompréhensible.» Il a souligné le caractère incommunicable de la souffrance. Nous ne pourrions jamais mesurer vraiment la souffrance d'autrui. Nous

ne pouvons que la deviner. Ces phrases que l'on dit: «Ah! Je me mets à votre place!» ce sont des bobards, bien souvent. Ceux qui souffrent savent bien que leur souffrance est incommunicable et que c'est escamoter le problème que de penser qu'on puisse se mettre à leur place. Une veuve inconsolable était venue chez moi. Je lui ai dit: «Ma foi, Madame, je pense que tant que je n'ai pas perdu ma femme, je ne peux pas vraiment comprendre ce que c'est que le veuvage.» Elle a été stupéfaite et elle m'a dit: «Tous les autres ont voulu me consoler. Vous êtes le premier homme qui me dit la vérité.» Cette veuve est devenue une chrétienne militante et merveilleuse. Tant de phrases qu'on dit, soi-disant pour consoler, ne consolent personne, parce qu'elles n'ont pas l'accent de la vérité. Il faut bien dire que nul ne peut, comme le Christ, avoir une compassion totale. Nous avons tous notre limite et elle se manifeste tout spécialement face à la mort. Les médecins, qui ont une grande ardeur à venir au secours des malades, sont désarçonnés devant les malades perdus. Beaucoup de médecins m'ont confié qu'une fois qu'ils ne pouvaient plus rien faire, ça leur coûtait beaucoup d'entrer dans la chambre d'un malade considéré comme perdu.

J'ai lu dans un livre qu'un psychologue américain s'est installé dans un couloir d'hôpital à New York. Après avoir repéré les salles où il y avait des mourants et celles où il y avait des malades en bonne voie, il a compté avec un chronomètre combien de temps les infirmières mettaient à répondre à un appel. Il s'est aperçu qu'elles venaient deux fois plus vite auprès des malades en bonne voie qu'auprès des malades mourants. Il en a parlé avec elles et elles ont été stupéfaites. Elles ont dit: «Mais non, mais non, nous courons dès que la lumière s'allume... Nous ne savons d'ailleurs pas si cela provient d'un mourant ou d'un autre.» Et pourtant, l'observation était claire. Leur réaction était donc inconsciente. Chacun de nous a une certaine peur de la souffrance, et nous communions à la souffrance des autres jusqu'à une certaine limite. C'est vrai même chez les plus croyants d'entre nous. Le même auteur cite les pasteurs qui, pour éviter la relation personnelle, se mettent à lire des

versets bibliques. Alors, dans les hôpitaux, des gens meurent tout seuls. Ils meurent tout seuls dans une espèce de conspiration du silence.

Il faut maintenant que j'aborde le dernier thème: «le chrétien devant sa propre souffrance». Accepter! Accepter est difficile. La réaction passive, la résignation n'ont aucune vertu. Des vieux qui vont mourir dans un coin ont une attitude de bête blessée et non pas d'homme. La révolte, voilà la réaction normale et nul ne doit avoir honte d'être révolté quand il est frappé par un coup du sort. La plupart des gens le cachent, mais le premier mouvement et le mouvement normal aux yeux d'un psychologue et d'un médecin, c'est celui de la révolte. Ouvrez votre Bible et vous verrez que les plus grands croyants ont été des révoltés, Esaïe, Jérémie et tous les autres. Il y a eu même des mouvements de révolte chez Jésus. Alors n'ayez pas honte de la révolte, elle est normale. Il faut pouvoir passer à travers cette zone d'indignation pour arriver à la vraie acceptation, non par un effort de volonté, mais par une assistance de l'Esprit.

Le but de la vie n'est pas l'absence de souffrances, mais que ces souffrances puissent porter des fruits. «Vous aurez des tribulations et des persécutions», dit Jésus. Et saint François: «Le bien que j'attends est si grand que toute peine m'est une joie.» Voilà le triomphe de l'Esprit et de la foi qui peuvent transfigurer la souffrance en joie de connaître Dieu plus intimement.

Quand mon fils cadet s'est cassé la jambe, il a dit: «Enfin il m'arrive quelque chose!» Nous cherchions tellement à le protéger contre tous les dangers, qu'il avait l'impression de ne pas vivre. Si on ne souffre pas, on ne vit pas. J'ai vu des gens qui découvraient la conscience d'être et de vivre à travers l'expérience de la souffrance. Celle-ci peut nous arracher un cri vers Dieu. Calvin, qui souffrait de l'estomac, s'écriait, dans son langage assez vert, au moment des crises: «Oh, mon Dieu, tu me piles!» Combien de saints ont fait cette expérience de la transfiguration de la souffrance, non pas dans un sens philosophique comme si c'était Dieu qui l'envoyait, mais dans celui d'être tourné

vers Dieu. Et quel peut être le sens de la vie, si ce n'est de découvrir Dieu?

Dans le livre de Job, dont j'ai parlé tout à l'heure, il n'y a pas de réponse au problème de la souffrance du juste. Dieu, au contraire, tonne tous ses éclairs sur les nuages et cela a un peu choqué Jung, le philosophe, qui trouvait que Dieu se mettait dans son tort en laissant Job sans réponse. Mais Job, à la fin, rencontre Dieu et il dit: «Je te connaissais d'ouïe, maintenant je te connais parce que je t'ai rencontré.» Oui, la souffrance peut être l'expérience de la rencontre de Dieu. Je pense à une mère qui avait perdu une fille à la fleur de l'âge. Elle est venue me voir et elle m'a dit: «Désormais, j'ai un lien avec le ciel.» Ainsi, un très grand deuil peut créer une solidarité avec le ciel. On a un pied dans le ciel parce que notre trésor y est déjà et que nous rêvons de le rejoindre.

Mon dernier point touche au problème du sens. Celui qui ne trouve pas de sens à la vie souffre doublement. Il souffre de la souffrance et il souffre de ce qu'elle soit absurde. Un des grands chefs de la psychanalyse d'aujourd'hui, Viktor Frankl, de Vienne, a mis l'accent sur le besoin des hommes de trouver un sens à leur vie. Du temps de Freud, certains de ses disciples ont voulu voir dans la psychanalyse une panacée qui allait répondre à tous les problèmes des hommes. Freud, qui était un honnête homme, les a mis en garde en disant: «La psychanalyse peut bien transformer une souffrance névrotique en souffrance humaine, mais la souffrance humaine la dépasse; elle n'y peut rien.»

Freud a lui-même beaucoup souffert. Il a été opéré trente-deux fois d'un cancer du larynx qui a traîné pendant dix ans et qui a fini par le priver de la possibilité de manger, de boire et de parler. Cet homme d'une humilité et d'une solidité très grandes a tout supporté avec un stoïcisme extraordinaire. Mais quel chemin parcouru depuis Freud qui disait: «La souffrance humaine, ça sort de notre domaine», jusqu'à Frankl qui dit: «Le plus grand besoin de l'homme c'est de trouver un sens aux choses, un sens à la vie». L'homme moderne souffre d'un vide

de sens, que Frankl appelle le vide existentiel. La plupart de nos contemporains sont emportés, comme dans un tourbillon, par une civilisation de masse, de production, de consommation, qui tourne en rond et qui n'a pas de sens.

Vous comprenez quel est notre combat! Il vise à permettre à l'humanité de ne plus voir les choses seulement sous leur aspect technique, extérieur, inhumain, mais aussi dans leur enjeu humain, dans ce qui se joue dans chaque vie. C'est le combat de la foi qui peut trouver un sens même dans la souffrance, même dans la déchéance, même dans l'amputation et permettre une intimité avec le Sauveur.

Le centre de l'Évangile n'est pas une doctrine mais une personne, un être souffrant. Dans la souffrance, le chrétien peut s'approcher de Jésus, s'identifier avec lui, dans sa mort et dans sa victoire. La maturité de la personne, l'épanouissement de l'être spirituel ne s'acquiescent pas, hélas, sans souffrance, ou du moins sans communion avec la souffrance d'autrui.

Les catholiques emploient une notion qui est peu familière aux protestants, celle d'offrir sa souffrance, et je pense que c'est mon rôle de médecin protestant de dire que les catholiques ont raison. Saint Paul parle de ses souffrances comme d'un moyen de parfaire ce qui manque à la passion du Christ. «Ce n'est plus moi qui vis, dit-il, c'est Christ qui vit en moi.» Cette identification avec Jésus est un phénomène psychologique bien connu. Elle s'appelle communion. L'union à Jésus nous réunit aux autres hommes dans la certitude que l'espérance suprême est au-delà de ce monde, dans une nouvelle terre et un nouvel ordre, où il n'y aura plus, comme dit l'Apocalypse, ni mort, ni deuil, ni souffrance.

On peut dire que la société, aujourd'hui, assume la responsabilité de soulager la souffrance, mais il reste un malaise face à la mort. Ne devrait-on pas donner une initiation au personnel médical pour éviter les attitudes que vous avez relevées chez les infirmières américaines?

Non seulement chez les infirmières, mais aussi chez les médecins! Le silence au sujet de la mort est une espèce de connivence,

où chacun cherche à se rassurer lui-même en parlant d'autre chose. On sait que les gens savent bien qu'ils vont mourir et qu'ils doivent mourir et pourtant on n'ose pas en parler avec l'intéressé. On pense que c'est pour lui éviter une émotion, mais c'est notre propre émotion que nous craignons, pas la sienne. Psychologiquement, c'est un tabou, quelque chose auquel on ne doit pas toucher. Si on s'attaque à ce tabou, peut-être arrivera-t-on à le démystifier comme ce fut le cas de la sexualité, quand on s'est mis à regarder les choses comme elles sont et à en parler ouvertement. En Extrême-Orient, il y a des peuples où ça se passe différemment: un vieillard met son cercueil au milieu du salon pour que ses proches puissent l'admirer à l'avance. Cette familiarité avec la mort n'est pas du tout inhumaine, elle peut même être très belle dans un certain sens. Je pense que ce tabou assombrit énormément la vie des hommes. On fait comme si la mort n'existait pas et c'est une espèce de mensonge. La mort est le passage inévitable vers une autre étape de la vie, à comparer avec la naissance. L'enfant, dans le sein de sa mère, ne sait pas au-devant de quoi il va. C'est l'expérience qui le lui apprend et, pour nous aussi, l'expérience montrera dans quel monde nous arriverons, au-delà de la mort. Même ceux qui sont déjà persuadés de cela, comme vous et moi, ont des retenues à être tout à fait simples et vrais en matière de mort. La victoire doit donc se remporter sur nous-mêmes d'abord et nous pourrons ensuite apporter quelque chose de mieux à l'humanité.

J'ai connu un couple. Lui savait qu'elle allait mourir, elle savait qu'elle allait mourir mais, jusqu'au dernier moment, ils ne se sont rien dit. Les médecins eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux sur l'opportunité de dire à quelqu'un qu'il va mourir.

Peut-être ai-je répondu un peu brusquement tout à l'heure et vous avez raison. Il faut du tact. Tout dépend du niveau de communion et du degré d'intimité entre les deux interlocuteurs. J'ai un ami chirurgien qui était médecin-chef d'une grande clinique. Son fils a fait un cancer à l'âge de dix-sept ans et il est mort lentement en une année. Pendant tout ce temps, il n'a cessé de dire: «J'ai confiance, papa me guérira.» Le père

est souvent venu jusqu'à Genève pour me vider son cœur et il disait: «Je dois me surmonter pour entrer chez ce garçon qui marche au-devant de la mort mais qui répète à tout le monde: «J'ai confiance, papa me guérira.»

Le garçon est mort et les années ont passé. Huit ans après, mon ami le chirurgien a revu un des meilleurs camarades de son fils qui lui a dit:

– Votre fils savait qu'il était perdu.

Il m'en a parlé une fois et il m'a dit: «Je dois faire plaisir à papa, c'est pour cela que je répète qu'il me guérira.»

Vous voyez le drame: le père sachant le fils perdu, le fils se sachant perdu, le fils répétant: «J'ai confiance, papa me guérira» pour éluder l'émotion et pour faire plaisir à son père. Et ce «j'ai confiance» qui laboure le cœur du père et qui dresse une muraille entre eux. Ils n'ont jamais pu parler ensemble et ce père a été fauché par le deuil et par la souffrance. Pendant des années, on n'a pas pu compter sur lui et puis, par la grâce de Dieu, il a fini par accepter la mort de son fils et maintenant, il a un ministère médical et chrétien merveilleux. Mais c'est au prix de beaucoup de souffrance, vous voyez.

Vous êtes amené certainement à parler bibliquement aux malades quand vous les avez en consultation. Est-ce que vous avez parfois une réticence de la part de vos malades?

Vous savez, je ne parle pas beaucoup, j'écoute. On me demande parfois si j'entraîne les malades à parler de questions religieuses. Ce n'est pas le cas du tout. Le rôle d'un médecin, c'est de suivre un malade, c'est d'être prêt à accueillir tout ce qu'il a à dire et pas du tout de vouloir le conduire et lui donner un enseignement religieux. J'ai le sentiment que j'accompagne. Mais ce n'est pas une petite affaire. Les autres finissent toujours par venir d'eux-mêmes à des problèmes essentiels et à ce moment-là la plupart des médecins rompent le dialogue. Ils disent: «Oh! pour ça, il vous faut aller voir un pasteur.» Le médecin est un homme à qui on se confie, il doit donc être disponible et accompagner le malade dans tous les détours de sa vie.

Il est arrivé que des pasteurs ou des prêtres me demandent: «Comment faites-vous pour avoir autant d'entretiens spirituels

avec les gens?» Je réponds que je ne fais rien. Eux, ils trouvent que les gens sont indifférents, alors que ceux-ci se défendent contre tout homme qui essaie de leur prêcher. On a toujours peur d'être embobiné, tandis qu'avec un homme comme moi, on n'a pas peur d'être embobiné. Ou bien, si on a peur, eh bien, on le dit. Je me rappelle un chef communiste qui, dans une lettre pour demander un rendez-vous, m'écrivait: «J'ai appris que vous êtes médecin chrétien et j'espère que ce ne sera pas un obstacle entre nous. Je viens chez vous à la condition que vous ne me parliez pas de questions religieuses.» J'ai répondu: «C'est entendu», et nous avons fait du bon travail. Mais au bout de trois séances, je lui ai dit:

- Je regrette bien, mais je ne peux pas continuer.
- Comment?
- Mais non, je ne peux pas.
- Et pourquoi?
- Vous m'avez fait promettre de ne pas aborder les problèmes religieux mais vous, vous en parlez tout le temps.

Les gens se posent des problèmes et la recherche du sens de la vie n'est pas propre à Frankl. L'attitude que je préconise, c'est une disponibilité à soutenir le dialogue sans le rompre, sans fuite. C'est très facile de fuir. Il suffit de dire: «A propos, votre belle-mère, sa grippe, est-ce que ça va mieux...» Et voilà un dialogue qui est coupé. Coupé volontairement avec une espèce de cabriole qui permet de le rompre. Il s'agit d'avoir une grande sévérité avec soi-même et de savoir qu'un dialogue avec un médecin, comme avec un prêtre ou un pasteur, est une chose très sérieuse, qu'on n'a jamais le droit d'échapper, et qu'on doit être prêt à accompagner jusqu'au bout, y compris dans les problèmes de la foi ou de la mort, tant qu'ils seront posés par le malade et pas par nous. C'est le contraire d'une attitude enseignante. L'Eglise est chargée d'enseigner, moi pas du tout. Je n'enseigne personne, je tâche d'accompagner.

Mon impression, c'est qu'on n'a simplement plus le temps de dialoguer avec un malade. On parle de questions médicales, et le dialogue sur un plan spirituel n'est presque pas possible.

Il y a du vrai, naturellement. La vie moderne nous accapare et tout le monde s'en plaint mais qui est-ce qui réagit? Alors, si vrai que cela soit, il faut bien se rendre compte que tout le monde est complice de cette vie moderne, qu'on se laisse entraîner et qu'on ne prend plus vraiment le temps de méditer, de réfléchir, de se donner à quelqu'un. On n'est pas seulement victime, on est aussi un peu coupable. Vous savez, on trouve toujours du temps pour ce que l'on considère comme vraiment essentiel. Si on prend goût à une médecine plus profonde, à un dialogue avec le malade, on trouve du temps pour cela. Et parfois, un entretien qui aille à la racine permet de gagner énormément de temps, nous évitant quantité de petites manœuvres techniques, de piqûres, etc. Je ne dis pas que le problème du temps n'existe pas. Je dois, avec la vieillesse, réduire mon activité, et ce n'est pas facile à régler. J'ai vu bien des gens qui s'embrouillaient et ne s'en sortaient pas dans l'organisation de leur temps. Ce qui est fécond, c'est de se demander si nous utilisons bien le peu de temps que nous avons ou si nous nous laissons conduire comme un bouchon flottant sur le torrent de la vie moderne. Alors, voilà! Vous pouvez devenir des moines au milieu de ce monde agité.

Je me fais l'interprète de plusieurs d'entre nous pour vous exprimer notre satisfaction d'avoir pu lire vos livres qui nous accompagnent depuis de nombreuses années. Ce soir, vous avez parlé de Kierkegaard et de Frankl. Mais qu'en est-il d'Alexis Carrel qui fut, comme vous, médecin, et qui travailla pendant tant d'années à l'Institut Rockefeller. A mon sens, son ouvrage L'Homme cet inconnu¹ est par trop inconnu, bien que ce soit un ouvrage de base sur la conduite de la vie, écrit par un médecin chrétien, un savant. Vos livres, nous les connaissons bien, mais les ouvrages d'un Carrel ont presque sombré pour la majorité de nos contemporains. Pouvez-vous nous indiquer pourquoi?

Je partage votre admiration pour Carrel. A un certain moment, en 1937, Dieu m'a fait faire un tournant dans ma pro-

¹ Plon, Paris, 1935

fession, en me demandant ou bien de la lâcher ou bien de la transformer et je me suis décidé de la transformer. Mais comment faire? Alors je me suis recueilli. Je suis allé au bord de la mer quinze jours avec Nelly où j'ai passé tout mon temps à réfléchir mais Dieu ne disait rien. Vous savez, les silences de Dieu, c'est aussi pédagogique. Je n'avais qu'une seule idée: relire *L'Homme cet inconnu* et chercher si, là où il y a la limite de la science – c'était comme un bilan de la science, ce livre de Carrel – ma foi pouvait apporter à la médecine quelque chose de plus. Alors Dieu m'a dit: «Commence par faire ce que je t'ai indiqué et je te donnerai d'autres idées après.» Nous voulons toujours un programme immense, de grandes idées, alors qu'il s'agit de commencer par obéir aux petites idées. Ma petite idée, c'était de relire Carrel et c'est ce que j'ai fait.

Je crois que ce qui a fait du tort à Carrel, c'est surtout que le maréchal Pétain l'ait fait ministre de la Santé. C'était un coup de génie du maréchal Pétain, mais un coup de malheur pour Carrel qui, avec l'innocence du savant, s'est lancé là-dedans et a été compromis. C'est au point qu'en France, on hésite à parler de Carrel. Il est une victime de plus de la politique, des divisions et de la guerre. Pratiquement, je crois que c'est la réponse à votre question. Mais nous sommes à l'écart et vous pouvez jouir de toutes les vérités de Carrel, y compris celles de son petit livre sur la prière.

Comment réussir un mariage

*Contribution à un ouvrage collectif publié aux Etats-Unis,
1982.*

Nous nous sommes promis le mariage en 1920, mais nous n'avons annoncé nos fiançailles qu'en 1923 et nous nous sommes mariés en 1924. A cette époque, dans notre société, on ne devait pas avoir de rapport sexuel avant le mariage, ni se marier avant que l'époux n'ait achevé ses études. Les mœurs ont bien changé, mais je ne suis pas sûr que les jeunes d'aujourd'hui soient en général plus heureux que nous.

Nous étions, Nelly et moi, du même milieu, nos familles se connaissaient. Sa grand-mère avait même été catéchumène de mon père, et nous avions tous deux fait notre instruction religieuse avec le même pasteur, le successeur de mon père à la cathédrale. C'est comme moniteur et monitrice à son catéchisme que nous nous étions liés.

Aussi, bien sûr, nous voulions fonder un foyer chrétien, ce qui impliquait, outre la prière du soir que je prononçais, d'avoir de temps en temps à nous deux, un petit culte. Comme Nelly était timide, c'est encore moi qui lisais un passage biblique; j'étais assez cultivé pour pouvoir ajouter un petit commentaire et une prière. Au fond, je jouais au pasteur et elle à

la paroissienne qui écoute sagement le pasteur. Mais l'enthousiasme n'y était pas. Nous éprouvions tous les deux un malaise, en sorte que nous n'étions pas pressés de renouveler une telle cérémonie qui n'était qu'un devoir.

D'ailleurs nous nous entendions bien. Ni l'un ni l'autre n'avait de doute sur notre amour réciproque. Nelly avait pour moi une admiration sans bornes, qui me flattait. Elle ne se risquait guère à me contredire ou à me critiquer, sinon de loin en loin, d'une façon explosive et inattendue que je mettais sur le compte de sa nervosité. Sa nervosité, je me l'expliquais par le fait qu'elle avait été gravement sous-estimée dans son enfance, quand on la comparait sans cesse à une sœur qui, contrairement à elle, rapportait de brillants bulletins scolaires, et qui s'adaptait mieux qu'elle à l'étroit conformisme familial.

Alors, je lui expliquais tout ça, je l'encourageais à prendre confiance en elle-même, mais, sans m'en rendre compte, plus je l'enseignais et l'exhortais, plus je la mettais encore en situation d'infériorité à mon égard; comme aussi en m'efforçant de garder mon calme face à ses explosions, ce dont je me flattais, jusqu'à un certain point où j'éclatais aussi! Alors on pleurait tous les deux, on se réconciliait comme il convient à des époux chrétiens.

Bien entendu, c'était rare et nous étions assez contents de notre réussite conjugale, mais rien n'était, au fond, résolu. Or, un jour, je parlais avec un confrère anglais d'un autre médecin de mes amis. Je lui dis que j'avais pitié de lui parce que sa femme était très nerveuse. Et mon confrère anglais de me demander: «Ne penses-tu pas que si la femme d'un médecin est très nerveuse, c'est la faute de son mari?» Je n'ai pas dit un mot, mais je suis resté songeur: est-ce que la nervosité de Nelly ne tenait qu'à son enfance, me demandais-je, ou peut-être à sa situation actuelle? Mais je ne me trouvais aucune responsabilité.

Or, c'est à peu près à cette époque que nous avons été initiés au recueillement silencieux devant Dieu: en 1932, pensez! Dans quelques mois, cela fera tout juste un demi-siècle! Un soir de novembre, chez un ami, j'ai rencontré quelques person-

nes qui avaient été récemment gagnées à un mouvement religieux qu'on appelait le Groupe d'Oxford, parce qu'il avait commencé parmi les étudiants de cette université, et dont je ne savais rien si ce n'est qu'il avait transformé moralement une de mes malades au caractère pénible. Il y avait là trois Zurichois très connus et quelques personnes de Genève, dont un Hollandais, haut-fonctionnaire à la Société des Nations.

Je les ai très mal accueillis, parce que je voulais discuter avec eux de leurs principes et de leurs méthodes, alors qu'ils s'obstinaient à raconter de petites expériences personnelles. Mais le Hollandais, lui, avait dit que depuis quelques mois il consacrait un long moment chaque matin, en moyenne une heure, à faire silence pour écouter Dieu. Ça, cela m'avait touché, car j'avais bien conscience de la pauvreté de ma piété personnelle alors que j'étais si engagé dans l'Eglise.

Aussi, le lendemain matin, je me suis levé une heure plus tôt, sans bruit, de peur d'attirer l'attention de Nelly, et j'ai été dans mon bureau en me disant: «Je veux voir ce que cela fait d'écouter Dieu pendant une heure.» Mais l'heure s'est passée sans que je trouve rien à noter. Je pouvais bien broder des sermons dans ma tête, mais j'avais bien compris qu'il s'agissait de tout autre chose, de beaucoup plus personnel. Toutefois, en sortant de mon bureau, cette pensée m'est venue: «Cela ne suffit pas, il faudra continuer.» Et tout aussitôt celle-ci: «Tiens! probablement que c'est un appel de Dieu.»

Que le Dieu de la Bible soit un Dieu qui parle, je n'en doutais pas. On voit cela dès la première page. Et pas seulement au peuple en général en dictant sa Loi sur le Sinaï, mais par des paroles tout à fait personnelles, quand il envoie Moïse chez le Pharaon, quand il réveille le petit Samuel, ou qu'il ordonne à Jérémie d'aller chez le potier. Je m'apercevais que c'était moi qui ne savais pas écouter. Alors, j'ai continué, et j'ai appris peu à peu à écouter; non sans me tromper souvent, bien sûr; ce n'est pas facile de savoir si une pensée vient de Dieu; mais en comprenant que l'essentiel n'est pas de ne jamais se tromper, mais bien de s'approcher de Dieu pour mieux l'écouter.

Deux semaines plus tard, nous sommes allés à Lyon, Nelly et moi. Nous étions partis tôt, nous avons fini nos courses, et nous déjeunions. Je dis timidement à Nelly:

— J'aimerais rentrer tôt, car je voudrais faire quelque chose que je n'ai pas pu faire ce matin.

— Oh! moi aussi, dit-elle; j'ai pris l'habitude de me recueillir chaque matin comme me l'a proposé la femme de ton nouvel ami hollandais.

Nous avons bien ri en découvrant que nous nous étions caché l'un à l'autre l'expérience dans laquelle nous nous étions engagés. Bien sûr, nous attendions d'en obtenir un certain résultat avant d'en parler.

Nous sommes rentrés de Lyon pour essayer de nous recueillir ensemble. Mais voilà, nous retrouvions ce malaise que nous laissaient autrefois nos mini-cultes! Je ne trouvais pas le silence intérieur, l'émotion gâtait tout, je ne trouvais pas la moindre idée à noter sur mon carnet. Heureusement, Nelly m'a dit: «Il faudra recommencer demain et demander à Dieu de nous montrer d'où vient ce malaise.» Le lendemain, j'étais déjà plus calme; mais je ne me souviens pas de ce que j'ai noté. Par contre, je n'ai jamais oublié ce que Nelly avait écrit: «Tu comprends, tu es mon professeur, tu es mon médecin, mon psychologue, même mon pasteur, mais tu n'es pas mon mari.»

Ce n'était pas une revendication sexuelle. Sous ce rapport, j'étais bien son mari. C'était un besoin d'égalité. Il n'y a de communion véritable que dans l'égalité, et il n'y a de véritable égalité que devant Dieu; non pas une égalité du savoir ou du faire, mais de l'être, de la personne. C'est là qu'on se sent égaux, si différents que l'on soit l'un de l'autre. J'étais un intellectuel, Nelly ne l'était pas; j'étais un discuteur, un brasseur d'idées. Et voilà, d'un coup, sous l'inspiration de Dieu, Nelly mettait le doigt sur mon problème que j'ignorais. J'ai mis des mois à le bien voir et comprendre, des années à en mesurer la signification, tant l'homme est sûr de lui dans sa rationalité face à l'intuition: dans ma solitude d'orphelin, j'avais refoulé mon affectivité et gonflé par compensation ma vie intellectuelle pour entrer dans la société par le jeu impersonnel des idées, des discussions et de l'action, faute de pouvoir exprimer mes sentiments.

Même ma religion, c'étaient des idées sur Dieu, sur Jésus, sur l'homme et le salut, des dogmes. Et à ma femme, je tenais des discours, je lui donnais des leçons, de psychologie, de philosophie, de tout ce qu'on voudra, de tout ce qu'on peut enseigner! Mais mes sentiments, mes angoisses et mes désespoirs, je ne savais pas les dire. C'est tout cela qui surgissait dans nos longs silences, des images, des souvenirs douloureux, des remords jamais confessés, des résolutions jamais réalisées. C'est là que j'ai, pour la première fois de ma vie, pleuré la mort de mon père et celle de ma mère.

Ah! ces premières années de recueils conjugués, comme elles ont transformé notre relation. J'apprenais aussi à écouter vraiment ma femme, nous devenions confesseurs l'un de l'autre, nous connaissions désormais, autant que cela est possible en ce monde, les préoccupations les plus intimes de l'autre. Nous nous disions là tant de choses que nous ne nous serions jamais dites dans le brouhaha de la vie quotidienne. Même entre époux très unis, on filtre inconsciemment ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas. Chez tant de couples, même harmonieux, il y a tant de sujets dont on ne parle jamais; souvent par gain de paix, pour éviter tout conflit. Mais alors on refoule et rien n'est résolu.

L'analogie avec la psychanalyse est évidente, puisque Freud a redécouvert, d'une façon profane, la puissance du silence et de l'écoute. Mais avec deux différences essentielles: chez le psychanalyste, celui-ci reste muet, il ne dit surtout rien de lui-même, tandis que dans le recueillement il y a réciprocité; et puis cette intense recherche de la présence de Dieu qui caractérise le recueillement. C'est dans l'amour de Dieu qu'on peut tout dire. Et c'est aussi l'amour du psychanalyste – reflet de celui de Dieu, même s'il ne le sait pas – qui aide à dire tout ce qu'on n'a jamais osé dire, et à crever tous les filtres de la vanité.

Alors nous avons continué, au moins une fois par semaine, pendant plus de quarante ans, ce rendez-vous à trois: Dieu, Nelly et moi. Ce recueillement conjugal complète le recueil-

lement personnel et réciproquement. Toute ma carrière ultérieure et toute mon œuvre en sont sorties. C'est ce qui a permis à Nelly de partager pleinement ma vocation sans pour autant rien savoir des problèmes de mes patients, car, dans le recueillement, il s'agit de mes secrets à moi, et non de ceux des autres.

Lors d'une session internationale de médecine de la personne dont tous les participants nous connaissaient bien, le Dr Paul Plattner nous a pris comme exemple pour illustrer la doctrine de C.G. Jung sur la fonction évolutive du mariage et de la rencontre sociale des sexes: «Paul, dit-il, était jadis un faux intellectuel qui avait refoulé son affectivité meurtrie en développant son objectivité. Au contact de Nelly, il a retrouvé sa vraie nature, cette sensibilité qui a fait de lui le médecin de la personne que vous savez. Inversement, Nelly, qui n'avait pas aimé l'école, avait refoulé sa fonction intellectuelle et exagéré ainsi son émotivité. Au contact de Paul, elle a pris goût au jeu des idées et elle y réussit très bien comme vous le voyez.» Il ne s'agit donc pas seulement de prendre conscience des problèmes conjugaux souterrains, de les affronter et de les résoudre dans la mesure du possible, mais, pour chacun des partenaires, de grandir, de se dépasser pour atteindre ce que C.G. Jung appelle l'individuation. Et enfin cet effet, qui est en réalité le moteur de tout ce processus, découle de cette approche de Dieu par deux époux qui se mettent ensemble résolument à son écoute.

Savoir vieillir

Deux interviews à la Radio Suisse Romande, 1973 et 1974.

Docteur, vous estimez que l'homme passe par combien de tournants dans sa vie?

C'est toujours dangereux de schématiser, mais vous m'obligez un peu... En réalité, il y a trois grandes périodes, c'est-à-dire l'enfance, la période professionnelle et la période post-professionnelle. Entre ces trois phases, il y a deux tournants. Il y a le tournant entre l'enfance et l'âge adulte qu'ont énormément étudié les psychologues, surtout l'école de Freud. Il faut cesser d'être enfant pour devenir adulte, et ce n'est pas si facile de devenir adulte. Beaucoup de gens reculent là-devant et restent un enfant toute leur vie. Il y a un second tournant entre la vie professionnelle et ce que Jung appelle le soir de la vie. Je cite Jung parce que c'est lui plutôt qui a étudié ce second tournant. Plus la vie professionnelle a été intéressante, plus c'est difficile tout à coup de reconverter sa vie. Par conséquent, ce tournant de la vie professionnelle à la vie post-professionnelle, qu'on appelle maintenant le troisième âge, est difficile et donne lieu à des crises quelquefois mortelles.

Autrement dit, la vieillesse commence avec la retraite?

Oui, mais commence déjà avant, vous savez. On vieillit depuis le premier jour aux yeux d'un médecin. On vieillit toute la vie.

Et toute la vie est une espèce de capital vital qui se grignote tout du long. Insensiblement, il faut pouvoir préparer une étape suivante dans la précédente. Par exemple, l'étape professionnelle se prépare dans l'enfance et l'étape de la vieillesse doit se préparer pendant la période professionnelle. Mais, à ce moment-là, les hommes sont tellement absorbés par leur métier, tellement abrutis quelquefois par leur métier, qu'ils sont surpris par la retraite. Ils n'ont pas alimenté leur vie avec des choses durables, avec des choses qui subsisteront quand disparaîtra le métier. C'est ça, la préparation de la retraite. C'est vivre d'une façon qui prépare une vieillesse pour qu'elle soit un épanouissement de la vie, une apothéose de la vie – le mot est du Dr Durckheim – une apothéose et non pas une régression.

Parce qu'au fond, l'homme est, avant la retraite, conditionné par le travail?

Et comment!

C'est le travail qui lui donne un sens?

Et comment! Et comment! Il faut se rendre compte de ces masses innombrables qui sont entièrement conditionnées par le travail, par une espèce de routine. Chaque jour, on prend le métro ou le bus à la même heure, on voit les mêmes gens, on fait les mêmes gestes pendant quarante, cinquante ans; on ne lit que le même journal, même les vacances sont quelquefois organisées collectivement, bref, l'initiative personnelle, l'imagination personnelle, tout contribue à les étouffer. Et, dans une entreprise, il faut surtout ne pas avoir trop d'imagination, sans cela, on devient un peu une brebis noire. Il y a un conditionnement qui diminue l'homme, qui le réduit à l'état de robot. Et alors, au moment où il jouit de la liberté, qui est au fond le but de la vie humaine, il ne sait pas que faire de cette liberté.

Est-ce qu'il n'est pas même culpabilisé par cette liberté?

Il est même culpabilisé par cette liberté. Ne pas travailler quand les autres travaillent, il semble qu'on soit pensionnaire,

débiteur envers ceux qui travaillent et cette vieille idée qu'on est débiteur envers autrui se retrouve toujours. Etre tranquillement à lire un livre pendant que la femme de ménage balaie culpabilise une maîtresse de maison. Elle a l'air de ne rien faire alors que ce livre est probablement quelque chose qui a une grande valeur culturelle pour elle. On le voit avec les vacances. Les vacances, c'est tout nouveau. Pendant longtemps, c'était le privilège d'une toute petite partie de la population. Maintenant, c'est généralisé. Il y a le droit aux vacances. Il y a des vacances institutionnelles et, malgré tout, les gens ont besoin de se justifier d'aller en vacances. Ils disent : « Ah, je suis tellement fatigué ces derniers jours », comme pour dire : « Vous savez, j'ai droit à ce privilège ». C'est pour se déculpabiliser d'une sorte de désobéissance à la loi du travail. On a fait du travail le but de l'homme.

C'est peut-être aussi une façon d'exister. Vous ne pensez pas qu'on existe par son travail, par son action ?

Vous touchez là un problème qui m'a beaucoup occupé et qui est très profond, c'est le besoin de l'homme d'avoir un sens à sa vie et même de se ressentir comme existant. Je ne veux pas faire des digressions qui sortent de notre sujet, mais je viens de parler avec une femme qui m'a dit : « C'est la souffrance qui me donne le sentiment d'exister. » Probablement que c'est moins rare qu'on le croit. On cherche même certaines souffrances parce que c'est là qu'on se sent exister. Ce sentiment d'exister ou de ne pas exister, ça touche tout le problème des philosophes existentiels. Nous n'allons pas détailler là-dedans, mais ça touche de près à ce problème parce que si l'homme existe par son travail, au moment où on lui enlève son travail, il a un sentiment de vide, un sentiment d'inexistence, et même de devoir justifier son existence, peut-être par sa mauvaise humeur, par une espèce de grognerie perpétuelle.

Vis-à-vis de la société, l'homme existe donc par son travail ?

Mais oui, mais oui ! Ce n'était pas le cas dans la Grèce antique, par exemple. Naturellement, là, il y avait le problème de l'esclavage. Mais en pleine ville, les hommes discutaient sur

l'agora et ils avaient le sentiment d'exister parce qu'ils affrontaient les problèmes de la vie et non pas du tout parce qu'ils contribuaient à la prospérité publique.

Alors quand vous êtes conditionné, disons pendant quarante ans, par une vie professionnelle, c'est tout de même très difficile de passer à la retraite, non ?

C'est très difficile et puis il y a travail et travail. Il y a par exemple le travail d'un médecin : c'est une aventure perpétuelle. C'est quelque chose qui oblige notre réflexion, notre culture. Il faut se mettre au courant, c'est quelque chose qui nous développe toujours. Mais le travail à la chaîne, dans une usine, où on ne fait que serrer toujours le même boulon, à la même pièce qui vous passe devant le nez, je vous assure que ça diminue l'homme et que ça finit par en faire un véritable robot. Alors on a tendu, pour des raisons économiques et de rendement, à réduire l'homme à un serviteur de la machine et il faut absolument que la société change sa conception du travail et comprenne que le vrai sens du travail c'est le développement personnel, la contribution, l'activité personnelle dans laquelle l'homme se réalise.

Pour réussir sa vieillesse, vous pensez qu'il faut y penser à partir de quel âge ?

Disons, quarante ou cinquante ans.

Certains prétendent qu'il faut commencer à y penser déjà depuis son adolescence.

Oui, c'est pour ne pas aller au paradoxe que je limite. Par exemple, un sociologue a questionné une jeune fille de dix-huit ans : « Qu'est-ce que vous pensez de votre vieillesse ? » Elle répond : « J'espère bien mourir avant. » C'est assez naturel, à dix-huit ans, de dire ça. On ne peut pas demander à des enfants... Ils ont à se préparer à la vie active et non à se préparer à la vieillesse, à ce moment-là, et pourtant ils s'y préparent déjà par la façon dont ils prennent la vie. S'ils la prennent comme une aventure, s'ils la prennent comme quelque chose où l'on s'engage, eh

bien, ils se préparent à une belle vieillesse parce que la vieillesse est le fruit de la vie. C'est comme une espèce de minute de vérité où il est révélé à un homme la plénitude, ou bien le vide de son intérieur s'il s'aperçoit tout d'un coup que son moteur de vie était en dehors de lui-même, dans des routines professionnelles ou dans des buts familiaux qui disparaissent au moment de la retraite. Par exemple, pour la femme, une sorte de retraite est le moment où son dernier enfant se marie et où sa tâche de mère, sa tâche professionnelle de mère disparaît. Cela représente souvent une crise terrible pour une femme qui s'accroche alors à ses petits-enfants, qui entre en conflit avec ses belles-filles...

Autrement dit, si je vous ai bien compris, pour préparer sa vieillesse, pour essayer de la réussir, il faut tout d'abord donner un sens à sa vie.

Ou trouver un sens à sa vie. La nuance est importante. Parce que, au fond, ce n'est pas nous qui le donnons. Regardez deux vieillards. Il y en a un qui manifestement réussit sa vieillesse et l'autre qui la rate. Eh bien, ils n'en ont pas de mérite, ni de torts, ni l'un ni l'autre. Ceux qui réussissent leur vie, ce n'est pas parce qu'ils l'ont préparée; ceux qui réussissent leur vieillesse, ce n'est pas parce qu'ils l'ont préparée. C'est parce qu'ils ont vécu avec un sens à leur vie qui va se prolonger dans la vieillesse. Les autres, ce n'est pas leur faute si la société les a conditionnés, si elle les a amputés de toute imagination créatrice. Et ce n'est pas en leur faisant des discours qu'on va les convaincre qu'il faut autre chose. Il y a une modification de la société, de la conception du travail professionnel et de la conception même de l'homme qu'il faut entreprendre. Une société qui donnera un sens à la vie des hommes sera meilleure qu'une société qui enlève tout sens, qui est inhumaine parce qu'elle enlève le sens à la vie. Nous recevons les choses les meilleures sans les avoir fabriquées, vous le savez bien. Ne fût-ce qu'une pâquerette cueillie au bord de la route.

Et ne pensez-vous pas, Docteur, que, à la base de la préparation d'une vieillesse, il y a la culture. Dans notre système,

disons capitaliste, dans notre structure, il faut bien reconnaître que la culture est un privilège de classe. Vous ne pensez pas qu'elle est indispensable pour réussir la vieillesse et la retraite dont vous parlez?

Je suis bien d'accord avec vous quand vous dites que c'est un privilège de classe. Un médecin qui a été confident des hommes le sait bien. Mais pourtant, il y a des gens de classes non privilégiées qui ont le sens de la culture au point de se développer toute leur vie. Et ceux-là sont vraiment exemplaires. A contre-courant d'une société inhumaine, ils ont eu une espèce de besoin de développement, de curiosité pour le monde, de besoin d'enrichir leur personnalité. C'est ça la culture, un enrichissement de la personnalité, un enrichissement de la relation au monde. Ceux qui ont été doués de cela, eh bien, même s'ils sortent d'un milieu non-privilegié, ils arrivent à crever le plafond de l'inhumanité de notre société et ils réalisent une belle vieillesse parce qu'elle est une progression et non pas une régression. Mais il faut avoir un certain entraînement. Un homme qui a été tellement pris par son métier qu'il n'a même plus eu le temps de lire un livre, il a juste jeté un coup d'œil sur les magazines, il prend sa retraite: il est désœuvré. Vous lui dites: «Mais, prenez un livre, c'est un ami merveilleux.» Il va prendre un livre, il lit une page, mais il a tellement désappris de lire qu'il le pose et il retourne à son ennui comme avant il retournait à son bureau.

Peut-être qu'il n'a pas lu, qu'il n'a pas appris la culture dans sa vie active, parce que son métier était trop épuisant. Quand on passe huit heures dans la mine ou huit heures dans une usine, on est peut-être trop fatigué le soir pour apprendre.

Oui, bien sûr... Ça dépend des conditions dans lesquelles nous sommes, ça dépend aussi un petit peu de notre propre disposition. Il y a des hommes qui ont le don, même dans des choses apparemment inintéressantes, d'apprendre toujours quelque chose. D'autres n'apprennent rien, même en voyageant autour du monde. Ils sont assez riches pour aller faire des vacances partout et ils reviennent aussi pauvres intellectuellement et

moralement. Ils n'ont rien appris, alors qu'un autre aura pu, même par petites bribes, dans une émission de TV ou je ne sais quoi, toujours saisir quelque chose de nouveau. Il y a donc un esprit de curiosité, un esprit d'aventure qui joue un rôle immense pour la réussite de la vieillesse.

Evidemment, j'emploie le terme de culture dans un sens restrictif parce que la culture, c'est très vaste, c'est une façon de réagir aussi.

Oui, on a un préjugé trop intellectuel, n'est-ce pas? C'est l'école qui a marqué la culture. Or Jung le dit: la culture donnée par l'école, c'est une culture standard, c'est une culture qui fait rentrer l'homme dans un moule et qui vise essentiellement la réussite professionnelle, dans le jeu social. La vraie culture, c'est quelque chose de beaucoup plus personnel. Je suis étonné, moi qui suis un confident des hommes, du nombre de gens qui arrivent à se cultiver, clandestinement pour ainsi dire. Ils croient qu'ils ne sont pas cultivés parce qu'ils n'ont pas un diplôme de docteur universitaire ou autre alors qu'ils le sont beaucoup plus qu'ils ne le pensent, et qu'ils sont souvent vraiment de riches personnalités. Tout l'art appartient à la culture, toute la philosophie; et il y a une philosophie pas seulement des philosophes, mais une philosophie de la vie, c'est-à-dire une recherche du sens de la vie, une soif de vie, qui est un caractère même de la culture.

Et vous pensez que cette culture, dans le sens très large du terme, est absolument indispensable pour une retraite, ou disons pour une vieillesse heureuse, et qu'elle permet précisément de combler le fossé qui existe à soixante-cinq ans entre la vie professionnelle et la retraite.

On commence à comprendre l'importance de la culture permanente et je pense que dans les temps prochains, cela va se développer de plus en plus. On voit se multiplier les cours des écoles-club, la culture pour adultes; on ne conçoit plus que l'enfance seule est destinée à étudier mais qu'on peut étudier

toute sa vie et qu'étudier, ce n'est pas accumuler des connaissances, mais que c'est découvrir une relation au monde, manuelle autant qu'intellectuelle. Le retraité qui a un petit atelier, qui bricole, il a une relation au monde en faisant marcher ses machines, en faisant marcher ses doigts. C'est de la culture ça, autant que celle d'un philosophe qui étudie Socrate ou Descartes.

Et vous-même, Docteur, vous avez soixante-quinze ans. Est-ce que vous avez le sentiment que la vieillesse, si on la fait commencer, disons, à soixante-cinq ans, c'est encore une progression? Pour vous est-ce que ça a été une progression?

Pour moi la vieillesse doit être une progression et je reconnais que je suis un grand privilégié. Soit parce que je suis médecin et que les médecins peuvent continuer. Ils n'ont pas une heure de retraite comme les employés de bureau mais ils sont des privilégiés rares. Soit parce que j'ai plusieurs cordes à mon arc: je ne suis pas seulement médecin, mais aussi écrivain, travailleur social et je suis en pleine aventure maintenant. Il suffit d'écrire un livre sur la vieillesse pour qu'on vous bombarde de toutes sortes d'activités sociales. J'ai l'impression de partir dans une nouvelle aventure, avec ça. Mais si ce n'était pas celle-là, ce pourrait en être une autre. Autrement dit, l'homme doit rester polyvalent. Il doit garder une capacité d'adaptation à des choses nouvelles pour que d'autres facultés, d'autres éléments se développent au moment où il est moins absorbé, pour qu'il utilise la liberté qu'apporte la retraite à autre chose qu'à du travail purement professionnel et productif.

Vous avez le sentiment d'être encore très intégré à notre société?

Oui, oui, ah oui! Seulement, je suis une exception. Il faut bien que je le reconnaisse. Je suis un privilégié. On me demande d'écrire un livre sur la retraite. J'en ai l'âge, mais je n'en ai pas la condition. Personne ne m'a coupé mes fonctions. Je peux organiser ma vie comme je veux et cette organisation est quand même toujours difficile. J'ai toujours plus de sollicitations que de réalisations possibles, mais ça je l'ai eu de tout temps.

Sur la base des conversations que vous avez eues avec vos patients ou vos patientes, est-ce que vous avez le sentiment que la vieillesse est un peu méprisée ou qu'elle se sent méprisée?

C'est à cause du préjugé de la société qui mesure l'homme à sa productivité. Il y a une espèce de préjugé dépréciateur de la vieillesse contre lequel nous devons absolument lutter parce que l'homme n'est pas valorisé par le travail; c'est le travail qui a de la valeur parce qu'il vient de l'homme. Nous voyons des gens qui, après la retraite, peuvent tout à coup s'épanouir, trouver des activités nouvelles. J'en ai des exemples nombreux dans ma propre carrière, avec des clients. Quelques-uns, qui avaient peur de la retraite, s'aperçoivent tout à coup que c'est une possibilité d'épanouissement humain, naturellement avec ses limites. Qu'est-ce qui n'a pas de limites dans ce monde? Mais ça peut représenter une vie beaucoup plus pleine que la vie professionnelle qui est souvent une vie d'esclavage.

Vous ne pensez pas que la notion de non-productivité est une notion essentiellement occidentale? Par exemple, au Japon, ça n'existe pas, enfin le vieillard est admiré, respecté.

Dans l'Afrique noire aussi. Dans l'Antiquité aussi. Alors, c'est un pur préjugé qui a été conditionné par la révolution industrielle. Des deux côtés! Aussi bien du côté marxiste que du côté capitaliste, on a glorifié le travail et on a fait du travail une espèce de dieu moderne; et c'est un Moloch ce dieu, qui mange les hommes.

Il faudrait glorifier le rêve, maintenant, ou la paresse.

Vous savez, en mai 68, quand les étudiants écrivaient: l'imagination au pouvoir! C'était quand même un besoin de réagir contre cette société rationnelle qui ne vise qu'à une chose, la productivité. Je ne la renie pas parce qu'elle nous a apporté la prospérité et, sans cette prospérité, il n'y aurait pas de retraite. Il n'y a pas si longtemps qu'on a des retraites. Le but donc n'est pas de faire tomber une machine, mais de libérer l'homme. C'est un Américain, Riesman, qui a posé la question: la prospérité, oui, mais pourquoi? Autrement dit, est-ce qu'il y a un

but à cette société organisée qui tourne si bien mais qui mange ses hommes? Le but ne peut être qu'un développement de l'homme et ce développement de l'homme, ce n'est pas le travail, c'est son âme, c'est sa personnalité intérieure.

Merci, Docteur.



Un invité de taille, ce soir, dans ce magazine de la médecine, le Dr Paul Tournier, Genevois, écrivain, spécialiste de la vieillesse et des vieux, particulièrement connu et respecté aux Etats-Unis où un important livre en son honneur, publié par une quarantaine de médecins, de scientifiques, de sociologues, de philosophes, vient de lui être consacré. A septante-six ans, il ne pouvait pas mieux évoquer les vieux et la vieillesse dont il fait partie. Dr Paul Tournier, qui sont ces vieux que vous connaissez?

Le vieillard est aussi une personne, c'est-à-dire qu'il est revêtu de toute la dignité conférée à la personne humaine. Ce n'est pas un monsieur déchu de sa qualité humaine.

Donc, être vieux, c'est beaucoup plus un état qu'une maladie.

Ce n'est pas une maladie. Vous pourriez aussi demander si la jeunesse est une maladie, sous prétexte qu'il y a des maladies d'enfance. C'est entendu qu'il y a des vieux qui sont malades et qu'ils courent plus de risques de maladies ou d'infirmités. Cela joue un très grand rôle chez les vieux, la baisse de l'ouïe, la baisse de la vue, parce que ça coupe de la société. Tout ça, c'est de la médecine, et nous soignons la maladie. Le problème que vous me posez, c'est celui de la vieillesse. La vieillesse, ce n'est pas une maladie, c'est une des phases de la vie. Il y a une phase d'enfance, il y a une phase d'adulte et puis, pour la suite, les gens pensent: «On verra plus tard.» Ils sortent de leur horizon cette phase dernière qu'est la vieillesse et que nous devons absolument réintégrer dans la vie pour que les vieux sentent qu'ils font partie de la vie, qu'ils sont des vivants à part entière.

Mais qui doit alors préparer cette vieillesse? Les vieux eux-mêmes, les vieux en puissance, ou la société, d'une manière générale? Actuellement, il semble qu'il n'y a pas de véritable contact toujours bien compris entre la jeunesse et la vieillesse, ou entre les générations.

Oui, cela tient à un certain préjugé social, une certaine ségrégation des vieux. Quand on prend un ton un peu paternel: «Mais oui, ça ira bien...», comme on parle aux enfants, on les sort précisément du sentiment d'appartenir à la réalité humaine. Il y a un préjugé social qui fait que les vieux se cachent, une sorte d'apartheid. Ils se cachent au fond d'une brasserie, à jouer aux cartes. Ils sont tout à fait séparés. Entrez dans n'importe quel restaurant, vous verrez, ils sont dans un coin sombre, ils sont entre eux. Il n'y a pas de contact entre eux et les autres gens qui sortent du travail, qui ont des tas de choses à raconter, qui sont dans la vie. Eux sont hors de la vie. Déjà dans un café, on voit la frontière entre le quartier des vieux et le quartier des vivants. Il faut absolument, du reste on commence à prendre conscience de tout cela, il faut une réintégration des vieux dans la vie. C'est pour cela que nous devons lutter vigoureusement pour que s'établissent une à une, un tissu, un filet de relations entre les vieux et les jeunes.

Mais qui doit faire l'effort? Le vieux, le jeune?

On m'a demandé d'écrire un livre sur les vieux, mais j'ai consacré des chapitres à parler aux jeunes, à dire aux jeunes: «Approchez-vous des vieux. Vous avez beaucoup à apprendre d'eux.» Autrefois, les vieux restaient dans la famille. Vous savez, avec l'évolution des mœurs, avec les habitations plus petites, il y a des quantités d'enfants qui ne connaissent pour ainsi dire pas de vieux. Ça manque pour leur éducation, pour leur formation personnelle. La grand-mère qui, autrefois, racontait les vieilles légendes, chantait des chansons à ses petits-enfants, c'est ça qui a un peu disparu. Le vieux est dans un home et puis on emmène le petit faire visite au grand-papa. On n'a rien à dire, on donne un sucre d'orge et puis on s'en va. Il n'y a pas de vrai dialogue, alors qu'il y a énormément d'affinité entre

les jeunes et les vieux. A dix-huit ans, on discute du sens de la vie, on discute passionnément et on juge ses parents. On dit: «En tout cas, je ne veux pas, comme mes parents, bosser toute la vie, n'avoir jamais une minute pour moi. La vie ça doit être autre chose. Vraiment, mes parents, ils n'ont jamais vécu. Ils ont été des esclaves du travail.» Et ces jeunes-là, ils disent: «En tout cas, on ne va pas vivre comme eux.» Peut-être deviendront-ils des hippies qui iront se promener en Afghanistan, mais ceux-ci sont tout de même un tout petit nombre. Tous ces jeunes qui discutent passionnément pour savoir si la vie a un sens, eh bien, ils se marient, ils entrent en apprentissage, et ils sont pris dans le rouage de cette fameuse vie qui est imposée. Cette vie de robot, ils y entrent à leur tour. Ils ont des soucis, il y a des gosses malades, il y a un concurrent qui vous irrite. Alors il y a toute une période où on est pris par la vie, une espèce de vie stupide, vous comprenez dans quel sens je le dis, une vie qui n'a pas de sens. Allez demander à quelqu'un qui est comme ça en pleine carrière si la vie a un sens, il dit: «Ça, c'est pour les philosophes, moi j'ai pas le temps pour ça. J'ai assez de boulot, j'ai assez de responsabilités, de soucis professionnels, de soucis de famille. Le sens de la vie, vraiment ça, c'est pour les oisifs.» Et puis ils arrivent à leur retraite et tout à coup ils commencent à penser à leur vie: «Est-ce que tout ça a un sens? Est-ce que ce n'est pas une espèce de machine qui tourne en rond? N'est-ce pas la société qui nous fait marcher comme des marionnettes, qui a fabriqué notre vie?» Et à l'instant où ils commencent à avoir de la liberté, ils ne savent pas qu'en faire de cette liberté.

Est-ce à dire qu'il faut alors apprendre à vieillir?

Oui, mais il faudrait commencer un peu avant. C'est pour cela qu'on commence à se préoccuper de préparation à la vieillesse. Ça fait son chemin. On a commencé surtout aux Etats-Unis et ça a commencé à déferler en Europe. Maintenant on me demande dans toutes sortes de milieux et notamment dans les entreprises. Il y a maintenant des entreprises qui se préoccupent de réunir ceux qui approchent de la retraite, et quand on prend seulement les cinq dernières années avant la retraite,

c'est déjà un peu tard. Mais enfin, la plupart des gens se disent avant: «On y pensera plus tard.» Et plus tard, c'est un peu tard, en tout cas pour beaucoup de gens. Naturellement, ça dépend de chacun. Il y en a un qui a une petite passion de collection de papillons ou de timbres et ça va lui servir énormément à glisser dans une vieillesse féconde, sans heurts, mais ceux pour qui la vie professionnelle a été le seul intérêt de la vie, ils peuvent avoir une crise, ils peuvent en mourir. Il y énormément de morts après la retraite et justement, ce sont ceux qui ont été les meilleurs travailleurs, ceux qui se sont dévoués entièrement à la profession. Il faut comprendre que la vie est quelque chose de plus que la profession.

Est-ce à dire que le repos, à la retraite, peut être nocif pour le vieux?

Le repos est plus nocif aux personnes âgées qu'aux personnes jeunes.

Pourtant la tradition populaire dit: «Il a bien mérité son repos.»

Mais oui, on lit ces enquêtes sociologiques: le sociologue va dans des maisons de retraite, il trouve des gens qui s'ennuient du matin au soir et il pose la question: «Est-ce que vous n'avez pas envie de vous occuper à quelque chose? – J'ai assez bossé toute ma vie pour avoir le droit de me reposer maintenant.» Cette idée a pénétré que la retraite signifie le repos. Cela ne signifie pas le repos, mais la possibilité de faire une vie basée sur ses goûts, sur ses intérêts, sur son propre élan intérieur, sur sa propre inspiration; une vie de liberté au lieu de la vie du harnais professionnel... C'est pour cela que j'ai lancé le mot de *seconde carrière*. Il y a place dans toutes les vies pour une seconde carrière et on peut dire que les vies les plus réussies sont celles où l'homme, après sa retraite, a pu poursuivre quelque chose, et pas simplement comme un hobby, car aller à la pêche, c'est parfois seulement pour tuer le temps. Il faut quelque chose de plus, quelque chose qui soit intéressant, même si c'est seulement une collection de timbres. Apprendre une langue, par exemple; on peut parfaitement apprendre une langue en

quelques années et ce n'est pas simplement la langue, c'est la littérature, la rencontre d'une autre mentalité, etc. Seulement, tout ça, il faut l'inventer soi-même et c'est l'imagination que la société tue. Vous savez combien un enfant est imaginatif. Il fabrique. Tout ce qui lui tombe sous la main, il le transfigure. Ça devient tout ce que l'on veut: un soldat... Et puis toute la vie sert à rogner cette imagination. Déjà à l'école, s'il rêve un peu trop, il se fait taper sur les doigts, c'est un mauvais élève. Le bon élève, c'est celui qui ne s'occupe que des choses qu'on lui commande. Plus tard, dans la profession, le bon travailleur c'est celui qui ne rêvera pas à ce qu'il fera dimanche, mais qui se donne à son travail.

Tout à l'heure, nous avons vu que la vieillesse était un état et pas du tout une maladie, mais à travers cet état, que pense le vieux? Est-ce que le vieux regrette par exemple sa vie conjugale?

Il y a des vieux qui sont tournés en arrière. Ils ne pensent qu'à leur passé, soit pour le magnifier, raconter, l'arranger un peu, ou au contraire pour se plaindre: «Qu'est-ce que je serais devenu si on ne m'avait pas empoisonné la vie.» C'est la faute des autres. Alors que le sens de la vie, c'est toujours en avant. Les vieux qui sont heureux, ce sont ceux qui ont un projet pour demain et pas ceux qui pensent à ce qu'ils faisaient il y a trente ans.

Mais apprendre à vieillir, c'est aussi apprendre à mourir?

La mort, c'est aussi l'avenir. Il faut sortir la mort du tabou dans lequel elle est actuellement. Dans des civilisations où la mort est mieux comprise comme la chose la plus personnelle de la vie, par exemple chez les Japonais, et aussi dans l'Antiquité, cette espèce de tabou de la mort est en tout cas atténué et on la prend d'une façon plus naturelle. Peut-être que c'est la rançon des progrès de la médecine. Les gens ont commencé à croire qu'ils avaient droit à la santé. Ils finissent presque par penser avoir le droit de ne pas mourir. Cette conscience profonde que la vie comporte la mort, que la mort fait partie de la vie... J'ai

un confrère américain, qui est d'ailleurs une Suissesse, le Dr Kübler-Ross, qui s'est mis à vouloir s'entretenir avec des mourants. Eh bien, c'est tout à fait émouvant. Elle a demandé dans un hôpital à parler à des mourants. On lui a répondu: «On n'en a point.» Elle s'est rendu compte combien on ne veut pas avoir l'air. Elle a fini par en trouver et elle a fait des centaines d'interviews de mourants. Tous ces mourants sont pleins de préoccupations dont ils ne parlent à personne. C'est bouleversant quand on lit cette doctoresse Kübler-Ross. C'est bouleversant. C'est aussi banal. C'est impressionnant parce que c'est banal. Elle approche un mourant. Sa femme dit:

— Il a un cancer généralisé. Il ne supporterait pas qu'on le lui dise.

Elle va tranquillement vers lui et elle lui dit:

— C'est grave votre maladie?

— Oh, j'ai un cancer généralisé.

Le plus simplement du monde. Il éprouve ce soulagement formidable de pouvoir dire la vérité, de pouvoir dire sa pensée.

Elle lui dit:

— Mais qu'est-ce que vous craignez?

— J'espère que mes enfants me regretteront un peu.

Ça a l'air extrêmement banal, mais la plupart des mourants meurent moralement seuls.

Et la religion?

La religion, je pense qu'il vaut mieux la commencer de bonne heure que la commencer au dernier moment. C'est un peu comme de tout, n'est-ce pas? Il y a un proverbe: «Le diable en vieillissant se fait ermite.» On se représente la religion comme une espèce de consolation dernière, quand il n'y a plus d'espoir humain. Mais la vraie religion, c'est vivre avec Dieu la vie tout entière. C'est se lier déjà avec Dieu dans l'enfance et vivre avec Dieu sa vie de famille, sa vie professionnelle, sa vie sociale. Ça donne un sens à la vie et ça va se prolonger, ça va s'épanouir, ça va grandir dans la vieillesse.

Tout ça fait partie, bien sûr, de cet apprentissage de la vieillesse, de cette philosophie de la vieillesse que vous connaissez.

Mais est-ce que vous-même, personnellement, vous avez une recette de votre enthousiasme, à soixante-seize ans ?

J'ai souvent dû rebondir dans ma vie. Nous sommes trop routiniers, vous comprenez, et le grand ennemi de la vie, c'est la routine. La routine vous encrasse, vous sclérose. Moi j'ai passé successivement par des tournants dans ma vie, des conversions, d'abord du côté des œuvres sociales, ensuite du côté du christianisme vivant, ensuite du côté de l'intégration de cela dans la médecine. J'ai été l'âme de tout un mouvement médical international et l'heure est venue où je n'ai plus à mener cela. Il faut que ce soient des jeunes qui mènent cela et ils ont repris. Tout gentiment, je joue le grand-père qui vient leur dire bonjour, mais j'en reste, en quelque sorte, le grand-père chéri, si j'ose dire. Et voilà qu'on me demande un livre sur la vieillesse et ça m'ouvre une multitude de conférences. J'ai un nouveau rebondissement. Ma carrière de conférencier, ma carrière d'écrivain viennent renouveler ma vie. J'ai écrit un livre sur l'aventure de la vie. Je crois qu'aucune aventure ne dure. On voudrait toujours les faire durer alors qu'il faut toujours recommencer une nouvelle aventure et j'aimerais qu'on puisse faire sentir aux vieux: «Une nouvelle aventure s'ouvre à vous, c'est à vous à la faire.»

Ce qui est essentiel dans ma vie

Contribution à un ouvrage collectif paru en allemand, 1983.

L'événement le plus important de ma vie, je pense, c'est la mort de ma mère. Déjà mon père, âgé de septante ans à ma naissance en 1898, était mort deux mois après. Mais un nourrisson n'a pas conscience de la mort de son père. Il fait peu à peu connaissance avec les personnes qui l'approchent; qu'il en manque une, il ne le sait pas, il ne le sent pas. C'est différent, bien sûr, en cas de mort de la mère, comme chez Jean-Jacques Rousseau, à cause du lien unique qu'il y a entre le nouveau-né et sa mère.

Je peux bien imaginer ce qu'a été ce lien entre ma mère et moi, combien elle a dû s'attacher à moi, aimer ce petit bébé mâle que lui laissait son vieux et vénéré époux. Je n'étais pas pour elle le rival œdipien de mon père, mais bien son incarnation.

Mais ma mère est vite tombée gravement malade, opérée plusieurs fois, et j'avais six ans quand elle est morte. Là, le choc a été terrible. Je n'ai presque pas de souvenirs de ma mère alors que tout le monde en garde beaucoup de l'âge de quatre ans ou même plus anciens. A peine, je me revois m'approchant de

son lit de malade comme dans un brouillard. Il est clair que mes souvenirs ont été refoulés dans l'inconscient sous le coup de l'émotion de sa mort. De celle-ci, je me souviens bien: je me revois, conduit avec ma sœur chez l'oncle et la tante qui allaient nous élever, et demandant: «Est-ce que nous ne reviendrons jamais chez maman?»

Je n'ai manqué de rien. Mon oncle et ma tante ont été admirables de générosité, de sollicitude et d'affection. C'est en moi que c'était cassé. J'ai descendu comme un rideau de fer pour protéger mon cœur blessé, j'ai plongé dans une solitude morale tenace; j'étais timide, renfermé, incapable de me lier avec des camarades. J'ai souvent cité les travaux du Dr Rentchnick sur la psychologie des orphelins. Quand il m'a demandé: «Qu'avez-vous ressenti à la mort de votre mère?» j'ai immédiatement répondu: «J'ai eu l'impression de n'exister pour personne.»

Ne pas exister, c'est n'avoir aucun droit. Je ne me sentais aucun droit à ce qu'on faisait pour moi, j'étais débiteur en tout. Il m'en reste aujourd'hui une peine extrême à demander un service, à recevoir un cadeau. Mais cela m'a rendu débrouillard, polyvalent, ingénieux à m'en tirer tout seul, dans toutes les activités pratiques comme dans celles de l'esprit. J'ai beau avoir écrit beaucoup de livres, je ne suis pas un intellectuel, je suis un manuel, j'éprouve le plus grand plaisir à réaliser quelque chose de mes mains.

Mais cette confrontation précoce avec la mort m'a fait prendre la vie au sérieux. C'est bien évident que les hommes cherchent constamment à chasser l'idée de la mort, à oublier la mort, du moins dans notre civilisation occidentale. Chez moi, il me semble qu'elle a toujours été présente, même quand je n'y pensais pas expressément. Je l'ai bien senti à la mort de ma femme, il y a huit ans: j'ai réalisé que j'avais déjà passé toute ma vie dans le deuil, dans l'attente du ciel où je retrouverais mes parents. Désormais, j'avais un lien de plus avec l'au-delà, une personne chérie de plus à m'y attendre. C'est, je crois, ce qui fait que je supporte le veuvage moins difficilement que beaucoup d'autres.

C'est probablement aussi ce qui nous a permis de parler ensemble, Nelly et moi, de la mort, très franchement et simplement, jusqu'au dernier moment. Nous étions à Athènes où je donnais des conférences à des Américains. Elle avait fait un infarctus du myocarde et avait été soignée pendant un mois à l'hôpital, un mois pour nous de suprême intimité, là, à l'étranger. Elle savait la gravité de son état. Le professeur de cardiologie m'avait invité un jour chez lui pour me le dire, et j'en avais aussitôt parlé avec elle.

Elle se savait sous la menace d'un second infarctus, et qu'elle demeurerait sérieusement handicapée si elle ne mourait pas. Aussi le dernier jour, tout à coup, elle m'a dit :

– Il aurait peut-être mieux valu que je meure de mon infarctus il y a un mois.

– Pourtant mes confrères grecs ont bien travaillé, ils t'ont sauvé la vie, tu en es heureuse, ai-je répondu.

– Oui, bien sûr, si je peux rentrer à Genève, revoir mes enfants et mes petits-enfants.

Elle s'est tue, pensive, un moment, et a ajouté :

– Mais si j'étais morte, je serais au ciel, et je ferais la connaissance de tes parents.

Cette phrase m'a infiniment touché. Vous voyez qu'elle avait aussi épousé mon attente du ciel ! Et je lui ai répondu :

– Eh ! bien, quand tu arriveras au ciel, mes parents te remercieront d'avoir été pour leur fils l'épouse que tu as été.

C'est le dernier mot que je lui ai dit. Un moment après, mettant sa main sur son cœur, elle s'est écriée :

– Ça y est !

– Tu es sûre ?

– Oui.

Et elle est morte.

Eh bien ! cette confrontation avec la mort que j'avais ressentie depuis mon enfance, elle a orienté ma vie tout entière. C'est elle, je pense, qui m'a conduit à prendre vers l'âge de douze ou treize ans, coup sur coup, deux décisions. La première : j'ai dit à voix basse, tout seul, et sans rien en dire ensuite à personne : « Seigneur Jésus, je te consacre ma vie. » Bien sûr,

je ne savais pas bien ce que cela signifiait. Mais Jésus a pris au sérieux cette naïve prière d'enfant, il m'a pris par la main et m'a peu à peu fait comprendre en quoi consistait cette consécration.

Je ne savais pas non plus clairement pourquoi je prenais cette décision. Mais quelle autre réponse y a-t-il à la réalité de la mort que l'identification au Ressuscité? Et ma seconde décision le confirme: ce fut le choix de ma vocation. La seule branche où j'étais fort, c'était celle des mathématiques. Mais je me suis dit: «Un mathématicien de plus ou de moins, cela ne changera pas grand-chose à la souffrance du monde. Je veux une vocation au service d'autrui, je veux être médecin.» Bien sûr, je sais maintenant qu'un mathématicien est aussi utile au monde qu'un médecin. Mais ce qui comptait dans ma naïveté, c'était cette idée de service.

C'est bien plus tard, quand j'ai été initié à la psychologie, que j'ai compris que ma décision de devenir médecin était un besoin de revanche sur la mort de mes parents, une manière de les venger en luttant toute ma vie contre la mort qui rôde autour de tous les autres. Et si, trente ans plus tard, je suis devenu écrivain, ce n'est pas que j'aie changé de vocation. Je n'écris pas pour écrire, mais pour soigner les hommes, pour les aider à mieux vivre, à surmonter ou accepter leurs souffrances.

Ce sont ces deux décisions qui ont donné son sens à ma vie. Et leur jonction même est significative, puisque j'ai été conduit à m'enthousiasmer pour une médecine de la personne, une médecine tous azimuts, si je peux dire, un effort pour soulager à la fois toutes les souffrances des hommes, physiques et spirituelles, à joindre pratiquement la foi qu'on reçoit de Dieu à la science qu'on nous enseigne à la Faculté.

Mais il fallait pour cela que je sois libéré moi-même, au moins partiellement, de mon complexe d'orphelin renfermé et insociable. Il y a eu deux étapes dans ce sauvetage. D'abord mon maître de grec – j'avais déjà seize ans – qui a compris que cet enfant anormal avait besoin d'une expérience de relation à autrui. Il m'a invité chez lui, non pas comme un élève pour me donner quelque leçon, mais pour un dialogue d'homme à homme.

Tout à coup j'existais pour lui, j'existais non pas en tant qu'élève pour apprendre le grec, mais en tant que personne. Le résultat a été prodigieux. Je découvrais que je pouvais entrer en relation avec autrui par ma vie intellectuelle, par le commerce des idées, par la discussion. Cela m'a permis non seulement de faire mes études de médecine mais de plonger dans la vie sociale, de m'intéresser à tout, au théâtre, à la littérature, au droit, à la politique, à mon monde d'étudiants; c'était l'époque de la première guerre mondiale où s'écroulait l'optimisme du XIXe siècle et celui de la révolution russe: pensez s'il y avait à discuter! Et à travailler pour la Croix-Rouge internationale, le Secours aux enfants, puis l'Eglise.

Mais il a fallu une seconde étape. Je pouvais bien faire des discours en public; j'étais bien moins à l'aise dans le tête-à-tête. Sortant avec un ami d'une soirée d'étudiants, celui-ci m'avait gentiment dit: «J'ai compris que tu avais été orphelin.» Je me suis senti pris à la gorge par l'émotion, incapable de dire un mot, au bord des larmes. Et je me suis sauvé en courant dans la nuit! C'est que seule la relation intellectuelle avec autrui s'était ouverte à moi. La relation émotionnelle, affective, restait bloquée. La relation intellectuelle, objective, scientifique, relève de l'aspect masculin de la personne humaine; l'autre, de son aspect féminin. J'étais libéré de la mort de mon père, mais pas de celle de ma mère, et je ne le savais pas.

Même à l'Eglise, je ne faisais que discuter d'idées, de dogmes, de principes et de concepts, de controverses entre l'orthodoxie et le libéralisme. Je sentais bien le contraste entre mon activité ecclésiastique et la pauvreté de ma piété personnelle. Mais mes résolutions ne servaient à rien; je ne savais pas me recueillir. Même avec ma femme que j'aimais et avec laquelle je m'entendais bien, je lui faisais des discours, je lui apprenais toutes sortes de choses objectives, mais quant à exprimer mes sentiments et mes émotions, j'en étais incapable comme beaucoup d'hommes; or, c'est ça qui intéresse la femme.

Quand nous avons commencé à nous recueillir ensemble, elle a osé me dire: «Tu es mon professeur, mon médecin, mon

psychologue, mon pasteur, mais tu n'es pas mon mari.» Elle mettait tout juste le doigt sur mon problème. Les idées, c'est comme l'argent qui roule d'une poche à l'autre. C'est objectif, c'est impersonnel. Ce qui engage personnellement, ce sont les sentiments, la vie affective.

C'est le recueillement qui a transformé ma relation, non seulement avec elle, mais avec autrui en général, et notamment avec mes malades. Je pratiquais la médecine générale depuis huit ans déjà et je croyais bien les connaître. Et tout à coup ils me disaient des secrets qu'ils ne m'avaient jamais confiés parce que, maintenant, ils sentaient intuitivement que je m'intéressais à leur personne et pas seulement à leur cas.

Nous avons rencontré un mouvement religieux qu'on appelait les Groupes d'Oxford parce qu'il était éclos parmi les étudiants de l'université de cette ville. Il préconisait cette ouverture personnelle des uns aux autres sur tout ce qui agite notre âme et qu'on cache habituellement. J'ai milité avec ferveur dans ce mouvement pendant presque quinze ans. Comme j'étais médecin, les gens s'ouvraient volontiers à moi, et je découvrais de plus en plus combien ils étaient seuls avec leurs lourds secrets et quel rôle considérable tous ces problèmes jouaient dans la santé physique et psychique.

Nos vrais problèmes, nous les découvrons dans le silence devant Dieu, à l'écoute de sa voix. Sa voix, bien sûr, je me suis trompé bien souvent à cet égard; c'est facile de prendre sa propre pensée pour celle de Dieu. Mais précisément, les erreurs se reconnaissent peu à peu dans la pratique du recueillement; on apprend à devenir plus honnête avec soi-même. Freud, d'une façon toute profane, nous a appris cette puissance du silence. Et voilà que je faisais des expériences toutes proches de celles des psychanalystes. Et, un jour, en 1937, j'ai vu que je devais me consacrer entièrement à ces recherches. Cette fois, je crois bien que je ne m'étais pas trompé et que l'appel venait de Dieu.

Cependant à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le fondateur du mouvement, le Dr Frank Buchman, qui la sentait

venir, a changé le nom et l'orientation du mouvement pour en faire une force plus structurée, plus collective, plus disciplinée, en vue d'une influence plus efficace sur la destinée du monde. C'est après la guerre, en 1946, que j'ai mesuré combien nos voies s'écartaient. J'ai dû me séparer de mes amis, qui parlaient d'enrôlement, d'idéologie, de stratégie; des objectifs bien éloignés de ma vocation à aider chacun dans sa libre recherche de son propre appel intérieur.

Cette séparation a été très dure, en dépit des liens affectifs et spirituels qui subsistaient entre nous. Mais c'est juste à ce moment que j'ai vu venir à moi des médecins de divers pays qui partageaient mes préoccupations. Ils avaient lu mon premier livre *Médecine de la personne*, que j'avais publié en pleine guerre, en 1940. Cette idée d'une médecine qui s'adresse à l'homme dans son unité irréductible et dans sa totalité physique, psychique, sociale et spirituelle éveillait un vif écho dans leur esprit, et ils désiraient en poursuivre l'étude avec moi.

Or, c'est encore à la même époque que j'ai été invité, en Allemagne, à collaborer à l'Académie Évangélique de Bad Boll qui venait d'être fondée. L'Allemagne, alors, n'était qu'un amas de ruines matérielles et morales. On se rendait compte que si le nazisme avait pu la précipiter dans la plus effroyable des aventures, et mettre légalement, par exemple, le droit et la médecine au service des pires attentats à la dignité humaine, c'est que ces disciplines étaient depuis longtemps détachées de leur source spirituelle dans notre civilisation.

Il fallait tout remettre en question, retrouver le vrai sens de la culture. Ces années de discussions passionnées, en Allemagne écroulée, avec des médecins, des juristes, des artistes, des économistes, des architectes, etc., ont eu une influence décisive sur moi. Et je les ai poursuivies et élargies, en ce qui concerne la médecine, avec ces confrères de toutes spécialités, de divers pays et de diverses confessions religieuses qui prenaient alors contact avec moi et avec lesquels nous avons constitué le Groupe de Bossey, ainsi nommé parce que nous en avons tenu les premières sessions au Château de Bossey, siège de l'Institut Oecuménique.

La médecine n'est pas seulement une affaire scientifique et technique, mais humaine. Elle utilise la science et la technique pour combattre la maladie, mais, par sa relation personnelle avec son malade, le médecin l'aide aussi à devenir une personne, dans la plénitude qu'exprime ce terme, non seulement d'épanouissement individuel, mais de relation harmonieuse avec la nature, avec autrui et avec Dieu. Et ce sont toutes ces questions évoquées dans ces sessions internationales comme dans ma pratique médicale quotidienne pendant tant d'années qui m'ont conduit à ma carrière d'écrivain et de conférencier.

Ainsi, il y a tout un enchaînement dans une vie; et l'idée du Dr Hans Schaffner me paraît bien intéressante d'inviter des vieillards comme moi à découvrir et confesser l'essentiel, ce qui en a déterminé l'évolution. Pour le faire, j'ai nécessairement schématisé, mais il me semble bien que la mort de ma mère est ce fil conducteur pour me comprendre moi-même. La mort de ma mère, mon grand malheur. Non pas, bien sûr, qu'il ait été la cause du déroulement de ma vie: combien d'orphelins restent au contraire écrasés tout au long de leur existence par le traumatisme de leur enfance!

Nous n'avons guère de prise sur les événements de notre vie, heureux ou malheureux. Ce dont nous sommes responsables, c'est de notre réaction à ces événements, féconde ou destructrice. Mais nous ne sommes pas seuls responsables car notre réaction dépend de l'aide que nous apportent les autres. Les autres, c'est toujours des rencontres, des rencontres véritables, et, au fond, assez rares. Et c'est, je pense, toujours la grâce de Dieu qui inspire à quelqu'un ce geste de rencontre véritable, au bon moment, pour nous conduire au travers de nos malheurs ou de nos bonheurs, de nos échecs ou de nos succès. Qu'est-ce qui reste au soir d'une vie sinon ce qui y venait de Dieu?

Et l'aventure continue...

Juillet 1984

Je veux d'abord remercier Charles Piguet d'avoir eu l'idée de ce livre et de l'avoir réalisé avec grand soin en groupant quelques exposés et articles que j'ai donnés dans des circonstances très diverses. De ce fait, il y a des répétitions que je prie d'excuser; mais il y aurait aussi une lacune si je n'ajoutais pas ce dernier chapitre. En effet, après cinquante années de vie conjugale avec Nelly et dix ans de veuvage, j'ai épousé voici deux mois Corinne O'Rama; un mariage dont il n'y a évidemment aucun écho dans les vieux documents réunis ici. Je me retrouve ainsi au début d'une étape toute nouvelle. La vie ne conserve tout son élan que par des rebondissements successifs, car chaque aventure tend à s'épuiser en routine si quelque événement inattendu ne vient pas renouveler son essor.

Et notre mariage a bien été une surprise, pour ma femme comme pour moi, et pour tous nos amis. Nous nous sommes connus au cours d'une croisière en Méditerranée, l'été dernier. J'étais appelé à donner des conférences à bord, et Corinne, pianiste concertiste, premier prix de conservatoire, à s'y produire. Mais il ne s'agissait pas simplement de donner des concerts et des conférences, mais bien de travailler ensemble à une œuvre commune: car Corinne est spécialiste de ce qu'elle appelle musique créative, une composition plus spontanée encore que l'improvisation telle qu'on l'enseigne traditionnellement.

C'est ainsi que nous avons travaillé. L'expérience artistique était toute nouvelle, passionnante, où Corinne exprimait au

piano les sentiments que j'éveillais par ma parole. Cela exigeait une grande cohésion entre nous, et cela contribuait du même coup à l'approfondir.

Nous nous y sommes donnés de grand cœur dans le joyeux brouhaha de la croisière, en bons camarades de travail, sans le moindre soupçon de séduction réciproque. C'est après le débarquement, dans le train du retour, que nous nous sommes trouvés seuls côte à côte, et paisibles. Je n'avais pas envie de parler, mais je craignais que mon silence éveille un malaise. Quand je l'ai dit à Corinne, elle m'a répondu: «Moi aussi, j'aime beaucoup le silence.»

Ce silence a été très profond et très long, dans le ronronnement du train. C'est là que, peu à peu, j'ai senti que j'aimais Corinne et qu'elle m'aimait, qu'elle le savait aussi, et savait que je le savais. Ni l'un ni l'autre n'avait besoin de rien dire, le moindre frôlement du petit doigt avouait tout ce consentement réciproque. Corinne, qui s'exprime par la musique, et moi par la parole, nous avons été à l'écoute du silence, de ce silence où naissent les sentiments avant même qu'on les reconnaisse; et c'était un grand amour.

Chacun peut comprendre, sans que je les décrive, les tempêtes qui ont secoué mon âme pendant les mois qui ont suivi. Tout le conflit entre le cœur et la raison! Ni Corinne ni moi ne concevons l'amour sans le mariage qui consacre l'égalité des droits des époux. Mon père avait trente-deux ans de plus que ma mère, mais il l'avait épousée à l'âge de soixante ans, tandis que j'en ai quatre-vingt-six. Ce débat se doublait, bien sûr, de toutes sortes de peurs conscientes et inconscientes des bouleversements qu'un second mariage exigerait. Je découvrais, et découvre encore, combien je m'étais refermé sur moi-même dans le veuvage. Je paraissais actif parce que je donnais beaucoup de conférences, mais un peu comme des raids de commando avant de rentrer me blottir dans ma routine de vieux garçon. Les conférences, elles aussi, peuvent devenir une routine! Et, sans femme, une maison se transforme vite en une sorte de tanière.

A toutes mes tergiversations, Corinne répondait imperturbablement: «Il suffit de nous laisser conduire par Dieu.» Nous voici revenus au problème de la direction de Dieu dont j'ai tant parlé dans les textes réunis de ce livre. Corinne, à ce propos, a une conviction beaucoup plus apaisante que moi. Elle croit que Dieu nous conduit, pour peu que nous lui fassions confiance, sans même que nous sachions où, ni pourquoi. Tandis que moi, j'attends toujours un mot de Dieu, et j'ai beaucoup de peine à me décider tant que je n'ai pas de réponse aux questions que je lui pose.

Je n'ai jamais caché combien il est difficile de distinguer la volonté de Dieu dans la conduite de la vie. La vérité, c'est que Dieu répond très rarement à nos questions. J'ai cruellement ressenti alors ce silence de Dieu. Mais pendant ce temps Dieu nous interpelle. Ecouter Dieu, ce n'est pas tant l'interroger que prêter l'oreille à son appel. Dans mon désarroi, j'ai été jusqu'à la rupture avec Corinne. C'est alors que la petite voix intérieure, lentement, doucement, s'est fait entendre: «Qu'est-ce que tu fais? Pourquoi sacrifies-tu à des préjugés sociaux et à tes peurs la femme qui t'aime et que tu aimes? Ne sais-tu pas que la peur est mauvaise conseillère, et que la raison raisonnante raisonne indéfiniment, impuissante à conclure, sauf en mathématiques?» J'ai aussitôt pensé à Pascal, le mathématicien, quand il parlait d'un pari de la foi. L'amour aussi est un pari.

La paix était revenue dans mon âme. On peut tout affronter dans l'amour et la foi. Corinne a vite senti combien ma décision était ferme. Et nous voilà engagés dans une grande aventure. C'est le problème de la créativité qui nous a tout de suite captivés puisque Corinne pratique la composition instantanée en public. Moi, je prépare, certes, une conférence, mais après, il y a un débat où je dois bien improviser, et où me viennent des idées moins bien formulées, mais plus originales. Comment développer la créativité artistique, littéraire, et même scientifique? Nous avons donné ensemble, Corinne et moi, une conférence à ce sujet: naturellement, il n'est pas question d'influencer l'intuition en quoi que ce soit, car en cessant d'être spontanée, elle cesserait d'être intuition. Mais la créati-

tivité est là, potentielle, dans le cœur humain. C'est la peur qui l'étouffe. C'est l'Esprit, disait Corinne, qui la libère, l'Esprit toujours présent, dans le cosmos et dans l'homme qui anime la matière depuis les plus petites particules du noyau atomique jusqu'à l'inspiration de l'artiste.

J'ai découvert peu à peu combien nous sommes proches l'un de l'autre dans cet idéal d'une médecine de la personne auquel est consacré ce livre: m'intéresser, non seulement à la maladie, au cas, mais à la personne de mon patient, m'engager dans un dialogue personnel avec lui, c'est lui communiquer un peu de chaleur humaine et de courage pour affronter ses problèmes au lieu de fuir; témoigner de ma foi, c'est éveiller en lui les forces spirituelles qui structurent sa personne, qui l'animent et l'unifient. Cela éclaire le sens profond de la maladie et peut contribuer à la guérison.

Le médecin a donc deux tâches: son travail scientifique en vue du diagnostic et du traitement, et une tâche humaine en vue de l'épanouissement de son patient en tant que personne. Seul, le médecin peut assumer la première, et on exige de lui, à juste titre, une formation universitaire. Il est particulièrement qualifié pour la seconde auprès de ce patient qui met sa confiance en lui.

Mais là, il n'est plus seul, aucun diplôme n'est plus nécessaire, et tout homme et toute femme de cœur peut aider autrui dans son évolution personnelle. C'était le cas de Nelly et je disais parfois qu'elle exerçait la médecine de la personne au supermarché ou dans le bus pendant que je le faisais dans mon cabinet. Et c'est aussi celui de Corinne qui s'intéresse à chacun, et particulièrement à ses élèves, et les soutient dans leurs difficultés par sa relation personnelle, par des conseils diététiques et par sa conception spirituelle de la vie. Ainsi sommes-nous unis par l'amour, par la foi et par la consécration.

- 5 Introduction
par Charles Piguet.
- 7 Pourquoi j'écris
Préface du livre *Mutig leben*, textes réunis par
Charles de Roche, Friedrich Reinhardt, Bâle 1980.
- 11 Force de l'écoute, force du silence
Interview de Jean-Jacques Odier
dans la revue mensuelle *Changer*, février 1984.
- 17 Survol
Extraits d'un entretien avec des jeunes à Blonay et à
Troinex, 1981.
- 27 Prendre en compte les problèmes de vie
Exposé lors d'un colloque médical au centre de
conférences du Réarmement moral à Caux, août 1982.
- 45 La troisième dimension de la médecine
Entretien organisé par la Commission médicale
chrétienne du Conseil œcuménique des Eglises,
Genève, juin 1978.
- 59 Guérir la société
Extraits d'une conférence intitulée
La Mission de la femme.
- 69 L'énigme de la souffrance
Exposé dans le cadre des conférences œcuméniques des
paroisses de Montreux.
- 89 Comment réussir un mariage
Réponse à une enquête du prof. A. Don Augsburger,
Herald Press, Scottdale, Pa, Etats-Unis, juillet 1982.

- 95 **Savoir vieillir**
Deux interviews à la Radio suisse romande
1. Avec Jean-Pierre Goretta, 16 juin 1973
2. Dans le magazine médical, 1974
- 111 **Ce qui est essentiel dans ma vie**
Chapitre d'un livre collectif rassemblé par
le Dr Hans Schaffner, Blau Kreuz Verlag, Berne, 1983
- 119 **Et l'aventure continue...**
juillet 1984

Index des noms cités

Aga Khan, Karim	78
Balint, Michael	30, 31, 32, 33, 34, 54
Bordes de, Jan	20, 21, 33
Brunner, Emile	20
Buber, Martin	47, 63
Buchman, Frank	19, 22, 27, 28, 36, 116
Calvin, Jean	18, 81
Campbell, Dr Paul	32
Camus, Albert	51
Carrel, Alexis	87, 88
Carton, Dr Paul	22, 23
Crucitti, Prof.	52
Delord, Prof.	70
Dolto, Françoise	67
Durckheim, Dr	96
Ellul, Jacques	75
Esaïe, prophète	76, 81
Flournoy, Prof. Théodore	31, 33
Foot, Stephen	27
Foucher, Suzanne	69, 70
François d'Assise	81
Frankl, Viktor	50, 51, 52, 82, 86
Freud, Sigmund	12, 31, 51, 82, 93, 116
Frossard, André	52
Gampert, Prof.	22
Gusdorf, Georges	8, 17
Jaccottet, Edouard	28
Jaccottet, Dr Marc-André	27
Jean-Paul II	52
Jérémie, prophète	76, 81
Jésus-Christ	12, 13, 58, 67, 70, 74, 76, 77, 79, 80, 81, 83, 93, 113, 114
Job	75, 76, 82
Jores, Prof.	51
Jung, C. G.	31, 42, 49, 60, 82, 94, 101

Kierkegaard, Sören	79
Kübler-Ross, Elisabeth	43, 109
Kuma, Prof.	45
Lechler, Dr	36
Lecomte du Noüy	50
Lindeboom, Prof.	46
Maeder, Alphonse	20, 23, 31, 38
Masamba ma Mpolo	48
Meersch, Maxence van der	24
Mentha, Dr Henri	19, 23
Monod, Jacques	50
Moody, Dr Raymond	55
Necker, M ^e Henri	20
Nin, Anaïs	7
Odier, Charles	31
Ohashi, Prof.	45, 46
O’Rama, Corinne	119-122
Paul, Saint	12, 75, 83
Pétain, Maréchal	88
Pernoud, Régine	66
Pie XII, Pape	77
Piguet, Charles	119
Platon	21
Plattner, Dr Paul	94
Rentchnik, Dr Pierre	112
Riesman	103
Rougemont, Dr Jean de	8, 37
Rousseau, Jean-Jacques	111
Saussure, Jean de	19
Schaffner, Hans	118
Schlemmer, Dr André	22, 23
Schweitzer, Albert	78
Secrétan, Charles	17
Siebeck, Prof.	47
Spoerri, Théophile	20
Thudichum, Maurice	21
Tournier, Nelly	89-94, 113, 119, 122
Visser’t Hooft	48

